Rep. XIII. 2. no. 63.

Zb. 60.

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:1-712166-p0002-3

OEUVRES

COMPLETES

DE

VOLTAIRE.

OEUVRES

COMPLETTES

DE

VOLTAIRE.

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:1-712166-p0006-6

OEUVRES

COMPLETES

DE

VOLTAIRE.

TOME NEUVIEME.

DE L'IMPRIMERIE DE LA SOCIÉTÉ LITTÉRAIRE-TYPOGRAPHIQUE.

1784.

KONINKLIJKE
UNIVERSITEIT
ZVHALIE

THEATRE.

TABLE

DES PIECES

CONTENUES DANS CE VOLUME.

SAMSON, *opéra.* Page 1

AVERTISSEMENT. 3

PROLOGUE. 5

LA PRINCESSE DE NAVARRE, *comédie-ballet.* 47

AVERTISSEMENT. 49

PROLOGUE DE LA FÊTE POUR LE MARIAGE DE MONSIEUR LE DAUPHIN. 53

NOUVEAU PROLOGUE DE LA PRINCESSE DE NAVARRE. 56

DIVERTISSEMENT QUI TERMINE LE SPECTACLE. 139

LE TEMPLE DE LA GLOIRE. 145

PREFACE. 147

VARIANTE DU TEMPLE DE LA GLOIRE. 190

LE BARON D'OTRANTE, *opéra buffa.* 199

PANDORE, *opéra.* 223

LES DEUX TONNEAUX, *esquisse d'un opéra-comique.* 257

TANIS ET ZELIDE, OU LES ROIS PASTEURS, *tragédie.* 291

AVERTISSEMENT. 293

JULES CÉSAR, *tragédie de Shakeſpeare.* 336

AVERTISSEMENT DES EDITEURS. 337

AVERTISSEMENT DU TRADUCTEUR. 339

OBSERVATIONS SUR LE JULES CÉSAR DE SHAKESPEARE. 404

L'HÉRACLIUS ESPAGNOL, OU LA COMÉDIE FAMEUSE : *Dans cette vie tout eſt vérité, & tout menſonge.* 409

PREFACE DU TRADUCTEUR. 411

DISSERTATION DU TRADUCTEUR SUR L'HERACLIUS DE CALDERON. 477

Fin de la Table du neuvième & dernier Volume.

SAMSON,

SAMSON,

OPERA.

1732.

AVERTISSEMENT.

M. *Rameau*, le plus grand muſicien de France, mit cet opéra en muſique vers l'an 1732. On était prêt de le jouer, lorſque la même cabale, qui depuis fit ſuſpendre les repréſentations de Mahomet ou du Fanatiſme, empêcha qu'on ne repréſentât l'opéra de Samſon. Et tandis qu'on permettait que ce ſujet parût ſur le théâtre de la comédie italienne, & que *Samſon* y fît des miracles conjointement avec *Arlequin*, on ne permit pas que ce même ſujet fût ennobli ſur le théâtre de l'académie de muſique.

Le muſicien employa depuis preſque tous les airs de Samſon dans d'autres compoſitions lyriques, que l'envie n'a pas pu ſupprimer.

On publie ce poëme dénué de ſon plus grand charme; & on le donne ſeulement comme une eſquiſſe d'un genre extraordinaire. C'eſt la ſeule excuſe peut-être de l'impreſſion d'un ouvrage fait plutôt pour être chanté que pour être lu. Les noms de *Vénus* & d'*Adonis* trouvent dans cette tragédie une place plus naturelle qu'on ne le croirait d'abord. C'eſt en effet ſur leurs terres que l'action ſe paſſe.

Cicéron, dans ſon excellent livre de la nature des Dieux, dit que la déeſſe *Aſtarté*, révérée des Syriens, était *Vénus* même, & qu'elle épouſa *Adonis*.

On sait de plus qu'on célébrait la fête d'*Adonis* chez les Philistins. Ainsi ce qui serait ailleurs un mélange absurde du profane & du sacré se place ici de soi-même.

PERSONNAGES DU PROLOGUE.

LA VOLUPTÉ.
PLAISIRS & AMOURS.
BACCHUS.
HERCULE.
LA VERTU.
Suivans de *la Vertu*.

PROLOGUE.

(le théâtre représente la salle de l'opéra.)

LA VOLUPTÉ *sur son trône entourée des* Plaisirs *&* *des* Amours.

LA VOLUPTÉ.

Sur les bords fortunés embellis par la Seine,
Je règne dès long-temps.
Je préside aux concerts charmans
Que donne Melpomène.
Amours, Plaisirs, jeux séducteurs,
Que le loisir fit naître au sein de la mollesse,
Répandez vos douces erreurs ;
Versez dans tous les cœurs
Votre charmante ivresse ;
Régnez, répandez mes faveurs.

CHOEUR *à parodier.*

. . . . . .

LA VOLUPTÉ.

Venez, Mortels, accourez à mes yeux ;
Regardez, imitez les enfans de la gloire :
Ils m'ont tous cédé la victoire.
Mars les rendit cruels, & je les rends heureux.
(entrée de héros armés & tenant dans leurs mains des guirlandes de fleurs.)

BACCHUS *à Hercule.*

Nous sommes les enfans du maître du tonnerre :
Notre nom jadis redouté
Ne périra point sur la terre ;
Mais parlons par-tout avec liberté :

Parmi tant de lauriers qui ceignent votre tête,
Dites-moi quelle eſt la conquête
Dont le grand cœur d'Alcide était le plus flatté?

HERCULE.

Ah! ne me parlez plus de mes travaux pénibles,
Ni des cieux que j'ai ſoutenus:
En ces lieux je ne connais plus
Que la charmante Iole & les Plaiſirs paiſibles.
Mais vous, Bacchus, dont la valeur
Fit du ſang des humains rougir la terre & l'onde,
Quel plaiſir, quel barbare honneur
Trouvez-vous à troubler le monde?

BACCHUS.

Ariane m'ôte à jamais
Le ſouvenir de mes brillans forfaits;
Et par mes préſens ſecourables
Je ravis la raiſon aux mortels miſérables
Pour leur faire oublier tous les maux que j'ai faits.

(*enſemble.*)

Volupté, reçois nos hommages;
Enchante dans ces lieux
Les héros, les dieux & les ſages:
Sans tes plaiſirs, ſans tes doux avantages,
Eſt-il des ſages & des dieux?

UN AMOUR.

Jupiter n'eſt point heureux
Par les coups de ſon tonnerre.
Amour, il doit à tes feux
Ces momens ſi précieux
Qu'il vient goûter ſur la terre.

Le dieu qui préside au jour,
Et qui ranime le monde,
Ferait-il son vaste tour
S'il n'allait trouver l'Amour
Qui l'attend au sein de l'onde.

Ici tous les conquérans
Bornent leur grandeur à plaire :
Les sages sont des amans ;
Ils cachent leurs cheveux blancs
Sous les myrtes de Cythère.

Mortels, suivez les Amours ;
Toute sagesse est folie.
Profitez de vos beaux jours :
Les dieux aimeront toujours ;
Soyez dieux dans votre vie.

LA VOLUPTÉ.

Ah ! quelle éclatante lumière
Fait pâlir les clartés du beau jour qui nous luit ?
Quelle est cette nymphe sévère
Que la Sagesse conduit ?

CHOEUR.

Fuyons la Vertu cruelle :
Les plaisirs sont bannis par elle.

LA VERTU.

Mère des plaisirs & des jeux,
Nécessaire aux mortels, & souvent trop fatale,
Non, je ne suis point ta rivale :
Je viens m'unir à toi pour mieux régner sur eux.

Sans moi, de tes plaiſirs l'erreur eſt paſſagère;
Sans toi l'on ne m'écoute pas:
Il faut que mon flambeau t'éclaire,
Mais j'ai beſoin de tes appas.
Je veux inſtruire & je dois plaire.
Viens de ta main charmante orner la vérité.
Diſparaiſſez, guerriers conſacrés par la fable:
Un Alcide véritable
Va paraître en ces lieux, comme vous enchanté.

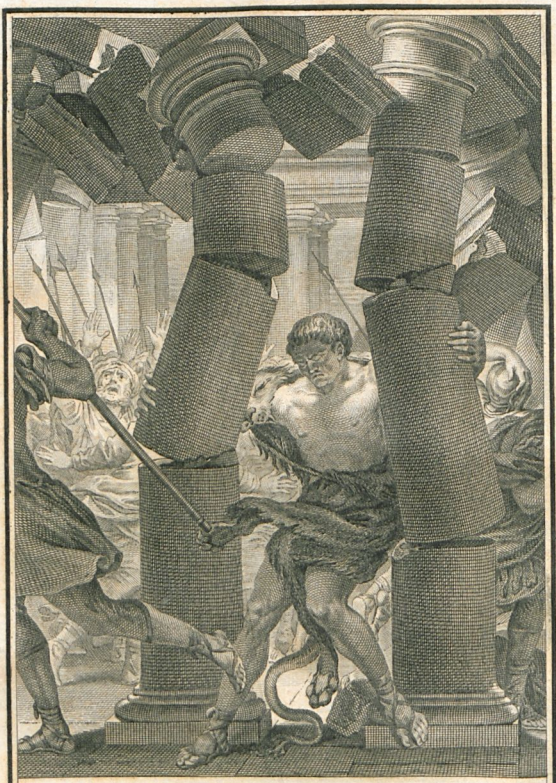
Chantons ſa gloire & ſa faibleſſe,
Et voyons ce héros par l'amour abattu
Adorer encor la Vertu
Entre les bras de la molleſſe.

CHOEUR *des ſuivans de la Vertu.*
Chantons, célébrons en ce jour
Les dangers cruels de l'amour.

Fin du Prologue.

PERSONNAGES DE LA PIECE.

SAMSON.
DALILA.
LE ROI DES PHILISTINS.
LE GRAND-PRETRE.
LES CHOEURS.



Temple odieux ! que tes murs se renversent ;

Samson Opera acte 5.

J. M.e Moreau le jeune, Del. 1785. L. Romanet, Sculp.

SAMSON,

OPERA.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

(*le théâtre représente une campagne. Les Israélites, couchés sur le bord du fleuve Adonis, déplorent leur captivité.*)

DEUX CHORYPHÉES.

TRIBUS captives,
Qui sur ces rives
Traînez vos fers;
Tribus captives,
De qui les voix plaintives
Font retentir les airs,
Adorez dans vos maux le dieu de l'univers.

CHOEUR.

Adorons dans nos maux le dieu de l'univers.

UN CHORYPHÉE.

Ainsi depuis quarante hivers
Des Philistins le pouvoir indomptable
Nous accable;
Leur fureur est implacable.

Elle insulte aux tourmens que nous avons soufferts.

CHOEUR.

Adorons dans nos maux le dieu de l'univers.

UN CHORYPHÉE.

Race malheureuse & divine,
Tristes Hébreux, frémissez tous :
Voici le jour affreux qu'un roi puissant destine
A placer ses dieux parmi nous.
Des prêtres mensongers, pleins de zèle & de rage,
Vont nous forcer à plier les genoux
Devant les dieux de ce climat sauvage.
Enfans du ciel, que ferez-vous ?

CHOEUR.

Nous bravons leur courroux ;
Le Seigneur seul a notre hommage.

CHORYPHÉE.

Tant de fidélité sera chère à ses yeux.
Descendez du trône des cieux,
Fille de la clémence,
Douce espérance,
Trésor des malheureux ;
Venez tromper nos maux, venez remplir nos vœux.
Descendez, douce espérance.

SCENE II.

SECOND CHORYPHÉE.

AH ! déjà je les vois ces pontifes cruels,
Qui d'une idole horrible entourent les autels.
(*les Prêtres des idoles dans l'enfoncement autour d'un autel couvert de leurs dieux.*)
Ne ſouillons point nos yeux de ces vains ſacrifices ;
Fuyons ces monſtres adorés :
De leurs prêtres ſanglans ne ſoyons point complices.

CHOEUR.

Fuyons, éloignons-nous.

LE GRAND-PRETRE DES IDOLES.

Eſclaves, demeurez,
Demeurez : votre roi par ma voix vous l'ordonne.
D'un pouvoir inconnu lâches adorateurs,
Oubliez-le à jamais, lorſqu'il vous abandonne ;
Adorez les dieux ſes vainqueurs.
Vous rampez dans nos fers, ainſi que vos ancêtres,
Mutins toujours vaincus, & toujours inſolens :
Obéiſſez, il en eſt temps,
Connaiſſez les dieux de vos maîtres.

CHOEUR.

Tombe plutôt ſur nous la vengeance du ciel !
Plutôt l'enfer nous engloutiſſe !
Périſſe, périſſe
Ce temple & cet autel !

LE GRAND-PRETRE.

Rebut des nations, vous déclarez la guerre
Aux dieux, aux pontifes, aux rois ?

CHOEUR.

Nous mépriſons vos dieux, & nous craignons les lois
Du maître de la terre.

SCENE III.

SAMSON *entre, couvert d'une peau de lion.*

Les Perſonnages de la ſcène précédente.

SAMSON.

QUEL ſpectacle d'horreur !
Quoi ! ces fiers enfans de l'erreur
Ont porté parmi vous ces monſtres qu'ils adorent ?
Dieu des combats, regarde en ta fureur
Les indignes rivaux que nos tyrans implorent.
Soutiens mon zèle, inſpire-moi ;
Venge ta cauſe, venge-toi.

LE GRAND-PRETRE.

Profane, impie, arrête !

SAMSON.

Lâches ! dérobez votre tête
A mon juſte courroux ;
Pleurez vos dieux, craignez pour vous.

Tombez, dieux ennemis ! soyez réduits en poudre.
Vous ne méritez pas
Que le dieu des combats
Arme le ciel vengeur, & lance ici sa foudre ;
Il suffit de mon bras.
Tombez, dieux ennemis ! soyez réduits en poudre.
(*il renverse les autels.*)

LE GRAND-PRETRE.

Le ciel ne punit point ce sacrilége effort ?
Le ciel se tait, vengeons sa querelle.
Servons le ciel en donnant la mort
A ce peuple rebelle.

LE CHOEUR DES PRETRES.

Servons le ciel en donnant la mort
A ce peuple rebelle.

SCENE IV.

SAMSON, les Israélites.

SAMSON.

Vos esprits étonnés sont encore incertains ?
Redoutez-vous ces dieux renversés par mes mains ?

CHOEUR DES FILLES ISRAELITES.

Mais qui nous défendra du courroux effroyable
D'un roi le tyran des Hébreux ?

SAMSON.

Le Dieu, dont la main favorable
A conduit ce bras belliqueux,
Ne craint point de ces rois la grandeur périssable.

Faibles tribus, demandez ſon appui ;
Il vous armera du tonnerre ;
Vous ſerez redoutés du reſte de la terre,
Si vous ne redoutez que lui.

CHOEUR.

Mais nous ſommes, hélas ! ſans armes, ſans défenſe.

SAMSON.

Vous m'avez, c'eſt aſſez, tous vos maux vont finir.
Dieu m'a prêté ſa force, ſa puiſſance :
Le fer eſt inutile au bras qu'il veut choiſir ;
En domptant les lions, j'appris à vous ſervir :
Leur dépouille ſanglante eſt le noble préſage
Des coups dont je ferai périr
Les tyrans qui ſont leur image.

(*air.*)

Peuple, éveille-toi, romps tes fers,
Remonte à ta grandeur première,
Comme un jour Dieu du haut des airs
Rappellera les morts à la lumière,
Du ſein de la pouſſière,
Et ranimera l'univers.
Peuple, éveille-toi, romps tes fers,
La liberté t'appelle ;
Tu naquis pour elle ;
Reprends tes concerts.
Peuple, éveille-toi, romps tes fers.

(*autre air.*)

L'hiver détruit les fleurs & la verdure ;
Mais du flambeau des jours la féconde clarté
Ranime la nature,
Et lui rend ſa beauté ;

L'affreux eſclavage
Flétrit le courage ;
Mais la liberté
Relève ſa grandeur, & nourrit ſa fierté.
Liberté ! liberté !

Fin du premier acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

(le théâtre représente le péristile du palais du roi : on voit à travers les colonnes des forêts & des collines : dans le fond de la perspective le roi est sur son trône entouré de toute sa cour habillée à l'orientale.)

LE ROI.

AINSI ce peuple esclave, oubliant son devoir,
Contre son roi lève un front indocile.
Du sein de la poussière il brave mon pouvoir.
Sur quel roseau fragile
A-t-il mis son espoir ?

UN PHILISTIN.

Un imposteur, un vil esclave,
Samson les séduit & vous brave :
Sans doute il est armé du secours des Enfers ?

LE ROI.

L'insolent vit encore ? Allez, qu'on le saisisse ;
Préparez tout pour son supplice :
Courez, soldats, chargez de fers
Des coupables hébreux la troupe vagabonde ;
Ils sont les ennemis & le rebut du monde,
Et, détestés par-tout, détestent l'univers.

CHOEUR

CHOEUR DES PHILISTINS, *derrière le théâtre.*

Fuyons la mort, échappons au carnage;
Les enfers secondent sa rage.

LE ROI.

J'entends encor les cris de ces peuples mutins:
De leur chef odieux va-t-on punir l'audace?

UN PHILISTIN, *entrant sur la scène.*

Il est vainqueur, il nous menace;
Il commande aux destins;
Il ressemble au dieu de la guerre;
La mort est dans ses mains.
Vos soldats renversés ensanglantent la terre;
Le peuple fuit devant ses pas.

LE ROI.

Que dites-vous? un seul homme, un barbare,
Fait fuir mes indignes soldats?
Quel démon pour lui se déclare?

SCENE II.

LE ROI, les Philistins *autour de lui.* SAMSON *suivi des Hébreux, portant dans une main une massue, & de l'autre une branche d'olivier.*

SAMSON.

ROI, Prêtres ennemis, que mon Dieu fait trembler,
Voyez ce signe heureux de la paix bienfesante,
Dans cette main sanglante
Qui vous peut immoler.

CHOEUR DES PHILISTINS.

Quel mortel orgueilleux peut tenir ce langage ?
Contre un roi ſi puiſſant quel bras peut s'élever ?

LE ROI.

Si vous êtes un dieu, je vous dois mon hommage ;
Si vous êtes un homme, oſez-vous me braver ?

SAMSON.

Je ne ſuis qu'un mortel ; mais le Dieu de la terre,
Qui commande aux rois,
Qui ſouffle à ſon choix
Et la mort & la guerre,
Qui vous tient ſous ſes lois,
Qui lance le tonnerre,
Vous parle par ma voix.

LE ROI.

Hé bien, quel eſt ce dieu ? quel eſt le témoignage
Qu'il daigne m'annoncer par vous ?

SAMSON.

Vos ſoldats mourans ſous mes coups,
La crainte où je vous vois, mes exploits, mon courage.
Au nom de ma patrie, au nom de l'Eternel,
Reſpectez déſormais les enfans d'Iſraël,
Et finiſſez leur eſclavage.

LE ROI.

Moi, qu'au ſang philiſtin je faſſe un tel outrage ?
Moi, mettre en liberté ces peuples odieux ?
Votre dieu ſerait-il plus puiſſant que mes dieux ?

SAMSON.

Vous allez l'éprouver ; voyez si la nature
Reconnaît ses commandemens.
Marbres, obéissez, que l'onde la plus pure
Sorte de ces rochers, & retombe en torrens.
(*on voit des fontaines jaillir dans l'enfoncement.*)

CHOEUR.

Ciel ! ô Ciel ! à sa voix on voit jaillir cette onde !
Des marbres amollis !
Les élémens lui sont soumis !
Est-il le souverain du monde ?

LE ROI.

N'importe ; quel qu'il soit, je ne puis m'avilir
A recevoir des lois de qui doit me servir.

SAMSON.

Hé bien, vous avez vu quelle était sa puissance,
Connaissez quelle est sa vengeance.
Descendez, feux des cieux, ravagez ces climats :
Que la foudre tombe en éclats ;
De ces fertiles champs détruisez l'espérance.
(*tout le théâtre paraît embrasé.*)
Brûlez, moissons ; séchez, guérets ;
Embrasez-vous, vastes forêts.
(*au roi.*)
Connaissez quelle est sa vengeance.

CHOEUR.

Tout s'embrase, tout se détruit ;
Un dieu terrible nous poursuit.
Brûlante flamme, affreux tonnerre,
Ciel ! ô Ciel ! sommes-nous
Au jour où doit périr la terre ?

LE ROI.

Suſpends, ſuſpends cette rigueur,
Miniſtre impérieux d'un dieu plein de fureur !
Je commence à reconnaître
Le pouvoir dangereux de ton ſuperbe maître ;
Mes dieux long-temps vainqueurs commencent à céder :
C'eſt à leur voix à me réſoudre.

SAMSON.

C'eſt à la ſienne à commander.
Il nous avait punis, il m'arme de ſa foudre :
A tes dieux infernaux va porter ton effroi.
Pour la dernière fois peut-être tu contemples
Et ton trône & leurs temples :
Tremble pour eux & pour toi.

SCENE III.

SAMSON, Chœur d'Iſraëlites.

SAMSON.

Vous que le ciel conſole après des maux ſi grands,
Peuples, oſez paraître aux palais des tyrans :
Sonnez, trompette, organe de la gloire ;
Sonnez, annoncez ma victoire.

LES HEBREUX.

Chantons tous ce héros, l'arbitre des combats :
Il eſt le ſeul dont le courage
Jamais ne partage
La victoire avec les ſoldats.
Il va finir notre eſclavage.
Pour nous eſt l'avantage ;
La gloire eſt à ſon bras ;

Il fait trembler sur leur trône
Les rois maîtres de l'univers,
Les guerriers au camp de Bellone,
Les faux dieux au fond des enfers.

CHOEUR.

Sonnez, trompette, organe de sa gloire;
Sonnez, annoncez sa victoire.

Le défenseur intrépide
D'un troupeau faible & timide
Garde leurs paisibles jours
Contre le peuple homicide
Qui rugit dans les antres sourds:
Le berger se repose, & sa flûte soupire
Sous ses doigts le tendre délire
De ces innocentes amours.

CHOEUR.

Sonnez, trompette, organe de sa gloire;
Sonnez, annoncez sa victoire.

Fin du second acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

(*le théâtre représente un bocage & un autel, où sont Mars, Vénus & les dieux de Syrie.*

LE ROI, LE GRAND-PRETRE DE MARS, DALILA Prêtresse de Vénus, CHOEUR.

LE ROI.

Dieux de Syrie,
Dieux immortels,
Ecoutez, protégez un peuple qui s'écrie
Aux pieds de vos autels.
Eveillez-vous, punissez la furie
De votre esclave criminel.
Votre peuple vous prie :
Livrez en nos mains
Le plus fier des humains.

CHOEUR.

Livrez en nos mains
Le plus fier des humains.

LE GRAND-PRETRE.

Mars terrible,
Mars invincible,
Protége nos climats ;
Prépare
A ce barbare
Les fers & le trépas.

DALILA.

O Vénus ! déeſſe charmante,
Ne permets pas que ces beaux jours,
Deſtinés aux amours,
Soient profanés par la guerre ſanglante.

CHOEUR.

Livrez en nos mains
Le plus fier des humains.

ORACLE DES DIEUX DE SYRIE.

Samſon nous a domptés ; ce glorieux empire
Touche à ſon dernier jour ;
Fléchiſſez ce héros, qu'il aime, qu'il ſoupire,
Vous n'avez d'eſpoir qu'en l'amour.

DALILA.

Dieu des plaiſirs, daigne ici nous inſtruire
Dans l'art charmant de plaire & de ſéduire ;
Prête à nos yeux tes traits toujours vainqueurs ;
Apprends-nous à ſemer de fleurs
Le piége aimable où tu veux qu'on l'attire.

CHOEUR.

Dieu des plaiſirs, daigne ici nous inſtruire
Dans l'art charmant de plaire & de ſéduire.

DALILA.

D'Adonis c'eſt aujourd'hui la fête ;
Pour ſes jeux la jeuneſſe s'apprête.
Amour, voici le temps heureux
Pour inſpirer & pour ſentir tes feux.

CHOEUR DES FILLES.

Amour, voici le temps, &c.
Dieu des plaiſirs, &c.

DALILA.

Il vient plein de colère, & la terreur le suit;
Retirons-nous sous cet épais feuillage.
(*elle se retire avec les filles de Gaza & les prêtresses.*)
Implorons le dieu qui séduit
Le plus ferme courage.

SCENE II.

SAMSON *seul.*

LE Dieu des combats m'a conduit
Au milieu du carnage;
Devant lui tout tremble & tout fuit.
Le tonnerre, l'affreux orage,
Dans les champs font moins de ravage
Que son nom seul en a produit
Chez le Philistin plein de rage.
Tous ceux qui voulaient arrêter
Ce fier torrent dans son passage
N'ont fait que l'irriter:
Ils sont tombés, la mort est leur partage.
(*on entend une harmonie douce.*)
Ces sons harmonieux, ces murmures des eaux,
Semblent amollir mon courage.
Asiles de la paix, lieux charmans, doux ombrage,
Vous m'invitez au repos.
(*il s'endort sur un lit de gazon.*)

SCENE III.

DALILA, SAMSON.

CHOEUR des Prêtreſſes de Vénus, *revenant ſur la ſcène.*

PLAISIRS flatteurs, amolliſſez ſon ame,
Songes charmans, enchantez ſon ſommeil.

FILLES DE GAZA.

Tendre amour, éclaire ſon réveil,
Mets dans nos yeux ton pouvoir & ta flamme.

DALILA.

Vénus, inſpire-nous, préſide à ce beau jour.
Eſt-ce là ce cruel, ce vainqueur homicide?
Vénus, il ſemble né pour embellir ta cour.
Armé, c'eſt le dieu Mars; déſarmé, c'eſt l'Amour.
Mon cœur, mon faible cœur devant lui s'intimide.
Enchaînons de fleurs
Ce guerrier terrible;
Que ce cœur farouche, invincible,
Se rende à tes douceurs

CHOEUR.

Enchaînons de fleurs
Ce héros terrible.

SAMSON *ſe réveille entouré des filles de Gaza.*

Où ſuis-je? en quels climats me vois-je tranſporté?
Quels doux concerts ſe font entendre?
Quels raviſſans objets viennent de me ſurprendre?
Eſt-ce ici le ſéjour de la félicité?

DALILA *à Samſon.*

Du charmant Adonis nous célébrons la fête;
L'amour en ordonna les jeux,
C'eſt l'amour qui les apprête:
Puiſſent-ils mériter un regard de vos yeux!

SAMSON.

Quel eſt cet Adonis dont votre voix aimable
Fait retentir ce beau ſéjour?

DALILA.

C'était un héros indomptable,
Qui fut aimé de la mère d'amour.
Nous chantons tous les ans cette aimable aventure.

SAMSON.

Parlez, vous m'allez enchanter:
Les vents viennent de s'arrêter;
Ces forêts, ces oiſeaux & toute la nature
Se taiſent pour vous écouter.

DALILA *ſe met à côté de Samſon. Le chœur ſe range autour d'eux. Dalila chante cette cantatille, accompagnée de peu d'inſtrumens qui ſont ſur le théâtre.*

Vénus dans nos climats ſouvent daigne ſe rendre;
C'eſt dans nos bois qu'on vient apprendre
De ſon culte charmant tous les ſecrets divins.
Ce fut près de cette onde, en ces rians jardins,
Que Vénus enchanta le plus beau des humains;
Alors tout fut heureux dans une paix profonde;
Tout l'univers aima dans le ſein du loiſir.
Vénus donnait au monde
L'exemple du plaiſir.

SAMSON.

Que ſes traits ont d'appas ! que ſa voix m'intéreſſe !
Que je ſuis étonné de ſentir la tendreſſe !
De quel poiſon charmant je me ſens pénétré !

DALILA.

Sans Vénus, ſans l'amour, qu'aurait-il pu prétendre ?
Dans nos bois il eſt adoré.
Quand il fut redoutable, il était ignoré.
Il devint dieu dès qu'il fut tendre.
Depuis cet heureux jour
Ces prés, cette onde, cet ombrage
Inſpirent le plus tendre amour
Au cœur le plus ſauvage.

SAMSON.

O Ciel, ô troubles inconnus !
J'étais ce cœur ſauvage, & je ne le ſuis plus.
Je ſuis changé, j'éprouve une flamme naiſſante.
(*à Dalila.*)
Ah ! s'il était une Vénus,
Si des amours cette reine charmante
Aux mortels en effet pouvait ſe préſenter,
Je vous prendrais pour elle, & croirais la flatter.

DALILA.

Je pourrais de Vénus imiter la tendreſſe.
Heureux qui peut brûler des feux qu'elle a ſentis !
Mais j'euſſe aimé peut-être un autre qu'Adonis,
Si j'avais été la déeſſe.

SCENE IV.

Les Acteurs précédens. LES HEBREUX.

LES HEBREUX.

NE tardez point, venez; tout un peuple fidelle
Eſt prêt à marcher ſous vos lois :
Soyez le premier de nos rois;
Combattez & régnez : la gloire vous appelle.

SAMSON.

Je vous ſuis, je le dois, j'accepte vos préſens.
Ah !... quel charme puiſſant m'arrête !
Ah ! différez du moins, différez quelque temps
Ces honneurs brillans qu'on m'apprête.

CHOEUR DE FILLES DE GAZA.

Demeurez, préſidez à nos fêtes;
Que nos cœurs ſoient ici vos conquêtes.

DALILA.

Oubliez les combats;
Que la paix vous attire.
Vénus vient vous ſourire;
L'amour vous tend les bras.

LES HEBREUX.

Craignez le plaiſir décevant
Où votre grand cœur s'abandonne :
L'amour nous dérobe ſouvent
Les biens que la gloire nous donne.

CHOEUR DES FILLES.

Demeurez, préſidez à nos fêtes ;
Que nos cœurs ſoient vos tendres conquêtes.

DEUX HEBREUX.

Venez, venez, ne tardez pas ;
Nos cruels ennemis ſont prêts à nous ſurprendre ;
Rien ne peut nous défendre
Que votre invincible bras.

CHOEUR DES FILLES.

Demeurez, préſidez à nos fêtes ;
Que nos cœurs ſoient vos tendres conquêtes.

SAMSON.

Je m'arrache à ces lieux... Allons, je ſuis vos pas.
Prêtreſſe de Vénus, vous, ſa brillante image,
Je ne quitte point vos appas
Pour le trône des rois, pour ce grand eſclavage ;
Je les quitte pour les combats.

DALILA.

Me faudra-t-il long-temps gémir de votre abſence ?

SAMSON.

Fiez-vous à vos yeux de mon impatience.
Eſt-il un plus grand bien que celui de vous voir ?
Les Hébreux n'ont que moi pour unique eſpérance,
Et vous êtes mon ſeul eſpoir.

SCENE V.

DALILA *seule.*

IL s'éloigne, il me fuit, il emporte mon ame ;
Par-tout il eſt vainqueur.
Le feu que j'allumais m'enflamme.
J'ai voulu l'enchaîner, il enchaîne mon cœur.

O mère des plaiſirs, le cœur de ta prêtreſſe
Doit être plein de toi, doit toujours s'enflammer.
O Vénus, ma ſeule Déeſſe,
La tendreſſe eſt ma loi, mon devoir eſt d'aimer.

Echo, voix errante,
Légère habitante
De ce beau ſéjour,
Echo, monument de l'amour,
Parle de ma faibleſſe au héros qui m'enchante.
Favoris du printemps, de l'amour & des airs,
Oiſeaux dont j'entends les concerts,
Chers confidens de ma tendreſſe extrême,
Doux ramages des oiſeaux,
Voix fidelle des échos,
Répétez à jamais je l'aime, je l'aime.

Fin du troiſième acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

LE GRAND-PRETRE, DALILA.

LE GRAND-PRETRE.

Oui, le roi vous accorde à ce héros terrible,
Mais vous entendez à quel prix.
Découvrez le secret de sa force invincible,
Qui commande au monde surpris.
Un tendre hymen, un sort paisible,
Dépendront du secret que vous aurez appris.

DALILA.

Que peut-il me cacher ? il m'aime :
L'indifférent seul est discret :
Samson me parlera, j'en juge par moi-même :
L'amour n'a point de secret.

SCENE II.

DALILA *seule.*

Secourez-moi, tendres amours,
Amenez la paix sur la terre ;
Cessez, trompettes & tambours,
D'annoncer la funeste guerre ;
Brillez, jour glorieux, le plus beau de mes jours.
Hymen, Amour, que ton flambeau l'éclaire ;

Qu'à jamais je puiſſe plaire,
Puiſque je ſens que j'aimerai toujours.
Secondez-moi, tendres amours,
Amenez la paix ſur la terre.

SCENE III.

SAMSON, DALILA.

SAMSON.

J'AI ſauvé les Hébreux par l'effort de mon bras,
Et vous ſauvez par vos appas
Votre peuple & votre roi même :
C'eſt pour vous mériter que j'accorde la paix.
Le roi m'offre ſon diadème,
Et je ne veux que vous pour prix de mes bienfaits.

DALILA.

Tout vous craint en ces lieux; on s'empreſſe à vous plaire.
Vous régnez ſur vos ennemis ;
Mais de tous les ſujets que vous venez de faire,
Mon cœur vous eſt le plus ſoumis.

SAMSON ET DALILA, *enſemble.*

N'écoutons plus le bruit des armes ;
Myrte amoureux, croiſſez près des lauriers.
L'amour eſt le prix des guerriers,
Et la gloire en a plus de charmes.

SAMSON.

L'hymen doit nous unir par des nœuds éternels.
Que tardez-vous encore ?
Venez; qu'un pur amour vous amène aux autels
Du dieu des combats que j'adore.

DALILA.

DALILA.

Ah ! formons ces doux nœuds au temple de Vénus.

SAMSON.

Non, ſon culte eſt impie, & ma loi le condamne ;
Non, je ne puis entrer dans ce temple profane.

DALILA.

Si vous m'aimez, il ne l'eſt plus.
Arrêtez, regardez cette aimable demeure,
C'eſt le temple de l'univers ;
Tous les mortels, à tout âge, à toute heure,
Y viennent demander des fers.
Arrêtez, regardez cette aimable demeure,
C'eſt le temple de l'univers.

SCENE IV.

SAMSON, DALILA, Chœur de différens Peuples, de Guerriers, de Paſteurs.

(*Le temple de Vénus paraît dans toute ſa ſplendeur.*)

AIR.

AMOUR, volupté pure,
Ame de la nature,
Maître des élémens,
L'univers n'eſt formé, ne s'anime & ne dure
Que par tes regards bienfeſans.
Tendre Vénus, tout l'univers t'implore,
Tout n'eſt rien ſans tes feux.
On craint les autres dieux, c'eſt Vénus qu'on adore :
Ils règnent ſur le monde, & tu règnes ſur eux.

GUERRIERS.

Vénus, notre fier courage,
Dans le sang, dans le carnage,
Vainement s'endurcit;
Tu nous désarmes;
Nous rendons les armes:
L'horreur à ta voix s'adoucit.

UNE PRETRESSE.

Chantez, oiseaux, chantez, votre ramage tendre
Est la voix des plaisirs.
Chantez, Vénus doit vous entendre;
Portez-lui nos soupirs.
Les filles de Flore
S'empressent d'éclore
Dans ce séjour;
La fraîcheur brillante
De la fleur naissante
Se passe en un jour:
Mais une plus belle
Naît auprès d'elle,
Plaît à son tour.
Sensible image
Des plaisirs du bel âge,
Sensible image
Du charmant amour.

SAMSON.

Je n'y résiste plus: le charme qui m'obsède
Tyrannise mon cœur, enivre tous mes sens:
Possédez à jamais ce cœur qui vous possède,
Et gouvernez tous mes momens.
Venez: vous vous troublez.....

DALILA.

Ciel ! que vais-je lui dire ?

SAMSON.

D'où vient que votre cœur soupire ?

DALILA.

Je crains de vous déplaire, & je dois vous parler.

SAMSON.

Ah ! devant vous c'est à moi de trembler.
Parlez, que voulez-vous ?

DALILA.

Cet amour qui m'engage
Fait ma gloire & mon bonheur ;
Mais il me faut un nouveau gage
Qui m'assure de votre cœur.

SAMSON.

Prononcez, tout sera possible
A ce cœur amoureux.

DALILA.

Dites-moi, par quel charme heureux
Par quel pouvoir secret cette force invincible ? . . .

SAMSON.

Que me demandez-vous ? C'est un secret terrible
Entre le ciel & moi.

DALILA.

Ainsi vous doutez de ma foi ?
Vous doutez & m'aimez ! . . .

SAMSON.

Mon cœur est trop sensible ;
Mais ne m'imposez point cette funeste loi.

DALILA.

Un cœur sans confiance est un cœur sans tendresse.

SAMSON.

N'abusez point de ma faiblesse.

DALILA.

Cruel! quel injuste refus!
Notre hymen en dépend; nos nœuds seraient rompus.

SAMSON.

Que dites-vous?...

DALILA.

Parlez, c'est l'amour qui vous prie.

SAMSON.

Ah! cessez d'écouter cette funeste envie.

DALILA.

Cessez de m'accabler de refus outrageans.

SAMSON.

Hé bien, vous le voulez; l'amour me justifie:
Mes cheveux, à mon Dieu consacrés dès long-temps,
De ses bontés pour moi sont les sacrés garans:
Il voulut attacher ma force & mon courage
A de si faibles ornemens:
Ils sont à lui, ma gloire est son ouvrage.

DALILA.

Ces cheveux, dites-vous?...

SAMSON.

Qu'ai-je dit? malheureux!
Ma raison revient, je frissonne
De l'abyme où j'entraîne avec moi les Hébreux.

TOUS DEUX ENSEMBLE.

La terre mugit, le ciel tonne,

Le temple disparaît, l'astre du jour s'enfuit,
L'horreur épaisse de la nuit
De son voile affreux m'environne.

SAMSON.

J'ai trahi de mon Dieu le secret formidable.
Amour! fatale volupté!
C'est toi qui m'as précipité
Dans un piége effroyable,
Et je sens que Dieu m'a quitté.

SCENE V.

LES PHILISTINS, SAMSON, DALILA,
LE GRAND-PRETRE DES PHILISTINS.

VENEZ, ce bruit affreux, ces cris de la nature,
Ce tonnerre, tout nous assure
Que du Dieu des combats il est abandonné.

DALILA.

Que faites-vous, peuple parjure?

SAMSON.

Quoi! de mes ennemis je suis environné?
(*il combat.*)
Tombez, tyrans....

LES PHILISTINS.

Cédez, esclave.
(*ensemble.*)
Frappons l'ennemi qui nous brave.

DALILA.

Arrêtez, cruels! arrêtez,
Tournez sur moi vos cruautés.

SAMSON.

Tombez, tyrans....

LES PHILISTINS, *combattant.*

Cédez, eſclave.

SAMSON.

Ah! quelle mortelle langueur!
Ma main ne peut porter cette fatale épée.
Ah Dieu! ma valeur eſt trompée;
Dieu retire ſon bras vainqueur.

LES PHILISTINS.

Frappons l'ennemi qui nous brave:
Il eſt vaincu; cédez, eſclave.

SAMSON, *entre leurs mains.*

Non, lâches! non, ce bras n'eſt point vaincu par vous;
C'eſt Dieu qui me livre à vos coups.

(*on l'emmène.*)

SCENE VI.

DALILA *ſeule.*

O Déſeſpoir! ô tourmens! ô tendreſſe!
Roi cruel! Peuples inhumains!
O Vénus, trompeuſe Déeſſe!
Vous abuſiez de ma faibleſſe.
Vous avez préparé, par mes fatales mains,
L'abyme horrible où je l'entraîne;
Vous m'avez fait aimer le plus grand des humains
Pour hâter ſa mort & la mienne.

Trône, tombez; brûlez, autels,
Soyez réduits en poudre.
Tyrans affreux, Dieux cruels,
Puisse un Dieu plus puissant écraser de sa foudre
Vous & vos Peuples criminels!

CHOEUR, *derrière le théâtre.*

Qu'il périsse,
Qu'il tombe en sacrifice
A nos dieux.

DALILA.

Voix barbares! cris odieux!
Allons partager son supplice.

Fin du quatrième acte.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

SAMSON *enchaîné*, Gardes.

PROFONDS abymes de la terre,
Enfer, ouvre-toi!
Frappez, tonnerre,
Ecrasez-moi!
Mon bras a refusé de servir mon courage;
Je suis vaincu, je suis dans l'esclavage;
Je ne te verrai plus, flambeau sacré des cieux;
Lumière, tu fuis de mes yeux.
Lumière, brillante image
D'un Dieu ton auteur,
Premier ouvrage
Du Créateur;
Douce lumière,
Nature entière,
Des voiles de la nuit l'impénétrable horreur
Te cache à ma triste paupière.
Profonds abymes &c.

SCENE II.

SAMSON, Chœur d'Hébreux.

PERSONNAGES DU CHOEUR.

HELAS! nous t'amenons nos Tribus enchaînées,
Compagnes infortunées
De ton horrible douleur.

SAMSON.

Peuple saint, malheureuse race,
Mon bras relevait ta grandeur;
Ma faiblesse a fait ta disgrace.
Quoi! Dalila me fuit! Chers amis, pardonnez
A de si honteuses alarmes.

PERSONNAGES DU CHOEUR.

Elle a fini ses jours infortunés.
Oublions à jamais la cause de nos larmes.

SAMSON.

Quoi! j'éprouve un malheur nouveau!
Ce que j'adore est au tombeau!
Profonds abymes de la terre,
Enfer, ouvre-toi!
Frappez, tonnerre,
Ecrasez-moi!

SAMSON ET DEUX CHORYPHÉES.

Trio.

Amour, Tyran que je déteste,
Tu détruis la vertu, tu traînes sur tes pas
L'erreur, le crime, le trépas:
Trop heureux qui ne connaît pas
Ton pouvoir aimable & funeste!

UN CHORYPHÉE.

Vos ennemis cruels s'avancent en ces lieux;
Ils viennent insulter au destin qui nous presse;
Ils osent imputer au pouvoir de leurs dieux
Les maux affreux où Dieu nous laisse.

SCENE III.

LE ROI, Chœur de Philistins, SAMSON, Chœur d'Hébreux.

LE ROI ET LE CHOEUR.

ELEVEZ vos accens vers vos dieux favorables ;
Vengez leurs autels, vengez-nous.

LE CHOEUR DE PHILISTINS.

Elevons nos accens &c.

CHOEUR D'ISRAELITES.

Terminons nos jours déplorables.

SAMSON.

O Dieu vengeur, ils ne sont point coupables;
Tourne sur moi tes coups.

CHOEUR DE PHILISTINS.

Elevons nos accens vers nos dieux favorables ;
Vengons leurs autels, vengeons-nous.

SAMSON.

O Dieu..... pardonne.

CHOEUR DE PHILISTINS.

Vengeons-nous.

LE ROI.

Inventons, s'il se peut, un nouveau châtiment :
Que le trait de la mort suspendu sur sa tête
Le menace encore & s'arrête ;
Que Samson dans sa rage entende notre fête,
Que nos plaisirs soient son tourment.

SCENE IV.

SAMSON, les Israëlites, le Roi, les Prêtresses de Vénus, les Prêtres de Mars.

UNE PRETRESSE.

Tous nos dieux étonnés, & cachés dans les cieux,
Ne pouvaient sauver notre empire :
Vénus avec un sourire
Nous a rendus victorieux :
Mars a volé, guidé par elle :
Sur son char tout sanglant,
La victoire immortelle
Tirait son glaive étincelant
Contre tout un peuple infidelle,
Et la nuit éternelle
Va dévorer leur chef interdit & tremblant.

UNE AUTRE.

C'est Vénus, qui défend aux tempêtes
De gronder sur nos têtes.
Notre ennemi cruel
Entend encor nos fêtes,
Tremble de nos conquêtes,
Et tombe à son autel.

LE ROI.

Hé bien, qu'eſt devenu ce Dieu ſi redoutable,
Qui par tes mains devait nous foudroyer ?
Une femme a vaincu ce fantôme effroyable,
Et ſon bras languiſſant ne peut ſe déployer.
Il t'abandonne, il cède à ma puiſſance;
Et tandis qu'en ces lieux j'enchaîne les deſtins,
Son tonnerre étouffé dans ſes débiles mains
Se repoſe dans le ſilence.

SAMSON.

Grand Dieu! j'ai ſoutenu cet horrible langage,
Quand il n'offenſait qu'un mortel:
On inſulte ton nom, ton culte, ton autel;
Lève-toi, venge ton outrage.

CHOEUR DES PHILISTINS.

Tes cris, tes cris ne ſont point entendus.
Malheureux, ton Dieu n'eſt plus.

SAMSON.

Tu peux encore armer cette main malheureuſe;
Accorde-moi du moins une mort glorieuſe.

LE ROI.

Non, tu dois ſentir à longs traits
L'amertume de ton ſupplice.
Qu'avec toi ton Dieu périſſe,
Et qu'il ſoit comme toi mépriſé pour jamais.

SAMSON.

Tu m'inſpires enfin, c'eſt ſur toi que je fonde
Mes ſuperbes deſſeins;
Tu m'inſpires, ton bras ſeconde
Mes languiſſantes mains.

LE ROI.

Vil esclave, qu'oses-tu dire?
Prêt à mourir dans les tourmens,
Peux-tu bien menacer ce formidable empire
A tes derniers momens?
Qu'on l'immole, il est temps;
Frappez, il faut qu'il expire.

SAMSON.

Arrêtez, je dois vous iustruire
Des secrets de mon peuple, & du Dieu que je sers:
Ce moment doit servir d'exemple à l'univers.

LE ROI.

Parle, apprends-nous tous les crimes,
Livre-nous toutes nos victimes.

SAMSON.

Roi, commande que les Hébreux
Sortent de ta présence & de ce temple affreux.

LE ROI.

Tu seras satisfait.

SAMSON.

La cour qui t'environne,
Tes prêtres, tes guerriers, sont-ils autour de toi?

LE ROI.

Ils y sont tous, explique-toi.

SAMSON.

Suis-je auprès de cette colonne,
Qui soutient ce séjour si cher aux Philistins?

LE ROI.

Oui, tu la touches de tes mains.

SAMSON, *ébranlant les colonnes.*

Temple odieux! que tes murs se renversent,
Que tes débris se dispersent
Sur moi, sur ce peuple en fureur.

CHOEUR.

Tout tombe, tout périt. O Ciel! ô Dieu vengeur!

SAMSON.

J'ai réparé ma honte, & j'expire en vainqueur.

Fin du cinquième & dernier acte.

LA PRINCESSE DE NAVARRE,

COMEDIE-BALLET.

Fête donnée par le Roi en son château de Versailles, le 23 février 1745.

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:1-712166-p0061-0

AVERTISSEMENT.

AVERTISSEMENT.

LE roi a voulu donner à madame la *Dauphine* une fête qui ne fût pas seulement un de ces spectacles pour les yeux, tels que toutes les nations peuvent les donner, & qui, passant avec l'éclat qui les accompagne, ne laissent après eux aucune trace. Il a commandé un spectacle qui pût à la fois servir d'amusement à la cour, & d'encouragement aux beaux arts, dont il sait que la culture contribue à la gloire de son royaume. M. le duc *de Richelieu*, premier gentilhomme de la chambre en exercice, a ordonné cette fête magnifique.

Il a fait élever un théâtre de cinquante-six pieds de profondeur dans le grand manége de Versailles, & a fait construire une salle, dont les décorations & les embellissemens sont tellement ménagés que tout ce qui sert au spectacle doit s'enlever en une nuit, & laisser la salle ornée pour un bal paré, qui doit former la fête du lendemain.

Le théâtre & les loges ont été construits avec la magnificence convenable, & avec le goût qu'on connaît depuis long-temps dans ceux qui ont dirigé ces préparatifs.

On a voulu réunir sur ce théâtre tous les talens qui pourraient contribuer aux agrémens

de la fête, & raſſembler à la fois tous les charmes de la déclamation, de la danſe & de la muſique, afin que la perſonne auguſte, à qui cette fête eſt conſacrée, pût connaître tout d'un coup les talens qui doivent être dorénavant employés à lui plaire.

On a donc voulu que celui qui a été chargé de compoſer la fête fît un de ces ouvrages dramatiques, où les divertiſſemens en muſique forment une partie du ſujet, où la plaiſanterie ſe mêle à l'héroïque, & dans leſquels on voit un mélange de l'opéra, de la comédie & de la tragédie.

On n'a pu ni dû donner à ces trois genres toute leur étendue; on s'eſt efforcé ſeulement de réunir les talens de tous les artiſtes qui ſe diſtinguent le plus, & l'unique mérite de l'auteur a été de faire valoir celui des autres.

Il a choiſi le lieu de la ſcène ſur les frontières de la Caſtille, & il en a fixé l'époque ſous le roi de France *Charles V*, prince juſte, ſage & heureux, contre lequel les Anglais ne purent prévaloir, qui ſecourut la Caſtille, & qui lui donna un monarque.

Il eſt vrai que l'hiſtoire n'a pu fournir de ſemblables allégories pour l'Eſpagne, car il y

régnait alors un prince cruel, à ce qu'on dit, & sa femme n'était point une héroïne dont les enfans fussent des héros. Presque tout l'ouvrage est donc une fiction dans laquelle il a fallu s'asservir à introduire un peu de bouffonnerie, au milieu des plus grands intérêts, & des fêtes au milieu de la guerre.

Ce divertissement a été exécuté le 23 février 1745, vers les six heures du soir. Le roi s'est placé au milieu de la salle, environné de la famille royale, des princes & princesses de son sang, & des dames de la cour, qui formaient un spectacle beaucoup plus beau que tous ceux qu'on pouvait leur donner.

Il eût été à désirer qu'un plus grand nombre de Français eût pu voir cette assemblée, tous les princes de cette maison qui est sur le trône longtemps avant les plus anciennes du monde, cette foule de dames parées de tous les ornemens qui sont encore des chefs-d'œuvre du goût de la nation, & qui étaient effacés par elles; enfin cette joie noble & décente qui occupait tous les cœurs, & qu'on lisait dans tous les yeux.

On est sorti du spectacle, à neuf heures & demie, dans le même ordre qu'on était entré; alors on a trouvé toute la façade du palais & des écuries illuminée. La beauté de cette fête

n'eſt qu'une faible image de la joie d'une nation qui voit réunir le ſang de tant de princes auxquels elle doit ſon bonheur & ſa gloire.

Sa Majeſté, ſatisfaite de tous les ſoins qu'on a pris pour lui plaire, a ordonné que ce ſpectacle fût repréſenté encore une ſeconde fois.

PROLOGUE

DE LA FETE POUR LE MARIAGE DE MONSIEUR LE DAUPHIN.

LE SOLEIL *descend dans son char & prononce ces paroles.*

L'INVENTEUR des beaux arts, le Dieu de la lumière,
Descend du haut des cieux dans le plus beau séjour
Qu'il puisse contempler en sa vaste carrière.

La gloire, l'hymen, l'amour,
Astres charmans de cette cour,
Y répandent plus de lumière
Que le flambeau du dieu du jour.

J'envisage en ces lieux le bonheur de la France,
Dans ce roi qui commande à tant de cœurs soumis;
Mais tout dieu que je suis, & dieu de l'éloquence,
Je ressemble à ses ennemis,
Je suis timide en sa présence.

Faut-il qu'ayant tant d'assurance,
Quand je fais entendre son nom,
Il ne m'inspire ici que de la défiance?
Tout grand homme a de l'indulgence,
Et tout héros aime Apollon.

Qui rend son siècle heureux veut vivre en la mémoire.
Pour mériter Homère, Achille a combattu.
Si l'on dédaignait trop la gloire,
On chérirait peu la vertu.

(*tous les acteurs bordent le théâtre, représentant les muses & les beaux arts.*)

O vous qui lui rendez tant de divers hommages,
Vous qui le couronnez, & dont il est l'appui,
N'espérez pas pour vous avoir tous les suffrages
Que vous réunissez pour lui.

Je sais que de la cour la science profonde
Serait de plaire à tout le monde;
C'est un art qu'on ignore; & peut-être les dieux
En ont cédé l'honneur au maître de ces lieux.

Muses, contentez-vous de chercher à lui plaire,
Ne vantez point ici d'une voix téméraire
La douceur de ses lois, les efforts de son bras,
Thémis, la Prudence & Bellone
Conduisant son cœur & ses pas,
La bonté généreuse assise sur son trône;
Le Rhin libre par lui, l'Escaut épouvanté,
Les Apennins fumans que sa foudre environne;
Laissons ces entretiens à la postérité,
Ces leçons à son fils, cet exemple à la terre:
Vous graverez ailleurs dans les fastes des temps
Tous ces terribles monumens,
Dressés par les mains de la guerre.
Célébrez aujourd'hui l'hymen de ses enfans,
Déployez l'appareil de vos jeux innocens.

L'objet qu'on désirait, qu'on admire & qu'on aime,
Jette déjà sur vous des regards bienfesans :
On est heureux sans vous; mais le bonheur suprême
Veut encor des amusemens.

Cueillez toutes les fleurs, & parez-en vos têtes;
Mêlez tous les plaisirs, unissez tous les jeux,
Souffrez le plaisant même; il faut de tout aux fêtes,
Et toujours les héros ne sont pas sérieux.

Enchantez un loisir, hélas! trop peu durable.
Ce peuple de guerriers, qui ne paraît qu'aimable,
Vous écoute un moment, & revole aux dangers.
Leur maître en tous les temps veille sur la patrie.
Les soins sont éternels, ils consument la vie;
Les plaisirs sont trop passagers.

Il n'en est pas ainsi de la vertu solide;
Cet hymen l'éternise: il assure à jamais,
A cette race auguste, à ce peuple intrépide,
Des victoires & des bienfaits.

Muses, que votre zèle à mes ordres réponde.
Le cœur plein des beautés dont cette cour abonde,
Et que ce jour illustre assemble autour de moi,
Je vais voler au ciel, à la source féconde
De tous les charmes que je voi;
Je vais ainsi que votre roi
Recommencer mon cours pour le bonheur du monde.

Fin du Prologue.

NOUVEAU

PROLOGUE(*)

DE LA PRINCESSE

DE NAVARRE,

ENVOYÉ A M. LE MARECHAL DUC DE RICHELIEU, POUR LA REPRESENTATION QU'IL FIT DONNER A BORDEAUX, LE 26 NOVEMBRE 1764.

Nous osons retracer cette fête éclatante,
Que donna dans Versaille au plus aimé des rois
Le héros qui le représente,
Et qui nous fait chérir ses lois.

Ses mains en d'autres lieux ont porté la victoire;
Il porte ici le goût, les beaux arts & les jeux,
Et c'est une nouvelle gloire.
Mars fait des conquérans, la paix fait des heureux.

Des Grecs & des Romains les spectacles pompeux
De l'univers encore occupent la mémoire;
Aussi-bien que leurs camps, leurs cirques sont fameux.
Melpomène, Thalie, Eutherpe & Terpsicore
Ont enchanté les Grecs & savent plaire encore
A nos Français polis & qui pensent comme eux.

(*) Nous savons que cette pièce n'est pas de l'auteur; cependant on a cru devoir l'inserer ici.

La guerre défend la patrie,
Le commerce peut l'enrichir;
Les lois font son repos, les arts la font fleurir.
La valeur, les talens, les travaux, l'industrie,
Tout brille parmi vous; que vos heureux remparts
Soient le temple éternel de la paix & des arts.

Fin du nouveau Prologue.

PERSONNAGES CHANTANS

DANS TOUS LES CHOEURS.

Quinze femmes & vingt-cinq hommes.

PERSONNAGES DE LA COMEDIE.

CONSTANCE, princeſſe de Navarre.

LE DUC DE FOIX.

DOM MORILLO, ſeigneur de campagne.

SANCHETTE, fille de *Morillo.*

LEONOR, l'une des femmes de la princeſſe.

HERNAND, écuyer du duc.

Un Officier des gardes.

Un Alcade.

Un Jardinier

Suite.

La ſcène eſt dans les jardins de dom Morillo, ſur les confins de la Navarre.

Puniſſez donc ſon crime en terminant ſa peine,

la Princesse de Navarre acte 3e Sc. 5e

J. o M. Moreau le jeune. 1785. *Delignon Sculp.*

LA PRINCESSE DE NAVARRE,

COMEDIE-BALLET.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

CONSTANCE, LEONOR.

LEONOR.

AH quel voyage, & quel séjour
Pour l'héritière de Navarre !
Votre tuteur dom Pèdre est un tyran barbare :
Il vous force à fuir de sa cour.
Du fameux duc de Foix vous craignez la tendresse ;
Vous fuyez la haine & l'amour ;
Vous courez la nuit & le jour,
Sans page & sans dame d'atour.
Quel état pour une princesse !
Vous vous exposez tour à tour
A des dangers de toute espèce.

CONSTANCE.

J'eſpère que demain, ces dangers, ces malheurs,
De la guerre civile effet inévitable,
Seront au moins ſuivis d'un ennui tolérable;
Et je pourrai cacher mes pleurs
Dans un aſile inviolable.
O ſort! à quels chagrins me veux-tu réſerver?
De tous côtés infortunée:
Dom Pèdre aux fers m'avait abandonnée;
Gaſton de Foix veut m'enlever.

LEONOR.

Je ſuis de vos malheurs comme vous occupée;
Malgré mon humeur gaie ils troublent ma raiſon;
Mais un enlèvement, ou je ſuis fort trompée,
Vaut un peu mieux qu'une priſon.
Contre Gaſton de Foix quel courroux vous anime?
Il veut finir votre malheur;
Il voit ainſi que nous dom Pèdre avec horreur.
Un roi cruel qui vous opprime
Doit vous faire aimer un vengeur.

CONSTANCE.

Je hais Gaſton de Foix autant que le roi même.

LEONOR.

Hé pourquoi? parce qu'il vous aime?

CONSTANCE.

Lui, m'aimer? nos parens ſe ſont toujours haïs.

LEONOR.

Belle raiſon!

CONSTANCE.

Son père accabla ma famille.

LEONOR.

Le fils eſt moins cruel, Madame, avec la fille ;
Et vous n'êtes point faits pour vivre en ennemis.

CONSTANCE.

De tout temps la haine ſépare
Le ſang de Foix & le ſang de Navarre.

LEONOR.

Mais l'amour eſt utile aux raccommodemens.
Enfin dans vos raiſons je n'entre qu'avec peine ;
Et je ne crois point que la haine
Produiſe les enlèvemens.
Mais ce beau duc de Foix que votre cœur déteſte,
L'avez-vous vu, Madame ?

CONSTANCE.

Au moins mon ſort funeſte,
A mes yeux indignés n'a point voulu l'offrir.
Quelque haſard aux ſiens m'a pu faire paraître.

LEONOR.

Vous m'avoûrez qu'il faut connaître
Du moins avant que de haïr.

CONSTANCE.

J'ai juré, Léonor, au tombeau de mon père,
De ne jamais m'unir à ce ſang que je hais.

LEONOR.

Serment d'aimer toujours, ou de n'aimer jamais,
Me paraît un peu téméraire.
Enfin, de peur des rois & des amans, hélas !
Vous allez dans un cloître enfermer tant d'appas.

CONSTANCE.

Je vais dans un couvent tranquille,
Loin de Gaſton, loin des combats,
Cette nuit trouver un aſile.

LEONOR.

Ah! c'était à Burgos, dans votre appartement,
Qu'était en effet le couvent.
Loin des hommes renfermée,
Vous n'avez pas vu ſeulement
Ce jeune & redoutable amant
Qui vous avait tant alarmée.
Grâce aux troubles affreux dont nos États ſont pleins,
Au moins dans ce château nous voyons des humains.
Le maître du logis, ce baron qui vous prie
A dîner malgré vous, faute d'hôtellerie,
Eſt un baron abſurde, ayant aſſez de bien,
Groſſièrement galant avec peu de ſcrupule;
Mais un homme ridicule
Vaut peut-être encor mieux que rien.

CONSTANCE.

Souvent dans le loiſir d'une heureuſe fortune,
Le ridicule amuſe; on ſe prête à ſes traits;
Mais il fatigue, il importune
Les cœurs infortunés & les eſprits bien faits.

LEONOR.

Mais un eſprit bien fait peut remarquer, je penſe,
Ce noble cavalier ſi prompt à vous ſervir,
Qu'avec tant de reſpects, de ſoins, de complaiſance,
Au-devant de vos pas nous avons vu venir.

CONSTANCE.

Vous le nommez ?

LEONOR.

Je crois qu'il se nomme Alamir.

CONSTANCE.

Alamir ? il paraît d'une toute autre espèce
Que monsieur le baron.

LEONOR.

Oui, plus de politesse,
Plus de monde, de grâce.

CONSTANCE.

Il porte dans son air
Je ne sais quoi de grand.

LEONOR.

Oui.

CONSTANCE.

De noble.

LEONOR.

Oui.

CONSTANCE.

De fier.

LEONOR.

Oui. J'ai cru même y voir je ne sais quoi de tendre.

CONSTANCE.

Oh point. Dans tous les soins qu'il s'empresse à nous rendre,
Son respect est si retenu !

LEONOR.

Son respect est si grand qu'en vérité j'ai cru

Qu'il a deviné votre alteſſe.

CONSTANCE.

Les voici, mais ſurtout point d'alteſſe en ces lieux :
Dans mes deſtins injurieux
Je conſerve le cœur, non le rang de princeſſe.
Garde de découvrir mon ſecret à leurs yeux ;
Modère ta gaîté déplacée, imprudente ;
Ne me parle point en ſuivante.
Dans le plus ſecret entretien
Il faut t'accoutumer à paſſer pour ma tante.

LEONOR.

Oui, j'aurai cet honneur, je m'en ſouviens très-bien.

CONSTANCE.

Point de reſpect, je te l'ordonne.

SCENE II.

DOM MORILLO & LE DUC DE FOIX *en jeune officier, d'un côté du théâtre.*

De l'autre, CONSTANCE & LEONOR.

MORILLO *au duc de Foix, qu'il prend toujours pour Alamir.*

OH, oh, qu'eſt-ce donc que j'entends ?
La tante eſt tutoyée ? Ah, ma foi, je ſoupçonne
Que cette tante-là n'eſt pas de ſes parens.
Alamir, mon ami, je crois que la friponne
Ayant ſur moi du deſſein,
Pour renchérir ſa perſonne,
Prit cette tante en chemin.

LE DUC DE FOIX.

Non, je ne le crois pas; elle paraît bien née.
La vertu, la nobleſſe éclate en ſes regards.
De nos troubles civils les funeſtes haſards
Près de votre château l'ont ſans doute amenée.

MORILLO.

Parbleu, dans mon château je prétends la garder;
En bon parent tu dois m'aider:
C'eſt une bonne aubaine; & des nièces pareilles
Se trouvent rarement, & m'iraient à merveilles.

LE DUC DE FOIX.

Gardez de les laiſſer échapper de vos mains.

LEONOR *à la princeſſe.*

On parle ici de vous, & l'on a des deſſeins.

MORILLO.

Je réponds de leur complaiſances.
(*il s'avance vers la princeſſe de Navarre.*)
Madame, jamais mon château....
(*au duc de Foix.*)
Aide-moi donc un peu.

LE DUC DE FOIX, *bas.*

Ne vit rien de ſi beau.

MORILLO.

Ne vit rien de ſi beau.... Je ſens en ſa préſence
Un embarras tout nouveau;
Que veut dire cela! Je n'ai plus d'aſſurance.

LE DUC DE FOIX.

Son aſpect en impoſe, & ſe fait reſpecter.

MORILLO.

A peine elle daigne écouter.
Ce maintien réſervé glace mon éloquence;

Elle jette ſur nous un regard bien altier !
Quels grands airs ! Allons donc, ſers-moi de chancelier,
Explique-lui le reſte, & touche un peu ſon ame.

LE DUC DE FOIX.

Ah ! que je le voudrais ! . . . Madame,
Tout reconnaît ici vos ſouveraines lois ;
Le ciel, ſans doute, vous a faite
Pour en donner aux plus grands rois.
Mais du ſein des grandeurs, on aime quelquefois
A ſe cacher dans la retraite.
On dit que les dieux autrefois
Dans de ſimples hameaux ſe plaiſaient à paraître :
On put ſouvent les méconnaître ;
On ne peut ſe méprendre aux charmes que je vois.

MORILLO.

Quels diſcours ampoulés, quel diable de langage !
Es-tu fou ?

LE DUC DE FOIX.

Je crains bien de n'être pas trop ſage.

(*à Léonor.*)

Vous qui ſemblez la ſœur de cet objet divin,
De nos empreſſemens daignez être attendrie ;
Accordez un ſeul jour, ne partez que demain ;
Ce jour le plus heureux, le plus beau de ma vie,
Du reſte de nos jours va régler le deſtin.

(*à Morillo.*)

Je parle ici pour vous.

MORILLO.

Hé bien, que dit la tante ?

LEONOR.

Je ne vous cache point que cette offre me tente :

Mais, Madame, ma nièce.

MORILLO *à Léonor.*

Oh, c'eſt trop de raiſon.
A la fin, je ſerai le maître en ma maiſon.
Ma tante, il faut ſouper alors que l'on voyage;
Petites façons & grands airs,
A mon avis, ſont des travers.
Humaniſez un peu cette nièce ſauvage.
Plus d'une reine en mon château
A couché dans la route, & l'a trouvé fort beau.

CONSTANCE.

Ces reines voyageaient en des temps plus paiſibles;
Et vous ſavez quel trouble agite ces Etats.
A tous vos ſoins polis nos cœurs ſeront ſenſibles;
Mais nous partons, daignez ne nous arrêter pas.

MORILLO.

La petite obſtinée! Où courez-vous ſi vîte?

CONSTANCE.

Au couvent.

MORILLO.

Quelle idée, & quels triſtes projets!
Pourquoi préférez-vous un auſſi vilain gîte?
Qu'y pourriez-vous trouver?

CONSTANCE.

La paix.

LE DUC DE FOIX.

Que cette paix eſt loin de ce cœur qui ſoupire!

MORILLO.

Hé bien, eſpères-tu de pouvoir la réduire?

LE DUC DE FOIX.

Je vous promets du moins d'y mettre tout mon art.

MORILLO.

J'emploîrai tout le mien.

LEONOR.

Souffrez qu'on ſe retire ;
Il faut ordonner tout pour ce prochain départ.

(*elles font un pas vers la porte.*)

LE DUC DE FOIX.

Le reſpect nous défend d'inſiſter davantage ;
Vous obéir en tout eſt le premier devoir.

(*ils font une révérence.*)

Mais quand on ceſſe de vous voir,
En perdant vos beaux yeux, on garde votre image.

SCENE III.

LE DUC DE FOIX, DOM MORILLO.

MORILLO.

ON ne partira point, & j'y ſuis réſolu.

LE DUC DE FOIX.

Le ſang m'unit à vous, & c'eſt une vertu
D'aider dans leurs deſſeins des parens qu'on révère.

MORILLO.

La nièce eſt mon vrai fait, quoiqu'un peu froide & fière ;
La tante ſera ton affaire :
Et nous ſerons tous deux contens.
Que me conſeilles-tu ?

LE DUC DE FOIX.

D'être aimable, de plaire.

MORILLO.

Fais-moi plaire.

LE DUC DE FOIX.

Il y faut mille soins complaisans,
Les plus profonds respects, des fêtes & du temps.

MORILLO.

J'ai très-peu de respect, le temps est long; les fêtes
Coûtent beaucoup, & ne sont jamais prêtes;
C'est de l'argent perdu.

LE DUC DE FOIX.

L'argent fut inventé
Pour payer, si l'on peut, l'agréable & l'utile.
Hé, jamais le plaisir fut-il trop acheté?

MORILLO.

Comment t'y prendras-tu?

LE DUC DE FOIX.

La chose est très-facile.
Laissez-moi partager les frais.
Il vient de venir ici près
Quelques comédiens de France,
Des Troubadours experts dans la haute science,
Dans le premier des arts, le grand art du plaisir:
Ils ne sont pas dignes, peut-être,
Des adorables yeux qui les verront paraître;
Mais ils savent beaucoup, s'ils savent réjouir.

MORILLO.

Rejouissons-nous donc.

LE DUC DE FOIX.

Oui, mais avec mystère.

MORILLO.

Avec myſtère, avec fracas,
Sers-moi tout comme tu voudras;
Je trouve tout fort bon quand j'ai l'amour en tête.
Prépare ta petite fête:
De mes menus plaiſirs je te fais l'intendant.
Je veux ſubjuguer la friponne
Avec ſon air important,
Et je vais pour danſer ajuſter ma perſonne.

SCENE IV.

LE DUC DE FOIX, HERNAND.

LE DUC DE FOIX.

HERNAND, tout eſt-il prêt?

HERNAND.

Pouvez-vous en douter?
Quand monſeigneur ordonne, on ſait exécuter.
Par mes ſoins ſecrets tout s'apprête
Pour amollir ce cœur & ſi fier & ſi grand.
Mais j'ai grand'peur que votre fête
Réuſſiſſe auſſi mal que votre enlèvement.

LE DUC DE FOIX.

Ah! c'eſt-là ce qui fait la douleur qui me preſſe;
Je pleure ces tranſports d'une aveugle jeuneſſe,
Et je veux expier le crime d'un moment
Par une éternelle tendreſſe.

Tout me réuſſira, car j'aime à la fureur.

HERNAND.

Mais en déguiſemens vous avez du malheur :
Chez dom Pèdre en ſecret j'eus l'honneur de vous ſuivre
En qualité de conjuré ;
Vous fûtes reconnu, tout prêt d'être livré,
Et nous ſommes heureux de vivre ;
Vos affaires ici ne tournent pas trop bien,
Et je crains tout pour vous.

LE DUC DE FOIX.

J'aime & je ne crains rien :
Mon projet avorté, quoique plein de juſtice,
Dut ſans doute être malheureux ;
Je ne méritais pas un deſtin plus propice,
Mon cœur n'était point amoureux.
Je voulais d'un tyran punir la violence ;
Je voulais enlever Conſtance,
Pour unir nos maiſons, nos noms & nos amis ;
La ſeule ambition fut d'abord mon partage.
Belle Conſtance, je vous vis,
L'amour ſeul arme mon courage.

HERNAND.

Elle ne vous vit point ; c'eſt-là votre malheur.
Vos grands projets lui firent peur ;
Et dès qu'elle en fut informée,
Sa fureur contre vous dès long-temps allumée
En avertit toute la cour.
Il fallut fuir alors.

LE DUC DE FOIX.

Elle fuit à ſon tour.

Nos communs ennemis la rendront plus traitable.

HERNAND.

Elle hait votre sang.

LE DUC DE FOIX.

Quelle haine indomptable
Peut tenir contre tant d'amour ?

HERNAND.

Pour un héros tout jeune & sans expérience,
Vous embrassez beaucoup de terrain à la fois :
Vous voudriez finir la méfintelligence
Du sang de Navarre & de Foix ;
Vous avez en secret avec le roi de France
Un chiffre de correspondance.
Contre un roi formidable ici vous conspirez ;
Vous y risquez vos jours & ceux des conjurés.
Vos troupes vers ces lieux s'avancent à la file ;
Vous préparez la guerre au milieu des festins ;
Vous bernez le seigneur qui vous donne un asile ;
Sa fille, pour combler vos singuliers destins,
Devient folle de vous, & vous tient en contrainte :
Il vous faut employer & l'audace & la feinte ;
Téméraire en amour & criminel d'Etat,
Perdant votre raison, vous risquez votre tête.
Vous allez livrer un combat,
Et vous préparez une fête ?

LE DUC DE FOIX.

Mon cœur de tant d'objets n'en voit qu'un seul ici ;
Je ne vois, je n'entends que la belle Constance.
Si par mes tendres soins son cœur est adouci,
Tout le reste est en assurance.

Dom Pèdre périra, dom Pèdre eſt trop haï.
Le fameux du Gueſclin vers l'Eſpagne s'avance ;
Le fier Anglais notre ennemi
D'un tyran déteſté prend en vain la défenſe :
Par le bras des Français les rois ſont protégés ;
Des tyrans de l'Europe ils domptent la puiſſance ;
Le ſort des Caſtillans ſera d'être vengés
Par le courage de la France.

HERNAND.

Et cependant en ce ſéjour
Vous ne connaiſſez rien qu'un charmant eſclavage.

LE DUC DE FOIX.

Va, tu verras bientôt ce que peut un courage,
Qui ſert la patrie & l'amour.
Ici tout ce qui m'inquiète,
C'eſt cette paſſion dont m'honore Sanchette
La fille de notre baron.

HERNAND.

C'eſt une fille neuve, innocente, indiſcrette,
Bonne par inclination,
Simple par éducation,
Et par inſtinct un peu coquette ;
C'eſt la pure nature en ſa ſimplicité.

LE DUC DE FOIX.

Sa ſimplicité même eſt fort embarraſſante,
Et peut nuire aux projets de mon cœur agité.
J'étais loin d'en vouloir à cette ame innocente.
J'apprends que la princeſſe arrive en ce canton ;
Je me rends ſur la route, & me donne au baron
Pour un fils d'Alamir, parent de la maiſon.

En amour comme en guerre une ruſe eſt permiſe.
J'arrive, & ſur un compliment,
Moitié poli, moitié galant,
Que par-tout l'uſage autoriſe,
Sanchette prend feu promptement,
Et ſon cœur tout neuf s'humaniſe :
Elle me prend pour ſon amant,
Se flatte d'un engagement,
M'aime, & le dit avec franchiſe.
Je crains plus ſa naïveté
Que d'une femme bien appriſe
Je ne craindrais la fauſſeté.

HERNAND.

Elle vous cherche.

LE DUC DE FOIX.

Je te laiſſe :
Tâche de dérouter ſa curioſité ;
Je vole aux pieds de la princeſſe.

SCENE V.

SANCHETTE, HERNAND.

SANCHETTE.

JE ſuis au déſeſpoir.

HERNAND.

Qu'eſt-ce qui vous déplaît,
Mademoiſelle ?

SANCHETTE.

Votre maître.

HERNAND.

Vous déplaît-il beaucoup ?

SANCHETTE.

Beaucoup ; car c'eſt un traître,
Ou du moins il eſt prêt de l'être ;
Il ne prend plus à moi nul intérêt.
Avant-hier il vint, & je fus tranſportée
De ſon ſéduiſant entretien ;
Hier il m'a beaucoup flattée,
A préſent il ne me dit rien.
Il court, ou je me trompe, après cette étrangère :
Moi je cours après lui, tous mes pas ſont perdus ;
Et depuis qu'elle eſt chez mon père,
Il ſemble que je n'y ſois plus.
Quelle eſt donc cette femme & ſi belle & ſi fière,
Pour qui l'on fait tant de façon ?
On va pour elle encor donner les violons,
Et c'eſt ce qui me déſeſpère.

HERNAND.

Elle va tout gâter..... Mademoiſelle, hé bien,
Si vous me promettiez de n'en témoigner rien,
D'être diſcrette.

SANCHETTE.

Oh oui, je jure de me taire,
Pourvu que vous parliez.

HERNAND.

Le ſecret, le myſtère
Rend les plaiſirs piquans.

SANCHETTE.

Je ne vois pas pourquoi.

HERNAND.

Mon maître né galant, dont vous tournez la tête,
Sans vous en avertir, vous prépare une fête.

SANCHETTE.

Quoi tous ces violons !

HERNAND.

Sont tous pour vous.

SANCHETTE.

Pour moi !

HERNAND.

N'en faites point ſemblant, gardez un beau ſilence ;
Vous verrez vingt Français entrer dans un moment ;
Ils ſont parés ſuperbement ;
Ils parlent en chanſons, ils marchent en cadence,
Et la joie eſt leur élément.

SANCHETTE.

Vingt beaux meſſieurs Français ! j'en ai l'ame ravie ;
J'eus de voir des Français toujours très-grande envie :
Entreront-ils bientôt ?

HERNAND.

Ils ſont dans le château.

SANCHETTE.

L'aimable nation ! que de galanterie !

HERNAND.

On vous donne un ſpectacle, un plaiſir tout nouveau.
Ce que ſont les Français eſt ſi brillant, ſi beau !

SANCHETTE.

Hé, qu'eſt-ce qu'un ſpectacle ?

HERNAND.

Une chose charmante.
Quelquefois un spectacle est un mouvant tableau
Où la nature agit, où l'histoire est parlante,
Où les rois, les héros sortent de leur tombeau :
Des mœurs des nations c'est l'image vivante.

SANCHETTE.

Je ne vous entends point.

HERNAND.

Un spectacle assez beau
Serait encore une fête galante ;
C'est un art tout français d'expliquer ses désirs,
Par l'organe des jeux, par la voix des plaisirs ;
Un spectacle est surtout un amoureux mystère,
Pour courtiser Sanchette & tâcher de lui plaire,
Avant d'aller tout uniment
Parler au baron votre père
De Notaire, d'engagement,
De fiançaille & de douaire.

SANCHETTE.

Ah! je vous entends bien ; mais moi, que dois-je faire ?

HERNAND.

Rien.

SANCHETTE.

Comment, rien du tout ?

HERNAND.

Le goût, la dignité
Consistent dans la gravité,
Dans l'art d'écouter tout finement sans rien dire,
D'approuver d'un regard, d'un geste, d'un sourire.
Le feu dont mon maître soupire,

Sous des noms empruntés, devant vous paraîtra;
Et l'adorable Sanchette,
Toujours tendre, toujours discrette,
En silence triomphera.

SANCHETTE.

Je comprends fort peu tout cela;
Mais je vous avoûrai que je suis enchantée
De voir de beaux Français, & d'en être fêtée.

SCENE VI.

SANCHETTE & HERNAND *sont sur le devant*, LA PRINCESSE DE NAVARRE *arrive par un des côtés du fond sur le théâtre, entre* DOM MORILLO & LE DUC DE FOIX, Suite.

LEONOR *à Morillo.*

OUI, Monsieur, nous allons partir.

LE DUC DE FOIX, *à part.*

Amour, daigne éloigner un départ qui me tue.

SANCHETTE *à Hernand.*

On ne commence point. Je ne puis me tenir;
Quand aurai-je une fête aux yeux de l'inconnue?
Je la verrai jalouse, & c'est un grand plaisir.

CONSTANCE *voulant passer par une porte, elle s'ouvre & paraît remplie de guerriers.*

Que vois-je, ô Ciel, suis-je trahie?
Ce passage est rempli de guerriers menaçans!
Quoi dom Pèdre en ces lieux étend sa tyrannie?

LEONOR.

La frayeur trouble tous mes sens.

(les guerriers entrent sur la scène précédés de trompettes, & tous les acteurs de la comédie se rangent d'un côté du théâtre.)

UN GUERRIER, *chantant.*

Jeune beauté, cessez de vous plaindre,
Banniſſez vos terreurs,
C'eſt vous qu'il faut craindre:
Banniſſez vos terreurs,
C'eſt vous qu'il faut craindre,
Régnez sur nos cœurs.

LE CHOEUR *répète.*

Jeune beauté, cessez de vous plaindre, &c.

(*marche de guerriers danſans.*)

UN GUERRIER.

Lorſque Vénus vient embellir la terre,
C'eſt dans nos champs qu'elle établit ſa cour.
Le terrible dieu de la guerre,
Déſarmé dans ſes bras, ſourit au tendre amour.
Toujours la beauté diſpoſe
Des invincibles guerriers;
Et le charmant amour eſt ſur un lit de roſe
A l'ombre des lauriers.

LE CHOEUR.

Jeune beauté, ceſſez de vous plaindre, &c.

(*on danſe.*)

UN GUERRIER.

Si quelque tyran vous opprime,
Il va tomber la victime
De l'amour & de la valeur;
Il va tomber ſous le glaive vengeur.

UN GUERRIER.

A votre préſence
Tout doit s'enflammer,
Pour votre défenſe
Tout doit s'armer;
L'amour, la vengeance
Doit nous animer.

LE CHOEUR *répète.*

A votre préſence
Tout doit s'enflammer, &c.
(*on danſe.*)

CONSTANCE *à Léonor.*

Je l'avoûrai, ce divertiſſement
Me plaît, m'alarme davantage;
On dirait qu'ils ont ſu l'objet de mon voyage.
Ciel! avec mon état quel rapport étonnant!

LEONOR.

Bon, c'eſt pure galanterie,
C'eſt un air de chevalerie,
Que prend le vieux baron pour faire l'important.
(*la princeſſe veut s'en aller, le Chœur l'arrête en chantant.*)

LE CHOEUR.

Demeurez, préſidez à nos fêtes;
Que nos cœurs ſoient ici vos conquêtes.

DEUX GUERRIERS.

Tout l'univers doit vous rendre
L'hommage qu'on rend aux dieux;
Mais en quels lieux
Pouvez-vous attendre
Un hommage plus tendre,
Plus digne de vos yeux?

LE CHOEUR.

Demeurez, préſidez à nos fêtes,
Et que nos cœurs ſoient vos conquêtes.

(*les acteurs du divertiſſement rentrent par le même portique.*)

(*pendant que Conſtance parle à Léonor, dom Morillo qui eſt devant elles leur fait des mines, & Sanchette qui eſt alors auprès du duc de Foix le tire à part ſur le devant du théâtre.*)

SANCHETTE *au duc de Foix.*

Ecoutez donc, mon cher amant,
L'aubade qu'on me donne eſt étrangement faite:
Je n'ai pas pu danſer. Pourquoi cette trompette?
Qu'eſt-ce qu'un Mars, Vénus, des tyrans, des combats,
Et pas un ſeul mot de Sanchette?
A cette dame-ci, tout s'adreſſe en ces lieux:
Cette préférence me touche.

LE DUC DE FOIX.

Croyez-moi, taiſons-nous; l'amour reſpectueux
Doit avoir quelquefois ſon bandeau ſur la bouche,
Bien plus encor que ſur les yeux.

SANCHETTE.

Quel bandeau, quels reſpects! ils ſont bien ennuyeux!

MORILLO, *s'avançant vers la princeſſe.*

Hé bien, que dites-vous de notre ſérénade?
La tante eſt-elle un peu contente de l'aubade?

LEONOR.

Et la tante & la nièce y trouvent mille appas.

LA PRINCESSE *à Léonor.*

Qu'eſt-ce que tout ceci? Non, je ne comprends pas

Les contrariétés qui s'offrent à ma vue;
Cette ruſticité du ſeigneur du château,
Et ce goût ſi noble, ſi beau,
D'une fête ſi prompte & ſi bien entendue.

MORILLO.

Hé bien donc, notre tante approuve mon cadeau.

LEONOR.

Il me paraît brillant, fort heureux & nouveau.

MORILLO.

La porte était gardée avec de beaux gens-d'armes:
Hé, hé, l'on n'eſt pas neuf dans le métier des armes.

CONSTANCE.

C'eſt magnifiquement recevoir nos adieux;
Toujours le ſouvenir m'en ſera précieux.

MORILLO.

Je le crois. Vous pourriez voyager par le monde
Sans être fêtoyée, ainſi qu'on l'eſt ici:
Soyez ſage, demeurez-y;
Cette fête, ma foi, n'aura pas ſa ſeconde:
Vous chommerez ailleurs. Quand je vous parle ainſi,
C'eſt pour votre ſeul bien; car pour moi, je vous jure
Que ſi vous décampez, de bon cœur je l'endure;
Et quand il vous plaira, vous pourrez nous quitter.

CONSTANCE.

De cette offre polie il nous faut profiter;
Par cet autre côté permettez que je ſorte.

LEONOR.

On nous arrête encore à la ſeconde porte ?

CONSTANCE.

Que vois-je ; quels objets ! quels spectacles charmans !

LEONOR.

Ma nièce, c'est ici le pays des romans.

(*il sort de cette seconde porte une troupe de danseurs & de danseuses avec des tambours de basque & des tambourins.*)

(*après cette entrée, Léonor se trouve à côté de Morillo, & lui dit :*)

Qui sont donc ces gens-ci ?

MORILLO *au duc de Foix.*

C'est à toi de leur dire
Ce que je ne sais point.

LE DUC DE FOIX *à la princesse de Navarre.*

Ce sont des gens savans,
Qui dans le ciel tout courant savent lire,
Des Mages d'autrefois illustres descendans,
A qui fut réservé le grand art de prédire.

(*les astrologues arabes, qui étaient restés sous le portique pendant la danse, s'avancent sur le théâtre, & tous les acteurs de la comédie se rangent pour les écouter.*)

UNE DEVINERESSE *chante.*

Nous enchaînons le temps, le plaisir suit nos pas ;
Nous portons dans les cœurs la flatteuse espérance ;
Nous leur donnons la jouissance
Des biens même qu'ils n'ont pas ;
Le présent fuit, il nous entraîne ;
Le passé n'est plus rien.
Charme de l'avenir, vous êtes le seul bien
Qui reste à la faiblesse humaine.
Nous enchaînons le temps, &c.

(*on danse.*)

UN ASTROLOGUE.

L'aſtre éclatant & doux de la fille de l'onde,
Qui devance ou qui ſuit le jour,
Pour vous recommençait ſon tour.
Mars a voulu s'unir pour le bonheur du monde
A la planète de l'Amour.
Mais quand les faveurs céleſtes
Sur nos jours précieux allaient ſe raſſembler,
Des dieux inhumains & funeſtes
Se plaiſent à les troubler.

UN ASTROLOGUE, *alternativement avec le chœur.*

Dieux ennemis, dieux impitoyables;
Soyez confondus:
Dieux ſecourables,
Tendre Vénus,
Soyez à jamais favorables.

CONSTANCE.

Ces aſtrologues me paraiſſent
Plus inſtruits du paſſé que du ſombre avenir;
Dans mon ignorance ils me laiſſent;
Comme moi ſur mes maux, ils ſemblent s'attendrir;
Ils forment comme moi des ſouhaits inutiles,
Et des eſpérances ſtériles,
Sans rien prévoir, & ſans rien prévenir.

LE DUC DE FOIX.

Peut-être ils prédiront ce que vous devez faire;
Des ſecrets de nos cœurs il percent le myſtère.

UNE DEVINERESSE *s'approche de la princeſſe, & chante.*

Vous excitez la plus ſincère ardeur,
Et vous ne ſentez que la haine;
Pour punir votre ame inhumaine
Un ennemi doit toucher votre cœur:

(*enſuite s'avançant vers Sanchette.*)

Et vous, jeune beauté que l'amour veut conduire,
L'amour doit vous inſtruire ;
Suivez ſes douces lois.
Votre cœur eſt né tendre ;
Aimez, mais en feſant un choix,
Gardez de vous méprendre.

SANCHETTE.

Ah ! l'on s'adreſſe à moi, la fête était pour nous.
J'attendais, j'éprouvais des tranſports ſi jaloux.

UN DEVIN ET UNE DEVINERESSE, *s'adreſſant à Sanchette.*

En mariage
Un ſort heureux
Eſt un rare avantage ;
Ses plus doux feux
Sont un long eſclavage.

Du mariage
Formez les nœuds ;
Mais ils ſont dangereux.
L'amour heureux
Eſt trop volage.

Du mariage
Craignez les nœuds,
Ils ſont trop dangereux.

SANCHETTE *au duc de Foix.*

Bon ! quels dangers feraient à craindre en mariage ?
Moi, je n'en vois aucun ; de bon cœur je m'engage :

Nous nous aimons, tout ira bien.
Puiſque nous nous aimons, nous ſerons fort fidelles ;
Donnez-moi bien ſouvent des fêtes auſſi belles,
Et je ne me plaindrai de rien.

LE DUC DE FOIX.

Hélas ! j'en donnerais tous les jours de ma vie,
Et les fêtes ſont ma folie ;
Mais je n'eſpère point faire votre bonheur.

SANCHETTE.

Il eſt déjà tout fait, vous enchantez mon cœur.

(*on danſe.*)

(*les acteurs de la comédie ſont rangés ſur les ailes : Sanchette veut danſer avec le duc de Foix qui s'en défend ; Morillo prend la princeſſe de Navarre, & danſe avec elle.*)

GUILLOT, *avec un garçon jardinier, vient interrompre la danſe, dérange tout, prend le duc de Foix & Morillo par la main, fait des ſignes en leur parlant bas, & ayant fait ceſſer la muſique, il dit au duc de Foix :*

Oh ! vous allez bientôt avoir une autre danſe :
Tout eſt perdu, comptez ſur moi.

LE DUC DE FOIX *à Morillo.*

Quelle étrange aventure ! Un Alcade ! Hé pourquoi ?

MORILLO.

Il vient la demander par ordre exprès du roi.

LE DUC LE FOIX.

De quel roi ?

MORILLO.

De dom Pèdre.

LE DUC DE FOIX.

Allez ; le roi de France

Vous défendra bientôt de cette violence.

LEONOR *à la princesse.*

Il paraît que sur vous roule la conférence.

MORILLO.

Bon ; mais en attendant qu'allons-nous devenir ?
Quand un Alcade parle, il faut bien obéir.

LE DUC DE FOIX.

Obéir, moi ?

MORILLO.

Sans doute, & que peux-tu prétendre ?

LE DUC DE FOIX.

Nous battre contre tous, contre tous la défendre.

MORILLO.

Qui, toi, te révolter contre un ordre précis,
Emané du roi même ? es-tu de sang raffis ?

LE DUC DE FOIX.

Le premier des devoirs est de servir les belles ;
Et les rois ne vont qu'après elles.

MORILLO.

Ce petit parent-là m'a l'air d'un franc vaurien :
Tu feras.... Mais ma foi je ne m'en mêle en rien.
Rebelle à la justice ! allons, rentrez, Sanchette,
Plus de fête.

(*Morillo pousse Sanchette dans la maison, renvoie la musique, & sort avec son monde.*)

SANCHETTE.

Eh quoi donc !

LEONOR.

D'où vient cette retraite,
Ce trouble, cet effroi, ce changement soudain ?

CONSTANCE.

Je crains de nouveaux coups de mon triste destin.

LE DUC DE FOIX.

Madame, il eſt affreux de cauſer vos alarmes :
Nos divertiſſemens vont finir par des larmes.
Un cruel.....

CONSTANCE.

Ciel ! qu'entends-je ? Hé quoi juſqu'en ces lieux
Gaſton pourſuivrait-il ſes projets odieux ?

LEONOR.

Qu'avez-vous dit ?

LE DUC DE FOIX.

Quel nom prononce votre bouche ?
Gaſton de Foix, Madame, a-t-il un cœur farouche ?
Sur la foi de ſon nom j'oſe vous proteſter
Qu'ainſi que moi, pour vous, il donnerait ſa vie ;
Mais d'un autre ennemi craignez la barbarie,
De la part de dom Pèdre on vient vous arrêter.

CONSTANCE.

M'arrêter ?

LE DUC DE FOIX.

Un Alcade avec impatience
Juſqu'en ces lieux ſuivit vos pas :
Il doit venir vous prendre.

CONSTANCE.

Hé ſur quelle apparence,
Sous quel nom, quel prétexte ?

LE DUC DE FOIX.

Il ne vous nomme pas,
Mais il a déſigné vos gens, votre équipage ;
Tout envoyé qu'il eſt d'un ennemi ſauvage,
Il a ſurtout déſigné vos appas.

LEONOR.

Ah, cachons-nous, Madame.

CONSTANCE.

Où?

LEONOR.

Chez la jardinière,
Chez Guillot.

LE DUC DE FOIX.

Chez Guillot on viendra vous chercher:
La beauté ne peut se cacher.

CONSTANCE.

Fuyons.

LE DUC DE FOIX.

Ne fuyez point.

LEONOR.

Reſtons donc.

CONSTANCE.

Ciel! que faire?

LE DUC DE FOIX.

Si vous reſtez, ſi vous fuyez,
Je mourrai par-tout à vos pieds.
Madame, je n'ai point la coupable imprudence
D'oſer vous demander quelle eſt votre naiſſance:
Soyez reine ou bergère, il n'importe à mon cœur;
Et le ſecret que vous m'en faites
Du ſoin de vous ſervir n'affaiblit point l'ardeur;
Le trône eſt par-tout où vous êtes.
Cachez, s'il ſe peut, vos appas,
Je vais voir en ces lieux ſi l'on peut vous ſurprendre,
Et je ne me cacherai pas,
Quand il faudra vous défendre.

SCENE VII.

CONSTANCE, LEONOR.

LEONOR.

ENFIN, nous avons un appui :
Le brave Chevalier ! nous viendrait-il de France ?

CONSTANCE.

Il n'eſt point d'Eſpagnol plus généreux que lui.

LEONOR.

J'en eſpère beaucoup, s'il prend votre défenſe.

CONSTANCE.

Mais que peut-il ſeul aujourd'hui
Contre le danger qui me preſſe ?
Le ſort a ſur ma tête épuiſé tous ſes coups.

LEONOR.

Je craindrais le ſort en courroux,
Si vous n'étiez qu'une princeſſe ;
Mais vous avez, Madame, un partage plus doux.
La nature elle-même a pris votre querelle.
Puiſque vous êtes jeune & belle,
Le monde entier ſera pour vous.

Fin du premier acte.

DIVERTISSEMENT

QUI TERMINE LE SPECTACLE.

Le théâtre repréſente les Pyrenées, L'AMOUR *deſcend ſur un char, ſon arc à la main.*

L'AMOUR.

DE rochers entaſſés amas impénétrable,
Immenſe Pyrenée, en vain vous ſéparez
Deux peuples généreux à mes lois conſacrés.
Cédez à mon pouvoir aimable;
Ceſſez de diviſer les climats que j'unis;
Superbe montagne, obéis;
Diſparaiſſez, tombez, impuiſſante barrière;
Je veux dans mes peuples chéris
Ne voir qu'une famille entière.
Reconnaiſſez ma voix & l'ordre de Louis:
Diſparaiſſez, tombez, impuiſſante barrière.

CHOEUR D'AMOURS.

Diſparaiſſez, tombez, impuiſſante barrière.

(*la montagne s'abyme inſenſiblement, les Acteurs chantans & danſans ſur le théâtre qui n'eſt pas encore orné.*)

L'AMOUR.

Par les mains d'un grand roi, le fier dieu de la guerre
A vu les remparts écroulés
Sous les coups redoublés
De ſon nouveau tonnerre;

Je dois triompher à mon tour:
Pour changer tout sur la terre
Un mot suffit à l'Amour.

CHOEUR *des suivans de l'Amour.*

Disparaissez, tombez, impuissante barrière.

Il se forme à la place de la montagne un vaste & magnifique temple consacré à l'Amour, au fond duquel est un trône que l'Amour occupe.

Ce temple est rempli de quatre quadrilles distinguées par leurs habits & par leurs couleurs; chaque quadrille a ses drapeaux.

Celle de FRANCE *porte dans son drapeau pour devise un lis entouré de rejetons.* Lilia per orbem.

L'ESPAGNE *un soleil & un parélie.* Sol è Sole.

La quadrille de NAPLES. Recepit & servat.

La quadrille de DOM PHILIPPE. Spe & animo.

(*on danse.*)

(*paroles sur une chaconne.*)

Amour, dieu charmant, ta puissance
A formé ce nouveau séjour;
Tout ressent ici ta puissance,
Et le monde entier est ta cour.

UNE FRANÇAISE.

Les vrais sujets du tendre amour
Sont le peuple heureux de la France.

LE CHOEUR.

Amour, dieu charmant, ta puissance
A formé ce nouveau séjour, &c.

(*on danse.*)

Après la danse UNE VOIX *chante alternativement avec le chœur.*

Mars, Amour sont nos dieux;
Nous les servons tous deux.

Accourez après tant d'alarmes;
Volez, Plaisirs, enfans des cieux;
Au cri de Mars, au bruit des armes
Mêlez vos sons harmonieux:
A tant d'exploits victorieux,
Plaisirs, mesurez tous vos charmes.

(*on danse.*)

CHOEUR.

La gloire toujours nous appelle,
Nous marchons sous ses étendarts,
Brûlant de l'ardeur la plus belle
Pour Louis, pour l'Amour & Mars.

DUO.

Charmans plaisirs, nobles hasards,
Quel peuple vous est plus fidelle?

CHOEUR.

Mars, Amour sont nos dieux,
Nous les servons tous deux.

(*on continue la danse.*)

UN FRANÇAIS.

Amour, dieu des héros, sois la source féconde
De nos exploits victorieux;
Fais toujours de nos rois les premiers rois du monde,
Comme tu l'es des autres dieux.

(*on danse.*)

UN ESPAGNOL & UN NAPOLITAIN.

A jamais de la France
Recevons nos rois,
Que la même vaillance
Triomphe sous les mêmes lois.

(*on danse.*)

(*Air de trompettes, suivi d'un air de musettes. Parodies sur l'un & l'autre.*)

UN FRANÇAIS.

Hymen, frère de l'Amour,
Descends dans cet heureux séjour.

Vois ta plus brillante fête
Dans ton empire le plus beau;
C'est la gloire qui l'apprête:
Elle allume ton flambeau;
Ses lauriers ceignent ta tête.

Hymen, frère de l'Amour,
Descends dans cet heureux séjour.

(L'HYMEN *descend dans un char accompagné de l'*AMOUR, *pendant que le chœur chante; l'*HYMEN *&* l'AMOUR *forment une danse caractérisée; ils se fuient, ils se chassent tour-à-tour; ils se réunissent, ils s'embrassent & changent de flambeau.*)

DUO.

Charmant Hymen, dieu tendre, dieu fidelle,
Sois la source éternelle
Du bonheur des humains:
Régnez, race immortelle,
Féconde en souverains.

PREMIERE VOIX. SECONDE VOIX.

Donnez de juſtes lois. Triomphez par les armes.

PREMIERE VOIX.

Epargnez tant de ſang, eſſuyez tant de larmes.

SECONDE VOIX.

Non, c'eſt à la victoire à nous donner la paix.

Enſemble.

Dans vos mains gronde le tonnerre,
Effrayez / Raſſurez } la terre.
Frappez vos ennemis, répandez vos bienfaits.
(*on reprend.*)
Charmant Hymen, dieu tendre, &c.

(*on danſe.*)

BALLET GENERAL DES QUATRE QUADRILLES.

GRAND CHOEUR.

Régnez, race immortelle,
Féconde en ſouverains, &c.

Fin du Divertiſſement.

L E

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

SANCHETTE, GUILLOT jardinier.

SANCHETTE.

ARRÊTE, parle-moi, Guillot.

GUILLOT.

Oh, Guillot eſt preſſé.

SANCHETTE.

Guillot, demeure ; un mot :
Que fait notre Alamir ?

GUILLOT.

Oh, rien n'eſt plus étrange.

SANCHETTE.

Mais que fait-il, dis-moi ?

GUILLOT.

Moi, je crois qu'il fait tout,
Libéral comme un roi, jeune & beau comme un ange.

SANCHETTE.

L'infidelle me pouſſe à bout.
N'eſt-il pas au jardin avec cette étrangère !

GUILLOT.

Hé vraiment oui.

SANCHETTE.

Qu'elle doit me déplaire !

GUILLOT.

Hé mon Dieu ! d'où vient ce courroux ?
Vous devez l'aimer au contraire,
Car elle eſt belle comme vous.

SANCHETTE.

D'où vient qu'on a ceſſé ſi tôt la ſérénade ?

GUILLOT.

Je n'en ſais rien.

SANCHETTE.

Que veut dire un Alcade ?

GUILLOT.

Je n'en ſais rien.

SANCHETTE.

D'où vient que mon père voulait
M'enfermer ſous la clef ? d'où vient qu'il s'en allait ?

GUILLOT.

Je n'en ſais rien.

SANCHETTE.

D'où vient qu'Alamir eſt près d'elle?

GUILLOT.

Hé, je le ſais, c'eſt qu'elle eſt belle :
Il lui parle à genoux, tout comme on parle au roi ;
C'eſt des reſpects, des ſoins, j'en ſuis tout hors de moi.
Vous en ſeriez charmée.

SANCHETTE.

Ah, Guillot, le perfide !

GUILLOT.

Adieu ; car on m'attend, on a beſoin d'un guide ;
Elle veut s'en aller.

(*il ſort.*)

SANCHETTE *seule.*

Puisse-t-elle partir,
Et me laisser mon Alamir !
Oh, que je suis honteuse & dépitée !
Il m'aimait en un jour ; en deux, suis-je quittée ?
Monsieur Hernand m'a dit que c'est-là le bon ton ;
Je n'en crois rien du tout. Alamir ! quel fripon !
S'il était sot & laid, il me serait fidelle,
Et ne pouvant trouver de conquête nouvelle,
Il m'aimerait faute de mieux.
Comment faut-il faire à mon âge ?
J'ai des amans constans, ils sont tous ennuyeux ;
J'en trouve un seul aimable, & le traître est volage.

SCENE II.

SANCHETTE, L'ALCADE & sa Suite.

L'ALCADE.

Mes amis, vous avez un important emploi ;
Elle est dans ces jardins ; ah, la voici, c'est elle ;
Le portrait qu'on m'en fit me semble assez fidelle ;
Voilà son air, sa taille, elle est jeune, elle est belle ;
Rempliſſons les ordres du roi.
Soyez prêts à me suivre & faites sentinelle.

UN LIEUTENANT DE L'ALCADE.

Nous vous obéirons, comptez sur notre zèle.

SANCHETTE.

Ah, Messieurs, vous parlez de moi.

L'ALCADE.

Oui, Madame, à vos traits nous savons vous connaître ;
Votre air nous dit assez ce que vous devez être ;
Nous venons vous prier de venir avec nous ;
La moitié de mes gens marchera devant vous,
L'autre moitié suivra ; vous serez transportée
Surement & sans bruit, & par-tout respectée.

SANCHETTE.

Quel étrange propos ! Me transporter ! Qui ? moi !
Hé, qui donc êtes-vous ?

L'ALCADE.

Des officiers du roi ;
Vous l'offensez beaucoup d'habiter ces retraites ;
Monsieur l'Amirante en secret,
Sans nous dire qui vous êtes,
Nous a fait votre portrait.

SANCHETTE.

Mon portrait, dites-vous ?

L'ALCADE.

Madame, trait pour trait.

SANCHETTE.

Mais je ne connais point ce monsieur l'Amirante.

L'ALCADE.

Il fait pourtant de vous la peinture vivante.

SANCHETTE.

Mon portrait à la cour a donc été porté ?

L'ALCADE.

Apparemment.

SANCHETTE.

Voyez ce que fait la beauté.
Et de la part du roi vous m'enlevez ?

L'ALCADE.

Sans doute ;
C'eſt notre ordre précis : il le faut, quoi qu'il coûte.

SANCHETTE.

Où m'allez-vous mener ?

L'ALCADE.

A Burgos, à la cour ;
Vous y ſerez demain avant la fin du jour.

SANCHETTE.

A la cour ! mais vraiment ce n'eſt pas me déplaire ;
La cour, j'y conſens fort ; mais que dira mon père ?

L'ALCADE.

Votre père ? il dira tout ce qu'il lui plaira.

SANCHETTE.

Il doit être charmé de ce voyage-là !

L'ALCADE.

C'eſt un honneur très-grand qui ſans doute le flatte.

SANCHETTE.

On m'a dit que la cour eſt un pays ſi beau !
Hélas ! hors ce jour-ci, la vie en ce château
Fut toujours ennuyeuſe & plate.

L'ALCADE.

Il faut que dans la cour votre perſonne éclate.

SANCHETTE.

Hé, qu'eſt-ce qu'on y fait ?

L'ALCADE.

Mais, du bien & du mal ;
On y vit d'eſpérance, on tâche de paraître ;
Près des belles toujours on a quelque rival,
On en a cent auprès du maître.

SANCHETTE.

Hé, quand je ſerai là, je verrai donc le roi?

L'ALCADE.

C'eſt lui qui veut vous voir.

SANCHETTE.

Ah, quel plaiſir pour moi!
Ne me trompez-vous point? hé quoi, le roi ſouhaite
Que je vive à ſa cour? il veut avoir Sanchette?
Hélas! de tout mon cœur: il m'enlève, partons.
Eſt-il comme Alamir? quelles ſont ſes façons?
Comment en uſe-t-il, Meſſieurs, avec les belles?

L'ALCADE.

Il ne m'appartient pas d'en ſavoir des nouvelles;
A ſes ordres ſacrés je ne ſais qu'obéir.

SANCHETTE.

Vous emmenez ſans doute à la cour Alamir?

L'ALCADE.

Comment? quel Alamir?

SANCHETTE.

L'homme le plus aimable,
Le plus fait pour la cour, brave, jeune, adorable.

L'ALCADE.

Si c'eſt un gentilhomme à vous,
Sans doute, il peut venir, vous êtes la maîtreſſe

SANCHETTE.

Un gentilhomme à moi, plût à Dieu!

L'ALCADE.

Le temps preſſe,
La nuit vient, les chemins ne ſont pas ſûrs pour nous:
Partons.

SANCHETTE.

Ah, volontiers.

SCENE III.

SCENE III.

MORILLO, SANCHETTE, LE DUC DE FOIX, Suite.

MORILLO.

MESSIEURS, êtes-vous fous ?
Arrêtez donc, qu'allez-vous faire ?
Où menez-vous ma fille ?

SANCHETTE.

A la cour, mon cher père.

MORILLO.

Elle eſt folle ; arrêtez, c'eſt ma fille.

L'ALCADE.

Comment ?
Ce n'eſt pas cette dame, à qui je....

MORILLO.

Non vraiment,
C'eſt ma fille, & je ſuis dom Morillo ſon père ;
Jamais on ne l'enlèvera.

SANCHETTE.

Quoi, jamais !

MORILLO.

Emmenez, s'il le faut, l'étrangère,
Mais ma fille me reſtera.

SANCHETTE.

Elle aura donc ſur moi toujours la préférence ;
C'eſt elle qu'on enlève !

MORILLO.

Allez en diligence.

SANCHETTE.

L'heureuſe créature! on l'emmène à la cour:
Hélas! quand ſera-ce mon tour?

MORILLO.

Vous voyez que du roi la volonté ſacrée
Eſt chez dom Morillo comme il faut révérée;
Vous en rendrez compte.

L'ALCADE.

Oui, fiez-vous à nos ſoins.

SANCHETTE.

Meſſieurs, ne prenez qu'elle au moins.

SCENE IV.

MORILLO, SANCHETTE.

MORILLO.

JE ſuis ſaiſi de crainte; ah! l'affaire eſt fâcheuſe.

SANCHETTE.

Hé, qu'ai-je à craindre, moi?

MORILLO.

La choſe eſt ſérieuſe,
C'eſt affaire d'Etat, vois-tu, que tout ceci.

SANCHETTE.

Comment d'Etat?

MORILLO.

Hé, oui, j'apprends que près d'ici
Tous les Français ſont en campagne
Pour donner un maître à l'Eſpagne.

SANCHETTE.

Qu'eſt-ce que cela fait ?

MORILLO.

On dit qu'en ce canton
Alamir eſt leur eſpion ;
Cette dame eſt errante, & chez moi ſe déguiſe ;
Elle a tout l'air d'être compriſe
Dans quelque conſpiration ;
Et ſi tu veux que je le diſe,
Tout cela ſent la pendaiſon.
J'ai fait une groſſe ſottiſe
De faire entrer dans ma maiſon
Cette dame en ce temps de criſe,
Et cet agréable fripon
Qui me joue, & qui la courtiſe :
Je veux qu'il parte tout de bon,
Et qu'ailleurs il s'impatroniſe.

SANCHETTE.

Lui, mon père, ce beau garçon ?

MORILLO.

Lui-même, il peut ailleurs donner la ſérénade.

SCENE V.

MORILLO, SANCHETTE, GUILLOT.

GUILLOT, *tout essoufflé.*

AU secours, au secours, ah, quelle étrange aubade!

MORILLO.

Quoi donc?

SANCHETTE.

Qu'a-t-il donc fait?

GUILLOT.

Dans ces jardins là-bas.

MORILLO.

Hé bien?

GUILLOT.

Cet Alamir & ce monsieur l'Alcade,
Les gens d'Alamir, des soldats,
Ayant du fer par-tout, en tête, au dos, aux bras,
L'étrangère enlevée au milieu des gens-d'armes,
Et le brave Alamir tout brillant sous les armes,
Qui la reprend soudain, & fait tomber à bas,
Tout alentour de lui, nez, mentons, jambes, bras,
Et la belle étrangère en larmes,
Des chevaux renversés, & des maîtres dessous,
Et des valets dessus, des jambes fracassées,
Des vainqueurs, des fuyards, des cris, du sang, des coups,
Des lances à la fois, & des têtes cassées,
Et la tante, & ma femme, & ma fille, avec moi,
C'est horrible à penser, je suis tout mort d'effroi.

SANCHETTE.

Hé, n'est-il point blessé?

GUILLOT.

C'eſt lui qui bleſſe & tue;
C'eſt un héros, un diable.

MORILLO.

Ah, quelle étrange iſſue!
Quel maudit Alamir! quel enragé, quel fou!
S'attaquer à ſon maître, & haſarder ſon cou!
Et le mien, qui pis eſt! Ah, le maudit eſclandre!
Qu'allons-nous devenir? Le plus grand châtiment
Sera le digne fruit de cet emportement;
Et moi bien ſot auſſi de vouloir entreprendre
De retenir chez moi cette fière beauté;
Voilà ce qu'il m'en a coûté.
Aſſemblons nos parens, allons chez votre mère,
Et tâchons d'aſſoupir cette effroyable affaire.

SANCHETTE, *en s'en allant.*

Ah, Guillot! prends bien ſoin de ce jeune officier;
Il a tort, en effet, mais il eſt bien aimable,
Il eſt ſi brave!

SCENE VI.

GUILLOT *ſeul.*

AH, oui, c'eſt un homme admirable!
On ne peut mieux ſe battre, on ne peut mieux payer:
Que j'aime les héros quand ils ſont de l'eſpèce
De cet amoureux chevalier!
J'ai vu ça tout d'un coup. La dame a ſa tendreſſe.
J'aime à voir un jeune guerrier
Bien payer ſes amis, bien ſervir ſa maîtreſſe;
C'eſt comme il faut me plaire.

SCENE VII.

CONSTANCE, LEONOR, GUILLOT.

CONSTANCE.

OU me réfugier?
Hélas! qu'eſt devenu ce guerrier intrépide,
Dont l'ame généreuſe & la valeur rapide
Etalent tant d'exploits avec tant de vertu?
Comme il me défendait! comme il a combattu!
L'aurais-tu vu? réponds.

GUILLOT.

J'ai vu, je n'ai rien vu;
Je ne vois rien encore. Une ſemblable fête
Trouble terriblement les yeux.

LEONOR.

Hé, va donc t'informer.

GUILLOT.

Où, Madame?

CONSTANCE.

En tous lieux.
Va, vole, réponds donc: que fait-il? cours, arrête:
Aurait-il ſuccombé? Que ne puis-je à mon tour
Défendre ce héros & lui ſauver le jour!

LEONOR.

Hélas, plus que jamais, le danger eſt extrême,
Le nombre était trop grand.

GUILLOT.

Contre un ils étaient dix.

LEONOR.

Peut-être qu'on vous cherche, & qu'Alamir eſt pris.

GUILLOT.

Qui? lui! vous vous moquez; il aurait pris lui-même
Tous les Alcades d'un pays.
Allez, croyez ſans vous méprendre,
Qu'il ſera mort cent fois avant que de ſe rendre.

CONSTANCE.

Il ſerait mort?

LEONOR.

Va donc.

CONSTANCE.

(il ſort.) Tâche de t'éclaircir.
Va vîte.... Il ſerait mort!

LEONOR.

Je vous en vois frémir;
Il le mérite bien, votre ame eſt attendrie;
Mais ſur quoi jugez-vous qu'il ait perdu la vie?

CONSTANCE.

S'il vivait, Léonor, il ſerait près de moi.
De l'honneur qui le guide il connaît trop la loi.
Sa main, pour me ſervir par le ciel réſervée,
M'abandonnerait-elle après m'avoir ſauvée?
Non; je crois qu'en tout temps il ſerait mon appui.
Puiſqu'il ne paraît pas, je dois trembler pour lui.

LEONOR.

Tremblez auſſi pour vous, car tout vous eſt contraire.
En vain par-tout vous ſavez plaire,

Par-tout on vous pourſuit, on menace vos jours;
Chacun craint ici pour ſa tête.
Le maître du château, qui vous donne une fête,
N'oſe vous donner du ſecours;
Alamir ſeul vous ſert, le reſte vous opprime.

CONSTANCE.

Que devient Alamir, & quel ſera mon ſort?

LEONOR.

Songez au vôtre, hélas! quel tranſport vous anime!

CONSTANCE.

Léonor, ce n'eſt point un aveugle tranſport,
C'eſt un ſentiment légitime.
Ce qu'il a fait pour moi....

SCENE VIII.

CONSTANCE, LEONOR, LE DUC DE FOIX.

LE DUC DE FOIX.

J'AI fait ce que j'ai dû.
J'exécutais votre ordre, & vous avez vaincu.

CONSTANCE.

Vous n'êtes point bleſſé?

LE DUC DE FOIX.

Le ciel, le ciel propice,
De votre cauſe en tout ſeconda la juſtice.
Puiſſe un jour cette main, par de plus heureux coups,
De tous vos ennemis vous faire un ſacrifice!
Mais un de vos regards doit les déſarmer tous.

CONSTANCE.

Hélas! du sort encor je ressens le courroux;
De vous récompenser il m'ôte la puissance.
Je ne puis qu'admirer cet excès de vaillance.

LE DUC DE FOIX.

Non, c'est moi qui vous dois de la reconnaissance.
Vos yeux me regardaient, je combattais pour vous:
Quelle plus belle récompense!

CONSTANCE.

Ce que j'entends, ce que je vois,
Votre sort & le mien, vos discours, vos exploits,
Tout étonne mon ame; elle en est confondue;
Quel destin nous rassemble, & par quel noble effort,
Par quelle grandeur d'ame en ces lieux peu connue,
Pour ma seule défense affrontiez-vous la mort?

LE DUC DE FOIX.

Hé, n'est-ce pas assez que de vous avoir vue?

CONSTANCE.

Quoi, vous ne connaissez ni mon nom ni mon sort,
Ni mes malheurs, ni ma naissance?

LE DUC DE FOIX.

Tout cela dans mon cœur eût-il été plus fort
Qu'un moment de votre présence?

CONSTANCE.

Alamir, je vous dois ma juste confiance,
Après des services si grands.
Je suis fille des rois & du sang de Navarre;
Mon sort est cruel & bizarre:
Je fuyais ici deux tyrans:

Mais vous de qui le bras protége l'innocence,
A votre tour daignez vous découvrir.

LE DUC DE FOIX.

Le ſort juſte une fois me fit pour vous ſervir,
Et ce bonheur me tient lieu de naiſſance:
Quoi! puis-je encor vous ſecourir?
Quels ſont ces deux tyrans de qui la violence
Vous perſécutait à la fois?
Dom Pèdre eſt le premier? Je brave ſa vengeance.
Mais l'autre, quel eſt-il?

CONSTANCE.

L'autre eſt le duc de Foix.

LE DUC DE FOIX.

Ce duc de Foix qu'on dit & ſi juſte, & ſi tendre!
Hé, que pourrai-je contre lui?

CONSTANCE.

Alamir, contre tous vous ſerez mon appui;
Il cherche à m'enlever.

LE DUC DE FOIX.

Il cherche à vous défendre;
On le dit, il le doit, & tout le prouve aſſez.

CONSTANCE.

Alamir! Et c'eſt vous! c'eſt vous qui l'excuſez!

LE DUC DE FOIX.

Non, je dois le haïr ſi vous le haïſſez.
Vous étant odieux, il doit l'être à lui-même;
Mais comment condamner un mortel qui vous aime?
On dit que la vertu l'a pu ſeule enflammer;
S'il eſt ainſi, grand Dieu, comme il doit vous aimer!

On dit que devant vous il tremble de paraître,
Que ses jours aux remords sont tous sacrifiés ;
On dit qu'enfin si vous le connaissiez,
Vous lui pardonneriez peut-être.

CONSTANCE.

C'est vous seul que je veux connaître,
Parlez-moi de vous seul, ne trompez plus mes vœux.

LE DUC DE FOIX.

Ah ! daignez épargner un soldat malheureux ;
Ce que je suis dément ce que je peux paraître.

CONSTANCE.

Vous êtes un héros, & vous le paraissez.

LE DUC DE FOIX.

Mon sang me fait rougir : il me condamne assez.

CONSTANCE.

Si votre sang est d'une source obscure,
Il est noble par vos vertus,
Et des destins j'effacerai l'injure.
Si vous êtes sorti d'une source plus pure,
Je.... Mais vous êtes prince, & je n'en doute plus ;
Je n'en veux que l'aveu, le reste me l'assure :
Parlez.

LE DUC DE FOIX.

J'obéis à vos lois ;
Je voudrais être prince, alors que je vous vois.
Je suis un cavalier.

SCENE IX.

CONSTANCE, LE DUC DE FOIX, LEONOR, SANCHETTE.

SANCHETTE.

Vous? vous êtes un traître;
Vous n'échapperez pas, & je prétends connaître
Pour qui la fête était, qui vous trompiez des deux.

LE DUC DE FOIX.

Je n'ai trompé perſonne, & ſi je fais des vœux,
Ces vœux ſont trop cachés, & tremblent de paraître.
Ne jugez point de moi par ces frivoles jeux.
Une fête eſt un hommage
Que la galanterie, ou bien la vanité,
Sans en prendre aucun avantage,
Quelquefois donne à la beauté.
Si j'aimais, ſi j'oſais m'abandonner aux flammes
De cette paſſion, vertu des grandes ames,
J'aimerais conſtamment ſans eſpoir de retour;
Je mêlerais dans le ſilence
Les plus profonds reſpects au plus ardent amour.
J'aimerais un objet d'une illuſtre naiſſance.

SANCHETTE, *à part.*

Mon père eſt bon baron.

LE DUC DE FOIX.

Un objet ingénu.

SANCHETTE.

Je la ſuis fort.

LE DUC DE FOIX.

Doux, fier, éclairé, retenu,

Qui joindrait sans effort l'esprit & l'innocence.

SANCHETTE, *à part.*

Est-ce moi ?

LE DUC DE FOIX.

J'aimerais certain air de grandeur,
Qui produit le respect sans inspirer la crainte,
La beauté sans orgueil, la vertu sans contrainte,
L'auguste majesté sur le visage empreinte,
Sous les voiles de la douceur.

SANCHETTE.

De la majesté ! moi !

LE DUC DE FOIX.

Si j'écoutais mon cœur,
Si j'aimais, j'aimerais avec délicatesse,
Mais en brûlant avec transport ;
Et je cacherais ma tendresse,
Comme je dois cacher mes malheurs & mon sort.

LEONOR.

Hé bien, connaissez-vous la personne qu'il aime ?

CONSTANCE *à Léonor.*

Je ne me connais pas moi-même,
Mon cœur est trop ému pour oser vous parler.

SCENE X.

MORILLO & les Personnages précédens

MORILLO.

HELAS ! tout cela fait trembler :
Ta mère en va mourir, que deviendra ma fille ?
L'enfer est déchaîné, mon château, ma famille,
Mon bien, tout est pillé, tout est à l'abandon :
Le duc de Foix a fait investir ma maison.

CONSTANCE.

Le duc de Foix? Qu'entends-je? O Ciel, ta tyrannie
Veut encor par ſes mains perſécuter ma vie!

MORILLO.

Bon, ce n'eſt-là que la moindre partie
De ce qu'il nous faut eſſuyer.
Un certain du Gueſclin, brigand de ſon métier,
Turc de religion, & breton d'origine,
Avec des ſpadaſſins, devers Burgos chemine.
Ce traître duc de Foix vient de s'aſſocier
Avec toute cette racaille.
Contr'eux, tout près d'ici, le roi va guerroyer,
Et nous allons avoir bataille.

CONSTANCE.

Ainſi donc à mon ſort je n'ai pu réſiſter;
Son inévitable pourſuite
Dans le piége me précipite,
Par les mêmes chemins choiſis pour l'éviter.
Toujours le duc de Foix! ſa funeſte tendreſſe
Eſt pire que la haine; il me pourſuit ſans ceſſe.

MORILLO.

C'eſt bien moi qu'il pourſuit, ſi vous le trouvez bon:
Serait-ce donc pour vous que je ſuis au pillage?
On fera ſauter ma maiſon.
Eſt-ce vous qui cauſez tout ce maudit ravage?
Quelle perſonne étrange êtes-vous, s'il vous plaît,
Pour que les rois & les princes
Prennent à vous tant d'intérêt,
Et qu'on coure après vous au fond de nos provinces?

CONSTANCE.

Je ſuis infortunée, & c'eſt aſſez pour vous,
Si vous avez un cœur.

SCENE XI.

Les Acteurs précédens, UN OFFICIER du duc de Foix, Suite.

L'OFFICIER.

Voyez à vos genoux,
Madame, un envoyé du duc de Foix mon maître;
De sa part je mets en vos mains
Cette place où lui-même il n'oserait paraître:
En son nom je viens reconnaître
Vos commandemens souverains.
Mes soldats sous vos lois vont, avec alégresse,
Vous suivre, ou vous garder, ou sortir de ces lieux;
Et quand le duc de Foix combat pour vos beaux yeux,
Nous répondons ici des jours de votre alteſſe.

MORILLO.

Son alteſſe! Eh bon Dieu, quoi, Madame eſt princeſſe?

L'OFFICIER.

Princeſſe de Navarre, & ſuprême maîtreſſe
De vos jours & des miens, & de votre maiſon.

CONSTANCE.

Je ſuis hors de moi-même.

MORILLO.

Ah, Madame, pardon:
Je me jette à vos pieds.

LEONOR.

Vous voilà reconnue.

MORILLO.

De mes deſſeins coquets la ſingulière iſſue!

SANCHETTE.

Quoi, vous êtes princeſſe, & faite comme nous!

L'OFFICIER.

Nous attendons ici vos ordres à genoux.

CONSTANCE.

Je rends grâce à vos ſoins, mais ils ſont inutiles;
Je ne crains rien dans ces aſiles;
Alamir eſt ici; contre mes oppreſſeurs
Je n'aurai pas beſoin de nouveaux défenſeurs.

L'OFFICIER.

Alamir! de ce nom je n'ai point connaiſſance;
Mais je reſpecte en lui l'honneur de votre choix;
S'il combat pour votre défenſe,
Nous ſerons trop heureux de ſervir ſous ſes lois.
Je vous ramène auſſi vos compagnes fidelles,
Vos premiers officiers, vos dames du palais,
Echappés aux tyrans, ils nous ſuivent de près.

LEONOR.

Ah! les agréables nouvelles!

CONSTANCE.

Ciel! qu'eſt-ce que je vois?

LES TROIS GRACES *& une troupe d'Amours & de Plaiſirs paraiſſent ſur la ſcène.*

LEONOR.

Les Grâces, les Amours!

LE DUC DE FOIX.

Ainſi Gaſton de Foix veut vous ſervir toujours.

(*on danſe.*)

SANCHETTE.

SANCHETTE *au duc de Foix.*

(*interrompant la danse.*)

Ce sont donc là ses domestiques ?
Que les grands sont heureux, & qu'ils sont magnifiques !
Quoi ! de toute princesse est-ce-là la maison ?
Ah ! que j'en fois, je vous conjure.
Quel cortége ! quel train !

LE DUC DE FOIX.

Ce cortége est un don
Qui vient des mains de la nature ;
Toute femme y prétend.

SANCHETTE.

Puis-je y prétendre aussi ?

LE DUC DE FOIX.

Oui sans doute, avec vous les grâces sont ici :
Les grâces suivent la jeunesse,
Et vous les partagez avec cette princesse.

SANCHETTE.

Il le faut avouer, on n'a point de parent
Plus agréable & plus galant.
Venez que je vous parle ; expliquez-moi de grace
Ce qu'est un duc de Foix, & tout ce qui se passe :
Restez auprès de moi, contez-moi tout cela,
Et parlez-moi toujours, pendant qu'on dansera.

(*elle s'assied auprès du duc de Foix.*)

(*on danse.*)

LES TROIS GRACES *chantent.*

La nature, en vous formant,
Près de vous nous fit naître ;
Loin de vos yeux nous ne pouvions paraître :
Nous vous servons fidellement :
Mais le charmant Amour eſt notre premier maître.
(*on danſe.*)

UNE DES GRACES.

Vents furieux, triſtes tempêtes,
Fuyez de nos climats :
Beaux jours, levez-vous ſur nos têtes,
Fleurs, naiſſez ſur nos pas.
(*on danſe.*)

Echo, voix errante,
Légère habitante
De ce ſéjour,
Echo, fille de l'Amour,
Doux roſſignol, bois épais, onde pure,
Répétez avec moi ce que dit la nature :
Il faut aimer à ſon tour.
(*on danſe.*)

UN PLAISIR.

(*paroles ſur un menuet.*)

(*premier couplet.*)

Non, le plus grand empire
Ne peut remplir un cœur :
Charmant vainqueur,
Dieu ſéducteur,
C'eſt ton délire
Qui fait le bonheur.
(*on danſe.*)

UNE BERGERE.

J'aime, & je crains ma flamme;
Je crains le repentir.
Tendre déſir,
Premier plaiſir,
Dieu de mon ame,
Fais-moi moins gémir.

UN BERGER.

Ah! le refus, la feinte
Ont des charmes puiſſans;
Déſirs naiſſans,
Combats charmans,
Tendre contrainte,
Tout ſert les amans.

(*on danſe.*)

UN AMOUR, *alternativement avec le chœur.*

Divinité de cet heureux ſéjour,
Triomphe & fais grace,
Pardonne à l'audace,
Pardonne à l'amour.

(*on danſe.*)

LE MEME AMOUR.

Toi ſeule es cauſe
De ce qu'il oſe;
Toi ſeule allumas ſes feux.
Quel crime eſt plus pardonnable?
C'eſt celui de tes beaux yeux;
En les voyant tout mortel eſt coupable.

LE CHOEUR.

Divinité de cet heureux ſéjour,
Triomphe & fais grace,
Pardonne à l'audace,
Pardonne à l'amour.

CONSTANCE.

On pardonne à l'amour, & non pas à l'audace:
Un téméraire amant, ennemi de ma race,

Ne pourra m'appaiſer jamais.

LE DUC DE FOIX.

Je connais ſon malheur, & ſans doute il l'accable;
Mais ſerez-vous toujours inexorable?

CONSTANCE.

Alamir, je vous le promets.

LE DUC DE FOIX.

On ne fuit point ſa deſtinée:
Les devins ont prédit à votre ame étonnée
Qu'un jour votre ennemi ſerait votre vainqueur.

CONSTANCE.

Les devins ſe trompaient, fiez-vous à mon cœur.

LE CHOEUR *chante.*

On différe vainement;
Le ſort nous entraîne,
L'amour nous amène
Au fatal moment.
(*trompettes & timbales.*)

CONSTANCE.

Mais d'où partent ces cris, ces ſons, ce bruit de guerre?

HERNAND, *arrivant avec précipitation.*

On marche, & les Français précipitent leurs pas:
Ils n'attendent perſonne.

LE DUC DE FOIX.

Ils ne m'attendront pas;
Et je vole avec eux.

CONSTANCE.

Les jeux & les combats
Tour à tour aujourd'hui partagent-ils la terre?
Où fuyez-vous, où portez-vous vos pas?

LE DUC DE FOIX.

Je ſers ſous les Français, & mon devoir m'appelle;
Ils combattent pour vous : jugez s'il m'eſt permis
De reſter un moment loin d'un peuple fidelle
Qui vient vous délivrer de tous vos ennemis.

(*il ſort.*)

CONSTANCE *à Léonor.*

Ah Léonor ! cachons un trouble ſi funeſte.
La liberté des pleurs eſt tout ce qui me reſte.

(*elles ſortent.*)

SANCHETTE.

Sans ce brave Alamir que devenir hélas !

MORILLO.

Que d'aventures, quel fracas !
Quels démons en un jour aſſemblent des Alcades,
Des Alamir, des ſérénades,
Des princeſſes & des combats !

SANCHETTE.

Vous allez donc auſſi ſervir cette princeſſe ?
Vous ſuivrez Alamir, vous combattrez ?

MORILLO.

Quelque ſot ! Dieu m'en garde. Qui, moi !

SANCHETTE.

Et pourquoi non ?

MORILLO.

Pourquoi ?
C'eſt que j'ai beaucoup de ſageſſe.

Deux rois s'en vont combattre à cinq cents pas d'ici,
Ce sont des affaires fort belles ;
Mais ils pourront sans moi terminer leurs querelles,
Et je ne prends point de parti.

Fin du second acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

CONSTANCE, LEONOR, HERNAND.

LEONOR.

QUEL eſt notre deſtin ?

HERNAND.

Délivrance & victoire.

CONSTANCE.

Quoi, dom Pèdre eſt défait ?

HERNAND.

Oui, rien ne peut tenir
Contre un peuple né pour la gloire,
Pour vaincre & pour vous obéir.
On pourſuit les fuyards.

CONSTANCE.

Et le brave Alamir ?

HERNAND.

Madame, on doit à ſa perſonne
La moitié du ſuccès que ce grand jour nous donne :
Invincible aux combats, comme avec vous ſoumis,
Il vole à la mêlée auſſi-bien qu'aux aubades ;
Il a traité nos ennemis
Comme il a traité les Alcades.
Il eſt en ce moment avec le duc de Foix,
Dont nos ſoldats charmés célèbrent les exploits ;

Mais il penſe à vous ſeule, & pénétré de joie,
A vos pieds Alamir m'envoie,
Et je ſens, comme lui, les tranſports les plus doux,
Qu'il ait deux fois vaincu pour vous.

CONSTANCE.

Je veux abſolument ſavoir de votre bouche....

HERNAND.

Hé quoi, Madame ?

CONSTANCE.

Un ſecret qui me touche ;
Je veux ſavoir quel eſt ce généreux guerrier.

HERNAND.

Puis-je parler, Madame, avec quelque aſſurance ?

CONSTANCE.

Ah, parlez ; eſt-ce à lui de cacher ſa naiſſance ?
Qu'eſt-il ? répondez-moi.

HERNAND.

C'eſt un brave officier
Dont l'ame eſt aſſez peu commune ;
Elle eſt au-deſſus de ſon rang :
Comme tant de Français, il prodigue ſon ſang :
Il ſe ruine enfin pour faire ſa fortune.

LEONOR.

Il la fera ſans doute.

CONSTANCE.

Hé, quel eſt ſon projet ?

HERNAND.

D'être toujours votre ſujet,

D'aller à votre cour, d'y ſervir avec zèle,
De combattre pour vous, de vivre & de mourir,
De vous voir, de vous obéir,
Toujours généreux & fidelle;
Appartenir à vous eſt tout ce qu'il prétend.

CONSTANCE.

Ah, le ciel lui devait un ſort plus éclatant!
Rien qu'un ſimple officier! mais dans cette occurrence
Quel parti prend le duc de Foix?

HERNAND.

Votre parti, le parti de la France,
Le parti du meilleur des rois.

CONSTANCE.

Que n'oſera-t-il point? que va-t-il entreprendre?
Où va-t-il?

HERNAND.

A Burgos il doit bientôt ſe rendre.
Je cours vers Alamir; ne lui pourrai-je apprendre
Si mon meſſage eſt bien reçu?

CONSTANCE.

Allez; & dites-lui que le cœur de Conſtance
S'intéreſſe à tant de vertu,
Plus encor qu'à ma délivrance.

SCENE II.

CONSTANCE, LEONOR.

CONSTANCE.

RIEN qu'un ſimple officier !

LEONOR.

Tout le monde le dit.

CONSTANCE.

Mon cœur ne peut le croire, & mon front en rougit.

LEONOR.

J'ignore de quel ſang le deſtin l'a fait naître,
Mais on eſt ce qu'on veut avec un ſi grand cœur.
C'eſt à lui de choiſir le nom dont il veut être,
Il lui fera beaucoup d'honneur.

CONSTANCE.

Que de vertu ! que de grandeur !
Combien ſa modeſtie illuſtre ſa valeur !

LEONOR.

C'eſt peu d'être modeſte, il faut avoir encore
De quoi pouvoir ne l'être pas.
Mais ce héros a tout, courage, eſprit, appas ;
S'il a quelques défauts, pour moi je les ignore,
Et vos yeux ne les verraient pas.
J'ai vu quelques héros aſſez inſupportables ;
Et l'homme le plus vertueux
Peut être le plus ennuyeux ;
Mais comment réſiſter à des vertus aimables ?

CONSTANCE.

Alamir ſera mon malheur.
Je lui dois trop d'eſtime & de reconnaiſſance.

LEONOR.

Déjà dans votre cœur il a ſa récompenſe,
J'en crois aſſez votre rougeur ;
C'eſt de nos ſentimens le premier témoignage.

CONSTANCE.

C'eſt l'interprète de l'honneur.
Cet honneur attaqué dans le fond de mon cœur
S'en indigne ſur mon viſage.
O Ciel ! que devenir, s'il était mon vainqueur !
Je le crains, je me crains moi-même,
Je tremble de l'aimer, & je ne ſais s'il m'aime.

LEONOR.

Il voit que votre orgueil ſerait trop offenſé
Par ce mot dangereux, ſi charmant & ſi tendre ;
Il ne vous l'a pas prononcé,
Mais qu'il ſait bien le faire entendre !

CONSTANCE.

Ah ! ſon reſpect encore eſt un charme de plus.
Alamir, Alamir a toutes les vertus.

LEONOR.

Que lui manque-t-il donc ?

CONSTANCE.

Le haſard, la naiſſance.
Quelle injuſtice ! ô Ciel !... mais ſa magnificence,
Ces fêtes, cet éclat, ſes étonnans exploits,
Ce grand air, ſes diſcours, ſon ton même, ſa voix....

LEONOR.

Ajoutez-y l'amour qui parle en ſa défenſe.

Sans doute il eſt du ſang des rois.

CONSTANCE.

Tout me le dit, & je le crois.
Son amour délicat voulait que je rendiſſe
A tant de grandeur d'ame, à ce rare ſervice,
Ce qu'ailleurs on immole à ſon ambition.
Ah! ſi pour m'éprouver il m'a caché ſon nom,
S'il n'a jamais d'autre artifice,
S'il eſt prince, s'il m'aime!... O Ciel! que me veut-on?

SCENE III.

CONSTANCE, LEONOR, SANCHETTE.

SANCHETTE.

MADAME, à vos genoux ſouffrez que je me jette;
Madame, protégez Sanchette.
Je vous ai mal connue, & pourtant malgré moi
Je ſentais du reſpect, ſans ſavoir bien pourquoi.
Vous voilà, je crois, reine; il faut à tout le monde
Faire du bien à tout moment,
A commencer par moi.

CONSTANCE.

Si le ſort me ſeconde,
C'eſt mon projet, du moins.

LEONOR.

Hé bien, ma belle enfant,
Madame a des bontés; quel bien faut-il vous faire?

SANCHETTE.

On dit le duc de Foix vainqueur;
Mais je prends peu de part au deſtin de la guerre;
Tout cela m'épouvante & ne m'importe guère;
J'aime, & c'eſt tout pour moi.

CONSTANCE.

Votre aimable candeur
M'intéreſſe pour vous; parlez, ſoyez ſincère.

SANCHETTE.

Ah, je ſuis de très-bonne foi.
J'aime Alamir, Madame, & j'avais ſu lui plaire;
Il devait parler à mon père;
Il eſt de mes parens; il vint ici pour moi.

CONSTANCE, *ſe retournant vers Léonor.*

Son parent, Léonor!

SANCHETTE.

En écoutant ma plainte,
D'un profond déplaiſir votre ame ſemble atteinte!

CONSTANCE.

Il l'aimait!

SANCHETTE.

Votre cœur paraît bien agité!

CONSTANCE.

Je vous ai donc perdue, illuſion flatteuſe!

SANCHETTE.

Peut-on ſe voir princeſſe, & n'être pas heureuſe!

CONSTANCE.

Hélas! votre ſimplicité
Croit que dans la grandeur eſt la félicité;

Vous vous trompez beaucoup; ce jour doit vous apprendre
Que dans tous les états il eſt des malheureux.
Vous ne connaiſſez pas mes deſtins rigoureux.
Au bonheur, croyez-moi, c'eſt à vous de prétendre,
Mon cœur de ce grand jour eſt encore effrayé;
Le ciel me conduiſit de diſgrace en diſgrace,
Mon ſort peut-il être envié?

SANCHETTE.

Votre Alteſſe me fait pitié;
Mais je voudrais être à ſa place.
Il ne tiendrait qu'à vous de finir mon tourment.
Alamir eſt tout fait pour être mon amant.
Je bénis bien le ciel que vous ſoyez princeſſe,
Il faut un prince à votre Alteſſe;
Un ſimple gentilhomme eſt peu pour vos appas.
Seriez-vous aſſez rigoureuſe
Pour m'ôter mon amant, en ne le prenant pas,
Vous qui ſemblez ſi généreuſe?

CONSTANCE, *ayant un peu rêvé.*

Allez.... ne craignez rien.... quoi! le ſang vous unit?

SANCHETTE.

Oui, Madame.

CONSTANCE.

Il vous aime!

SANCHETTE.

Oui, d'abord il l'a dit,
Et d'abord je l'ai cru; ſouffrez que je le croie:
Madame, tout mon cœur avec vous ſe déploie.
Chez meſſieurs mes parens je me mourais d'ennui;
Il faut qu'en l'épouſant, pour comble de ma joie,
J'aille dans votre cour vous ſervir avec lui.

CONSTANCE.

Vous ! avec Alamir !

SANCHETTE.

Vous connaissez son zèle ;
Madame, qu'avec lui votre cour sera belle !
Quel plaisir de vous y servir !
Ah ! quel charme de voir & sa reine & son prince !
Un chagrin à la cour donne plus de plaisir
Que mille fêtes en province.
Mariez-nous, Madame, & faites-nous partir.

CONSTANCE.

Etouffe tes soupirs, malheureuse Constance ;
Soyons en tous les temps digne de ma naissance....
Oui, vous l'épouserez.... comptez sur mon appui.
Au vaillant Alamir je dois ma délivrance ;
Il a tout fait pour moi.... je vous unis à lui ;
Et vous ferez sa récompense.

SANCHETTE.

Parlez donc à mon père.

CONSTANCE.

Oui.

SANCHETTE.

Parlez aujourd'hui,
Tout-à-l'heure.

CONSTANCE.

Oui... quel trouble & quel effort extrême !

SANCHETTE.

Quel excès de bonté ! je tombe à vos genoux,
Madame, & je ne sais qui j'aime
Le plus sincèrement d'Alamir ou de vous.
(*elle fait quelques pas pour s'en aller.*)

CONSTANCE.

De mon sort ennemi la rigueur est constante.

SANCHETTE, *revenant.*

C'est à condition que vous m'emmènerez ?

CONSTANCE.

C'en est trop.

SANCHETTE.

De nous deux vous ferez si contente.

(*à Léonor.*)

Avertissez-moi, vous, lorsque vous partirez.

(*en s'en allant.*)

Que je suis une heureuse fille !

Qu'on va me respecter ce soir dans ma famille !

SCENE IV.

CONSTANCE, LEONOR.

CONSTANCE.

A QUELS maux différens tous mes jours sont livrés !

Léonor, connais-tu ma peine & mon outrage ?

LEONOR.

Je supportais, Madame, avec tranquillité,

Les persécutions, le couvent, le voyage ;

J'essuyais même avec gaîté

Ces infortunes de passage.

Vous me faites enfin connaître la douleur ;

Tout le reste n'est rien près des peines du cœur :

Le vrai malheur est son ouvrage.

CONSTANCE.

Je suis accoutumée à dompter le malheur.

LEONOR.

LEONOR.

Ainſi par vos bontés ſa parente l'épouſe.
Il méritait d'autres appas.

CONSTANCE.

Si j'étais ſon égale, hélas !
Que mon ame ſerait jalouſe !
Oublions Alamir, ſes vertus, ſes attraits,
Ce qu'il eſt, ce qu'il devrait être,
Tout ce qui de mon cœur s'eſt preſque rendu maître :
Non, je ne l'oublîrai jamais.

LEONOR.

Vous ne l'oublîrez point ! vous le cédez !

CONSTANCE.

Sans doute.

LEONOR.

Hélas ! que cet effort vous coûte !
Mais ne ſerait-il point un effort généreux,
Non moins grand, beaucoup plus heureux ?
Celui d'être au-deſſus de la grandeur ſuprême ?
Vous pouvez aujourd'hui diſpoſer de vous-même.
Elever un héros, eſt-ce vous avilir ?
Eſt-ce donc par orgueil qu'on aime ?
N'a-t-on que des rois à choiſir ?
Alamir ne l'eſt pas, mais il eſt brave & tendre.

CONSTANCE.

Non, le devoir l'emporte, & tel eſt ſon pouvoir.

LEONOR.

Hélas, gardez-vous bien de prendre
La vanité pour le devoir.
Que réſolvez-vous donc ?

CONSTANCE.

Moi ! d'être au déſeſpoir,
D'obéir en pleurant à ma gloire importune,
D'éloigner le héros dont je me ſens charmer,
De goûter le bonheur de faire ſa fortune,
Ne pouvant me livrer au bonheur de l'aimer.

(*on entend derrière le théâtre un bruit de trompettes.*)

CHOEUR.

Triomphe, Victoire,
L'équité marche devant nous ;
Le ciel y joint la Gloire,
L'ennemi tombe ſous nos coups :
Triomphe, Victoire.

LEONOR.

Eſt-ce le duc de Foix qui prétend par des fêtes
Vous mettre encor, Madame, au rang de ſes conquêtes ?

CONSTANCE.

Ah ! je déteſte le parti
Dont la victoire a ſecondé ſes armes ;
Quel qu'il ſoit, Léonor, il eſt mon ennemi.
Puiſſe le duc de Foix auteur de mes alarmes,
Puiſſent dom Pèdre & lui l'un par l'autre périr !
Mais, ô Ciel ! conſervez mon vengeur Alamir,
Dût-il ne point m'aimer, dût-il cauſer mes larmes !

SCENE V.

LE DUC DE FOIX, CONSTANCE, LEONOR.

LE DUC DE FOIX.

MADAME, les Français ont délivré ces lieux ;
Dom Pèdre eſt deſcendu dans la nuit éternelle.
Gaſton de Foix victorieux
Attend encore une gloire plus belle,
Et demande l'honneur de paraître à vos yeux.

CONSTANCE.

Que dites-vous, & qu'oſez-vous m'apprendre ?
Il paraîtrait en des lieux où je ſuis !
Dom Pèdre eſt mort, & mes ennuis
Survivraient encore à ſa cendre !

LE DUC DE FOIX.

Gaſton de Foix vainqueur en ces lieux va ſe rendre.
J'ai combattu ſous lui ; j'ai vu dans ce grand jour
Ce que peut le courage, & ce que peut l'amour.
Pour moi, ſeul malheureux, (ſi pourtant je puis l'être,
Quand des jours plus ſereins pour vous ſemblent renaître)
Pénétré, plein de vous juſqu'au dernier ſoupir,
Je n'ai qu'à m'éloigner, ou plutôt qu'à vous fuir.

CONSTANCE.

Vous partez !

LE DUC DE FOIX.

Je le dois.

CONSTANCE.

Arrêtez, Alamir.

LE DUC DE FOIX.

Madame !

CONSTANCE.

Demeurez, je sais trop quelle vue
Vous conduisit en ce séjour.

LE DUC DE FOIX.

Quoi, mon ame vous est connue ?

CONSTANCE.

Oui.

LE DUC DE FOIX.

Vous sauriez ?

CONSTANCE.

Je sais que d'un tendre retour
On peut payer vos vœux; je sais que l'innocence,
Qui des dehors du monde a peu de connaissance,
Peut plaire & connaître l'amour;
Je sais qui vous aimiez, & même avant ce jour....
Elle est votre parente, & doublement heureuse.
Je ne m'étonne point qu'une ame vertueuse
Ait pu vous chérir à son tour.
Ne partez point, je vais en parler à sa mère.
La doter richement est le moins que je dois;
Devenant votre épouse, elle me sera chère;
Ce que vous aimerez aura des droits sur moi.
Dans vos enfans je chérirai leur père;
Vos parens, vos amis me tiendront lieu des miens;
Je les comblerai tous de dignités, de biens :
C'est trop peu pour mon cœur, & rien pour vos services.
Je ne ferai jamais d'assez grands sacrifices;
Après ce que je dois à vos heureux secours,
Cherchant à m'acquitter je vous devrai toujours.

LE DUC DE FOIX.

Je ne m'attendais pas à cette récompense.
Madame, ah! croyez-moi, votre reconnaissance
Pourrait me tenir lieu des plus grands châtimens.
Non, vous n'ignorez pas mes secrets sentimens;
Non, vous n'avez point cru qu'une autre ait pu me plaire.
Vous voulez, je le vois, punir un téméraire;
Mais laissez-le à lui-même, il est assez puni.
Sur votre renommée, à vous seule asservi,
Je me crus fortuné pourvu que je vous visse;
Je crus que mon bonheur était dans vos beaux yeux;
Je vous vis dans Burgos, & ce fut mon supplice.
Oui, c'est un châtiment des dieux
D'avoir vu de trop près leur chef-d'œuvre adorable:
Le reste de la terre en est insupportable:
Le ciel est sans clarté, le monde est sans douceurs:
On vit dans l'amertume, on dévore ses larmes;
Et l'on est malheureux auprès de tant de charmes,
Sans pouvoir être heureux ailleurs.

CONSTANCE.

Quoi, je serais la cause & l'objet de vos peines!
Quoi, cette innocente beauté
Ne vous tenait pas dans ses chaînes!
Vous osez!

LE DUC DE FOIX.

Cet aveu plein de timidité,
Cet aveu de l'amour le plus involontaire,
Le plus pur à la fois & le plus emporté,
Le plus respectueux, le plus fûr de déplaire;
Cet aveu malheureux peut-être a mérité
Plus de pitié que de colère.

CONSTANCE.

Alamir, vous m'aimez!

LE DUC DE FOIX.

Oui, dès long-temps ce cœur
D'un feu toujours caché brûlait avec fureur;
De ce cœur éperdu voyez toute l'ivreſſe;
A peine encor connu par ma faible valeur,
Né ſimple cavalier, amant d'une princeſſe,
Jaloux d'un prince & d'un vainqueur,
Je vois le duc de Foix amoureux, plein de gloire,
Qui, du grand du Gueſclin compagnon fortuné,
Aux yeux de l'Anglais conſterné,
Va vous donner un roi des mains de la victoire.
Pour toute récompenſe, il demande à vous voir;
Oubliant ſes exploits, n'oſant s'en prévaloir,
Il attend ſon arrêt, il l'attend en ſilence.
Moins il eſpère, & plus il ſemble mériter;
Eſt-ce à moi de rien diſputer
Contre ſon nom, ſa gloire, & ſurtout ſa conſtance?

CONSTANCE.

A quoi ſuis-je réduite! Alamir, écoutez:
Vos malheurs ſont moins grands que mes calamités;
Jugez-en; concevez mon déſeſpoir extrême;
Sachez que mon devoir eſt de ne voir jamais
Ni le duc de Foix ni vous-même.
Je vous ai déjà dit à quel point je le hais,
Je vous dis encor plus; ſon crime impardonnable
Excitait mon juſte courroux;
Ce crime juſqu'ici le fit ſeul haïſſable,
Et je crains à préſent de le haïr pour vous.

Après un tel discours, il faut que je vous quitte.

LE DUC DE FOIX.

Non, Madame, arrêtez; il faut que je mérite
Cet oracle étonnant qui passe mon espoir.
Donner pour vous ma vie est mon premier devoir;
Je puis punir encor ce rival redoutable;
Même au milieu des siens je puis percer son flanc,
Et noyer tant de maux dans les flots de son sang;
J'y cours.

CONSTANCE.

Ah! demeurez, quel projet effroyable!
Ah! respectez vos jours à qui je dois les miens;
Vos jours me sont plus chers que je ne hais les siens.

LE DUC DE FOIX.

Mais est-il en effet si sûr de votre haine?

CONSTANCE.

Hélas! plus je vous vois, plus il m'est odieux.

LE DUC DE FOIX, *se jetant à genoux, & présentant son épée.*

Punissez donc son crime en terminant sa peine,
Et puisqu'il doit mourir, qu'il expire à vos yeux.
Il bénira vos coups : frappez, que cette épée
Par vos divines mains soit dans son sang trempée,
Dans ce sang malheureux, brûlant pour vos attraits.

CONSTANCE, *l'arrêtant.*

Ciel! Alamir, que vois-je, & qu'avez-vous pu dire?
Alamir, mon vengeur, vous par qui je respire.....
Etes-vous celui que je hais?

LE DUC DE FOIX.

Je suis celui qui vous adore;
Je n'ose prononcer encore

Ce nom haï long-temps, & toujours dangereux;
Mais parlez : de ce nom faut-il que je jouiſſe ?
Faudra-t-il qu'avec moi ma mort l'enſeveliſſe,
Ou que de tous les noms il ſoit le plus heureux ?
J'attends de mon deſtin l'arrêt irrévocable;
Faut-il vivre, faut-il mourir ?

CONSTANCE.

Ne vous connaiſſant pas, je croyais vous haïr;
Votre offenſe à mes yeux ſemblait inexcuſable.
Mon cœur à ſon courroux s'était abandonné;
Mais je ſens que ce cœur vous aurait pardonné,
S'il avait connu le coupable.

LE DUC DE FOIX.

Quoi ! ce jour a donc fait ma gloire & mon bonheur !

CONSTANCE.

De dom Pèdre & de moi vous êtes le vainqueur.

SCENE VI.

MORILLO, SANCHETTE, HERNAND & les Acteurs de la ſcène précédente, Suite.

MORILLO.

Allons, une princeſſe eſt bonne à quelque choſe;
Puiſqu'elle veut te marier,
Et que ton bon cœur s'y diſpoſe,
Je vais au plus vîte, & pour cauſe,
Avec Alamir te lier,
Et conclure à l'inſtant la choſe.

(*appercevant Alamir qui parle bas & qui embraſſe les genoux de la princeſſe.*)

Oh, oh! que fait donc là mon petit officier?
Avec elle tout bas il cauſe
D'un air tant ſoit peu familier.

SANCHETTE.

A genoux il va la prier
De me donner à lui pour femme:
Elle ne répond point, ils ſont d'accord.

CONSTANCE *au duc de Foix, à qui elle parlait bas auparavant.*

Mon ame,
Mes Etats, mon deſtin, tout eſt au duc de Foix;
Je vous le dis encor, vos vertus, vos exploits
Me ſont moins chers que votre flamme.

SANCHETTE.

Le duc de Foix! Mon père, avez-vous entendu?

MORILLO.

Lui, duc de Foix! te moques-tu?
Il eſt notre parent.

SANCHETTE.

S'il allait ne plus l'être?

HERNAND.

Il vous faut avouer que ce héros mon maître,
Qui fut votre parent pendant une heure ou deux,
Eſt un prince puiſſant, galant, victorieux;
Et qu'il s'eſt fait enfin connaître.

LE DUC DE FOIX, *en ſe retournant vers Hernand.*

Ah! dites ſeulement qu'il eſt un prince heureux;
Dites que pour jamais il conſacre ſes vœux

A cet objet charmant notre unique eſpérance,
La gloire de l'Eſpagne & l'amour de la France.

SANCHETTE.

Adieu mon mariage ! Hélas trop bonnement,
Moi j'ai cru qu'on m'aimait.

MORILLO.

Quelle étrange journée !

SANCHETTE.

A qui ſerai-je donc ?

CONSTANCE.

A ma cour amenée,
Je vous promets un établiſſement ;
J'aurai ſoin de votre hymenée.

LEONOR.

Ce ſera, s'il vous plaît, avec un autre amant.

SANCHETTE *à la princeſſe.*

Si je vis à vos pieds, je ſuis trop fortunée.

MORILLO.

Le duc de Foix, comme je voi,
Me feſait donc l'honneur de ſe moquer de moi.

LE DUC DE FOIX.

Il faudra bien qu'on me pardonne.
La victoire & l'amour ont comblé tous nos vœux ;
Qu'au plaiſir déformais ici tout s'abandonne :
Conſtance daigne aimer, l'univers eſt heureux.

Fin du troiſième & dernier acte.

LE TEMPLE DE LA GLOIRE.

Fête donnée à Versailles le 27 novembre 1745.

PREFACE.

Après une victoire signalée, après la prise de sept villes à la vue d'une armée ennemie, & la paix offerte par le vainqueur, le spectacle le plus convenable qu'on pût donner au souverain & à la nation, qui ont fait ces grandes actions, était le Temple de la Gloire.

Il était temps d'essayer si le vrai courage, la modération, la clémence qui suit la victoire, la félicité des peuples, étaient des sujets aussi susceptibles d'une musique touchante que de simples dialogues d'amour, tant de fois répétés sous des noms différens, & qui semblaient réduire à un seul genre la poësie lyrique.

Le célébre *Metastasio*, dans la plupart des fêtes qu'il composa pour la cour de l'empereur *Charles VI*, osa faire chanter des maximes de morale, & elles plurent; on a mis ici en action ce que ce génie singulier avait eu la hardiesse de présenter sans le secours de la fiction & sans l'appareil du spectacle.

Ce n'est pas une imagination vaine & roma-

nesque que le trône de la Gloire, élevé auprès du séjour des Muses, & la caverne de l'Envie, placée entre ces deux temples. Que la Gloire doive nommer l'homme le plus digne d'être couronné par elle, ce n'est-là que l'image sensible du jugement des honnêtes gens, dont l'approbation est le prix le plus flatteur que puissent se proposer les princes; c'est cette estime des contemporains qui assure celle de la postérité; c'est elle qui a mis les *Titus* au-dessus des *Domitiens*, *Louis XII* au-dessus de *Louis XI*, & qui a distingué *Henri IV* de tant de rois.

On introduit ici trois espèces d'hommes qui se présentent à la Gloire, toujours prête à recevoir ceux qui le méritent, & à exclure ceux qui sont indignes d'elle.

Le second acte désigne, sous le nom de *Bélus*, les conquérans injustes & sanguinaires dont le cœur est faux & farouche.

Bélus enivré de son pouvoir, méprisant ce qu'il a aimé, sacrifiant tout à une ambition cruelle, croit que des actions barbares & heureuses doivent lui ouvrir ce temple; mais il en

est chassé par les Muses qu'il dédaigne, & par les dieux qu'il brave.

Bacchus, conquérant de l'Inde, abandonné à la mollesse & aux plaisirs, parcourant la terre avec ses bacchantes, est le sujet du troisième acte ; dans l'ivresse de ses passions, à peine cherche-t-il la Gloire ; il la voit, il en est touché un moment, mais les premiers honneurs de ce temple ne sont pas dûs à un homme qui a été injuste dans ses conquêtes & effréné dans ses voluptés.

Cette place est dûe au héros qui paraît au quatrième acte ; on a choisi *Trajan* parmi les empereurs romains qui ont fait la gloire de Rome & le bonheur du monde. Tous les historiens rendent témoignage que ce prince avait les vertus militaires & sociales, & qu'il les couronnait par la justice ; plus connu encore par ses bienfaits que par ses victoires, il était humain, accessible ; son cœur était tendre, & cette tendresse était dans lui une vertu ; elle répandait un charme inexprimable sur ces grandes qualités qui prennent souvent un caractère de dureté dans une ame qui n'est que juste.

Il savait éloigner de lui la calomnie ; il cherchait le mérite modeſte pour l'employer & le récompenſer, parce qu'il était modeſte lui-même ; & il le démêlait, parce qu'il était éclairé : il dépoſait avec ſes amis le faſte de l'empire, fier avec ſes ſeuls ennemis ; & la clémence prenait la place de cette hauteur après la victoire. Jamais on ne fut plus grand & plus ſimple ; jamais prince ne goûta comme lui, au milieu des ſoins d'une monarchie immenſe, les douceurs de la vie privée & les charmes de l'amitié. Son nom eſt encore cher à toute la terre ; ſa mémoire même fait encore des heureux : elle inſpire une noble & tendre émulation aux cœurs qui ſont nés dignes de l'imiter.

Trajan, dans ce poëme, ainſi que dans ſa vie, ne court pas après la Gloire ; il n'eſt occupé que de ſon devoir, & la Gloire vole au-devant de lui ; elle le couronne, elle le place dans ſon temple ; il en fait le temple du bonheur public. Il ne rapporte rien à ſoi, il ne ſonge qu'à être bienfaiteur des hommes ; & les éloges de l'empire entier viennent le chercher, parce qu'il ne cherchait que le bien de l'empire.

Voilà le plan de cette fête, il eſt au-deſſus de l'exécution, & au-deſſous du ſujet ; mais quelque faiblement qu'il ſoit traité, on ſe flatte d'être venu dans un temps où ces ſeules idées doivent plaire.

PERSONNAGES CHANTANS.

DANS TOUS LES CHOEURS.

Du côté du Roi, huit femmes & seize hommes.

Du côté de la Reine, huit femmes & seize hommes.

Musettes, haut-bois, bassons.

PERSONNAGES chantans au Ier acte.

L'ENVIE

APOLLON.

UNE MUSE.

Démons de la suite de *l'Envie.*

Muses & Héros de la suite d'*Apollon.*

PERSONNAGES dansans au Ier acte.

Huit Démons.

Sept Héros.

Les neuf Muses.

.....Téméraire, arrête ;

le Temple de la Gloire Act 3e

J. M. Moreau le jeune, Inv. 1785. L. M. Halbou, Sculp.

LE TEMPLE DE LA GLOIRE.

ACTE PREMIER.

*Le théâtre représente la caverne de l'*ENVIE. *On voit à travers les ouvertures de la caverne une partie du* TEMPLE DE LA GLOIRE *qui est dans le fond, & les berceaux des muses qui sont sur les ailes.*

L'ENVIE & ses suivans, *une torche à la main.*

L'ENVIE.

PROFONDS abymes du Ténare,
Nuit affreuse, éternelle nuit,
Dieux de l'oubli, dieux du Tartare,
Eclipsez le jour qui me luit;
Démons, apportez-moi votre secours barbare
Contre le dieu qui me poursuit.

Les Muses & la Gloire ont élevé leur temple
Dans ces paisibles lieux:
Qu'avec horreur je les contemple!
Que leur éclat blesse mes yeux!

Profonds abymes du Ténare,
Nuit affreuse, éternelle nuit,
Dieux de l'oubli, dieux du Tartare,
Eclipsez le jour qui me luit;
Démons, apportez-moi votre secours barbare
Contre le dieu qui me poursuit.

SUITE DE L'ENVIE.

Notre gloire est de détruire,
Notre sort est de nuire;
Nous allons renverser ces affreux monumens:
Nos coups redoutables
Sont plus inévitables
Que les traits de la mort & le pouvoir du temps.

L'ENVIE.

Hâtez-vous, vengez mon outrage;
Des Muses que je hais embrasez le bocage;
Ecrasez sous ces fondemens
Et la Gloire, & son temple, & ses heureux enfans
Que je hais encor davantage.
Démons ennemis des vivans,
Donnez ce spectacle à ma rage.

*Les suivans de l'*ENVIE *dansent & forment un ballet figuré; un héros vient au milieu de ces furies étonnées à son approche; il se voit interrompu par les suivans de l'*ENVIE, *qui veulent en vain l'effrayer.*

APOLLON *entre, suivi de muses, de demi-dieux & de héros.*

APOLLON.

Arrêtez, monstres furieux.
Fuis mes traits, crains mes feux, implacable Furie.

L'ENVIE.

Non, ni les mortels ni les dieux
Ne pourront désarmer l'Envie.

APOLLON.

Oſes-tu ſuivre encor mes pas ?
Oſes-tu ſoutenir l'éclat de ma lumière ?

L'ENVIE.

Je troublerai plus de climats
Que tu n'en vois dans ta carrière.

APOLLON.

Muſes & demi-dieux, vengez-moi, vengez-vous.

*Les héros & les demi-dieux ſaiſiſſent l'*ENVIE.

L'ENVIE.

Non, c'eſt en vain que l'on m'arrête.

APOLLON.

Etouffez ces ſerpens qui ſifflent ſur ſa tête.

L'ENVIE.

Ils renaîtront cent fois pour ſervir mon courroux.

APOLLON.

Le ciel ne permet pas que ce monſtre périſſe ;
Il eſt immortel comme nous :
Qu'il ſouffre un éternel ſupplice.
Que du bonheur du monde il ſoit infortuné ;
Qu'auprès de la Gloire il gémiſſe,
Qu'à ſon trône il ſoit enchaîné.

*L'antre de l'*ENVIE *s'ouvre, & laiſſe voir* LE TEMPLE DE LA GLOIRE ; *on l'enchaîne aux pieds du trône de cette déeſſe.*

CHOEUR DES MUSES ET DEMI-DIEUX.

Ce monſtre toujours terrible
Sera toujours abattu :
Les arts, la gloire, la vertu
Nourriront ſa rage inflexible.

APOLLON *aux Muſes.*

Vous, entre ſa caverne horrible
Et ce temple où la Gloire appelle les grands cœurs,
Chantez, filles des Dieux, ſur ce coteau paiſible:
La Gloire & les Muſes ſont ſœurs.

*La caverne de l'*ENVIE *achève de diſparaître. On voit les deux côteaux du Parnaſſe; des berceaux ornés de guirlandes de fleurs ſont à mi-côte, & le fond du théâtre eſt compoſé de trois arcades de verdure, à travers leſquelles on voit le temple de la* GLOIRE *dans le lointain.*

APOLLON *continue.*

Pénétrez les humains de vos divines flammes,
Charmez, inſtruiſez l'univers,
Régnez, répandez dans les ames
La douceur de vos concerts.
Pénétrez les humains de vos divines flammes,
Charmez, inſtruiſez l'univers.

Danſe des Muſes & des Héros.

CHOEUR DES MUSES.

Nous calmons les alarmes,
Nous chantons, nous donnons la paix;
Mais tous les cœurs ne ſont pas faits
Pour ſentir le prix de nos charmes.

UNE MUSE.

Qu'à nos lois à jamais dociles,
Dans nos champs, nos tendres paſteurs,
Toujours ſimples, toujours tranquilles,
Ne cherchent point d'autres honneurs:
Que quelquefois, loin des grandeurs,
Les rois viennent dans nos aſiles.

CHOEUR DES MUSES.

Nous calmons les alarmes,
Nous chantons, nous donnons la paix;
Mais tous les cœurs ne sont pas faits
Pour sentir le prix de nos charmes.

Fin du premier acte.

PERSONNAGES chantans au IIme acte.

LIDIE.
ARSINE, confidente de *Lidie.*
BERGERS ET BERGERES.
UNE BERGERE.
UN BERGER.
UN AUTRE BERGER.
BELUS.
Rois captifs, & soldats de la suite de *Bélus.*
APOLLON.
Les neuf Muses.

PERSONNAGES dansans au IIme acte.

BERGERS ET BERGERES.

ACTE II. (a)

Le théâtre repréſente le bocage des Muſes. Les deux côtés du théâtre ſont formés des deux collines du Parnaſſe : des berceaux entrelacés de lauriers & de fleurs règnent ſur le penchant des collines ; au-deſſous ſont des grottes percées à jour, ornées comme les berceaux, dans leſquelles ſont des bergers & bergères ; le fond eſt compoſé de trois grands berceaux en architecture.

LIDIE, ARSINE, BERGERS & BERGERES.

LIDIE.

Oui, parmi ces bergers aux Muſes conſacrés,
Loin d'un tyran ſuperbe & d'un amant volage,
Je trouverai la paix, je calmerai l'orage
Qui trouble mes ſens déchirés.

ARSINE.

Dans ces retraites paiſibles
Les Muſes doivent calmer
Les cœurs purs, les cœurs ſenſibles,
Que la cour peut opprimer.
Cependant vous pleurez, votre œil en vain contemple
Ces bois, ces nymphes, ces paſteurs ;
De leur tranquillité ſuivez l'heureux exemple.

LIDIE.

La Gloire a vers ces lieux fait élever ſon temple,

La honte habite dans mon cœur !
La Gloire en ce jour même, au plus grand roi du monde
Doit donner de ſes mains un laurier immortel ;
Bélus va l'obtenir.

ARSINE.

Votre douleur profonde
Redouble à ce nom ſi cruel.

LIDIE.

Bélus va triompher de l'Aſie enchaînée ;
Mon cœur & mes Etats ſont au rang des vaincus.
L'ingrat me promettait un brillant hymenée ;
Il me trompait du moins ; il ne me trompe plus,
Il me laiſſe, je meurs, & meurs abandonnée !

ARSINE.

Il a trahi vingt rois ; il trahit vos appas :
Il ne connaît qu'une aveugle puiſſance.

LIDIE.

Mais, vers la Gloire il adreſſe ſes pas ;
Pourra-t-il ſans rougir ſoutenir ma préſence ?

ARSINE.

Les tyrans ne rougiſſent pas.

LIDIE.

Quoi, tant de barbarie avec tant de vaillance !
O Muſes, ſoyez mon appui ;
Secourez-moi contre moi-même ;
Ne permettez pas que j'aime
Un roi qui n'aime que lui.

LES BERGERS ET LES BERGERES, *consacrés aux muses, sortent des antres du Parnasse, au son des instrumens champêtres.*

LIDIE *aux Bergers.*

VENEZ, tendres Bergers, vous qui plaignez mes larmes,
Mortels heureux, des muses inspirés,
Dans mon cœur agité répandez tous les charmes
De la paix que vous célébrez.

LES BERGERS EN CHOEUR.

Oserons-nous chanter sur nos faibles musettes,
Lorsque les horribles trompettes
Ont épouvanté les échos !

UNE BERGERE.

Que veulent donc tous ces héros?
Pourquoi troublent-ils nos retraites ?

LIDIE.

Au temple de la Gloire ils cherchent le bonheur.

LES BERGERS.

Il est aux lieux où vous êtes,
Il est au fond de notre cœur.

UN BERGER.

Vers ce temple, où la mémoire
Consacre les noms fameux,
Nous ne levons point nos yeux;
Les Bergers sont assez heureux
Pour voir au moins que la Gloire
N'est point faite pour eux.

(*on entend un bruit de timbales & de trompettes.*)

CHOEUR DE GUERRIERS *qu'on ne voit pas encore.*

La guerre sanglante,
La mort, l'épouvante
Signalent nos fureurs.
Livrons-nous un passage,
A travers le carnage,
Au faîte des grandeurs.

PETIT CHOEUR DE BERGERS.

Quels sons affreux, quel bruit sauvage!
O Muses, protégez nos fortunés climats.

UN BERGER.

O Gloire dont le nom semble avoir tant d'appas,
Serait-ce là votre langage?

BELUS *paraît sous le berceau du milieu, entouré de ses guerriers; il est sur un trône porté par huit rois enchaînés.*

BELUS.

ROIS qui portez mon trône, esclaves couronnés,
Que j'ai daigné choisir pour orner ma victoire;
Allez, allez m'ouvrir le temple de la Gloire,
Préparez les honneurs qui me sont destinés.
(*il descend & continue.*)
Je veux que votre orgueil seconde
Les soins de ma grandeur;
La Gloire, en m'élevant au premier rang du monde,
Honore assez votre malheur.
(*sa suite sort.*)

On entend une musique douce.

Mais quels accens pleins de molleſſe
Offenſent mon oreille & révoltent mon cœur !

LIDIE.

L'humanité, grands Dieux, eſt-elle une faibleſſe ?
Parjure amant, cruel vainqueur,
Mes cris te pourſuivront ſans ceſſe.

BELUS.

Vos plaintes & vos cris ne peuvent m'arrêter ;
La Gloire loin de vous m'appelle ;
Si je pouvais vous écouter,
Je deviendrais indigne d'elle.

LIDIE.

Non, la Gloire n'eſt point barbare & ſans pitié ;
Non, tu te fais des Dieux à toi-même ſemblables ;
A leurs autels tu n'as ſacrifié
Que les pleurs & le ſang des mortels miſérables.

BELUS.

Ne condamnez point mes exploits ;
Quand on ſe veut rendre le maître,
On eſt malgré ſoi quelquefois
Plus cruel qu'on ne voudrait être.

LIDIE.

Que je hais tes exploits heureux !
Que le ſort t'a changé ! que ta grandeur t'égare !
Peut-être es-tu né généreux :
Ton bonheur t'a rendu barbare.

BELUS.

Je ſuis né pour dompter, pour changer l'univers :
Le faible oiſeau dans un bocage
Fait entendre ſes doux concerts ;
L'aigle qui vole au haut des airs
Porte la foudre & le ravage.

Ceſſez de m'arrêter par vos murmures vains,
Et laiſſez-moi remplir mes auguſtes deſtins.
(*Bélus ſort pour aller au temple.*)

LIDIE.

O Muſes, puiſſantes Déeſſes,
De cet ambitieux fléchiſſez la fierté;
Secourez-moi contre ſa cruauté,
Ou du moins contre mes faibleſſes.

APOLLON *& les Muſes deſcendent dans un char qui repoſe par les deux bouts ſur les deux collines du Parnaſſe.*

(*elles chantent en chœur.*)

NOUS adouciſſons
Par nos arts aimables
Les cœurs impitoyables,
Ou nous les puniſſons.

APOLLON.

Bergers, qui dans nos bocages
Apprîtes nos chants divins,
Vous calmez les monſtres ſauvages,
Fléchiſſez les cruels humains.

LES BERGERS *danſent.*

APOLLON.

Vole, Amour, Dieu des Dieux, embellis mon empire,
Déſarme la guerre en fureur:
D'un regard, d'un mot, d'un ſourire
Tu calmes le trouble & l'horreur;
Tu peux changer un cœur,
Je ne peux que l'inſtruire.
Vole, Amour, Dieu des Dieux, embellis mon empire,
Déſarme la guerre en fureur.

BELUS *rentre, suivi de ses guerriers.*

Quoi, ce temple pour moi ne s'ouvre point encore?
Quoi, cette Gloire que j'adore
Près de ces lieux prépara mes autels;
Et je ne vois que de faibles mortels,
Et de faibles dieux que j'ignore?

CHOEUR DE BERGERS.

C'est assez vous faire craindre,
Faites-vous enfin chérir;
Ah qu'un grand cœur est à plaindre,
Quand rien ne peut l'attendrir!

UNE BERGERE.

D'une beauté tendre & soumise
Si tu trahis les appas,
Cruel vainqueur, n'espère pas
Que la Gloire te favorise.

UN BERGER.

Quoi, vers la Gloire il a porté ses pas,
Et son cœur serait infidelle?
Ah, parmi nous une honte éternelle
Est le supplice des ingrats.

BELUS.

Qu'entends-je! il est au monde un peuple qui m'offense?
Quelle est la faible voix qui murmure en ces lieux,
Quand la terre tremble en silence?
Soldats, délivrez-moi de ce peuple odieux.

LE CHOEUR DES MUSES.

Arrêtez, respectez les Dieux
Qui protégent l'innocence.

BELUS.

Des dieux! Oseraient-ils suspendre ma vengeance?

APOLLON *& les Muſes.*

Ciel, couvrez-vous de feux ; tonnerres, éclatez :
Tremble, fuis les dieux irrités.

(on entend le tonnerre, & des éclairs partent du char où ſont les Muſes avec Apollon.)

APOLLON *ſeul.*

Loin du temple de la Gloire,
Cours au temple de la Fureur:
On gardera de toi l'éternelle mémoire,
Avec une éternelle horreur.

LE CHOEUR *d'Apollon & des Muſes.*

Cœur implacable,
Apprends à trembler :
La mort te fuit, la mort doit immoler
Ce fortuné coupable.
Cœur implacable,
Apprends à trembler.

BELUS.

Non, je ne tremble point, je brave le tonnerre ;
Je mépriſe ce temple, & je hais les humains :
J'embraſerai de mes puiſſantes mains
Les triſtes reſtes de la terre.

CHOEUR.

Cœur implacable,
Apprends à trembler:
La mort te fuit, la mort doit immoler
Ce fortuné coupable.
Cœur implacable,
Apprends à trembler.

APOLLON *& les Muses, à Lidie.*

Toi qui gémis d'un amour déplorable,
Eteins ses feux, brise ses traits:
Goûte par nos bienfaits
Un calme inaltérable.

(*les Bergers & les Bergères emmènent Lidie.*)

Fin du second acte.

PERSONNAGES chantans au IIIme acte.

LE GRAND-PRETRE de la Gloire.
UNE PRETRESSE.
CHOEUR de Prêtres & de Prêtresses de la Gloire.
UN GUERRIER, suivant de *Bacchus*.
UNE BACCHANTE.
BACCHUS.
ERIGONE.
Guerriers, Egypans, Bacchantes & Satyres de la suite de *Bacchus*.

PERSONNAGES dansans au IIIme acte.

PREMIER DIVERTISSEMENT.

Cinq Prêtresses de la Gloire.
Quatre Héros.

SECOND DIVERTISSEMENT.

Neuf Bacchantes.
Six Egypans.
Huit Satyres.

ACTE III.

Le théâtre représente l'avenue & le frontispice du TEMPLE DE LA GLOIRE. *Le trône que la Gloire a préparé pour celui qu'elle doit nommer le plus grand des hommes est vu dans l'arrière-théâtre ; il est supporté par des vertus, & l'on y monte par plusieurs degrés.*

LE GRAND-PRETRE de la Gloire, *couronné de lauriers, une palme à la main, entouré des Prêtres & des Prêtresses de la Gloire.*

UNE PRETRESSE.

GLOIRE enchantereſſe,
Superbe maîtreſſe
Des rois, des vainqueurs,
L'ardente jeuneſſe,
La froide vieilleſſe
Briguent tes faveurs.

LE CHOEUR.

Gloire enchantereſſe, &c.

LA PRETRESSE.

Le prétendu ſage
Croit avoir briſé
Ton noble eſclavage :
Il s'eſt abuſé ;
C'eſt un amant mépriſé :
Son dépit eſt un hommage.

LE GRAND-PRETRE.

Déesse des héros, du vrai sage & des rois,
Source noble & féconde
Et des vertus & des exploits,
O Gloire, c'est ici que ta puissante voix
Doit nommer par un juste choix
Le premier des maîtres du monde.
Venez, volez, accourez tous,
Arbitres de la paix, & foudres de la guerre,
Vous qui domptez, vous qui calmez la terre,
Nous allons couronner le plus digne de vous.

(*Danse de héros, avec les Prêtresses de la Gloire.*)

Les suivans de BACCHUS *arrivent avec des Bacchantes, & des Menades, couronnés de lierre, le thyrse à la main.*

UN GUERRIER, *suivant de Bacchus.*

BACCHUS est en tous lieux notre guide invincible;
Ce héros fier & bienfesant
Est toujours aimable & terrible:
Préparez le prix qui l'attend.

UNE BACCHANTE ET LE CHOEUR.

Le Dieu des plaisirs va paraître,
Nous annonçons notre maître;
Ses douces fureurs
Dévorent nos cœurs.

(*pendant ce chœur, les prêtres de la Gloire rentrent dans le temple, dont les portes se ferment.*)

LE GUERRIER.

Les tigres enchaînés conduisent sur la terre
Erigone & Bacchus;
Les victorieux, les vaincus,
Tous les dieux des plaisirs, tous les dieux de la guerre
Marchent ensemble confondus.

(*on entend le bruit des trompettes, des haut-bois & des flûtes, alternativement.*)

LA BACCHANTE.

Je vois la tendre Volupté
Sur le char sanglant de Bellone;
Je vois l'Amour qui couronne
La valeur & la beauté.

(*Bacchus & Erigone paraissent sur un char traîné par des tigres, entouré de Guerriers, de Bacchantes, d'Egypans & de Satyres.*)

BACCHUS.

Erigone, objet plein de charmes,
Objet de ma brûlante ardeur,
Je n'ai point inventé dans les horreurs des armes
Ce nectar des humains, nécessaire au bonheur,
Pour consoler la terre, & pour sécher ses larmes;
C'était pour enflammer ton cœur.
Banissons la raison de nos brillantes fêtes:
Non, je ne la connus jamais
Dans mes plaisirs, dans mes conquêtes;
Non, je t'adore, & je la hais.
Banissons la raison de nos brillantes fêtes.

ERIGONE.

Conservez-la plutôt pour augmenter vos feux;
Banissez seulement le bruit & le ravage:
Si par vous le monde est heureux,
Je vous aimerai davantage.

BACCHUS.

Les faibles ſentimens offenſent mon amour ;
Je veux qu'une éternelle ivreſſe
De gloire, de grandeur, de plaiſirs, de tendreſſe,
Règne ſur mes ſens tour à tour.

ERIGONE.

Vous alarmez mon cœur, il tremble de ſe rendre ;
De vos emportemens il eſt épouvanté :
Il ſerait plus tranſporté,
Si le vôtre était plus tendre.

BACCHUS.

Partagez mes tranſports divins ;
Sur mon char de victoire, au ſein de la molleſſe,
Rendez le ciel jaloux, enchaînez les humains ;
Un dieu plus fort que moi nous entraîne & nous preſſe.
Que le thyrſe règne toujours
Dans les plaiſirs & dans la guerre ;
Qu'il tienne lieu du tonnerre
Et des flèches des amours.

LE CHOEUR.

Que le thyrſe règne toujours
Dans les plaiſirs & dans la guerre ;
Qu'il tienne lieu du tonnerre,
Et des flèches des amours.

ERIGONE.

Quel dieu de mon ame s'empare !
Quel déſordre impétueux !
Il trouble mon cœur, il l'égare :
L'amour ſeul rendrait plus heureux.

BACCHUS.

Mais quel eſt dans ces lieux ce temple ſolitaire ?
A quels dieux eſt-il conſacré ?
Je ſuis vainqueur, j'ai ſu vous plaire :
Si Bacchus eſt connu, Bacchus eſt adoré.

UN DES SUIVANS *de Bacchus.*

La Gloire eſt dans ces lieux le ſeul dieu qu'on adore ;
Elle doit aujourd'hui placer ſur ſes autels
Le plus auguſte des mortels.
Le vainqueur bienfeſant des peuples de l'aurore
Aura ces honneurs ſolemnels.

ERIGONE.

Un ſi brillant hommage
Ne ſe refuſe pas.
L'amour ſeul me guidait ſur cet heureux rivage ;
Mais on peut détourner ſes pas,
Quand la Gloire eſt ſur le paſſage.

(*enſemble.*)

La Gloire eſt une vaine erreur ;
Mais avec vous c'eſt le bonheur ſuprême :
C'eſt vous que j'aime,
C'eſt vous qui rempliſſez mon cœur.

BACCHUS.

Le temple s'ouvre,
La Gloire ſe découvre.
L'objet de mon ardeur y ſera couronné ;
Suivez-moi.

(*le temple de la Gloire paraît ouvert.*)

LE GRAND-PRETRE *de la Gloire.*

Téméraire, arrête;
Ce laurier ſerait profané,
S'il avait couronné ta tête!
Bacchus qu'on célébre en tous lieux
N'a point ici la préférence;
Il eſt une vaſte diſtance
Entre les noms connus & les noms glorieux.

ERIGONE.

Hé quoi, de ſes préſens la Gloire eſt-elle avare
Pour ſes plus brillans favoris?

BACCHUS.

J'ai verſé des bienfaits ſur l'univers ſoumis.
Pour qui ſont ces lauriers que votre main prépare?

LE GRAND-PRETRE.

Pour des vertus d'un plus haut prix.
Contentez-vous, Bacchus, de régner dans vos fêtes,
D'y noyer tous les maux que vos fureurs ont faits.
Laiſſez-nous couronner de plus belles conquêtes
Et de plus grands bienfaits.

BACCHUS.

Peuple vain, peuple fier, enfans de la triſteſſe,
Vous ne méritez pas des dons ſi précieux.
Bacchus vous abandonne à la froide ſageſſe;
Il ne ſaurait vous punir mieux
Volez, ſuivez-moi, troupe aimable,
Venez embellir d'autres lieux.
Par la main des plaiſirs, des amours & des jeux,
Verſez ce nectar délectable,
Vainqueur des mortels & des dieux;
Volez, ſuivez-moi, troupe aimable,
Venez embellir d'autres lieux.

BACCHUS ET ERIGONE.

Parcourons la terre
Au gré de nos désirs,
Du temple de la guerre
Au temple des plaisirs.

(*on danse.*)

UNE BACCHANTE *avec le Chœur.*

Bacchus, fier & doux vainqueur,
Conduis mes pas, règne en mon cœur;
La Gloire promet le bonheur,
Et c'est Bacchus qui nous le donne.

Raison, tu n'es qu'une erreur,
Et le chagrin t'environne.
Plaisir, tu n'es point trompeur,
Mon ame à toi s'abandonne.

Bacchus, fier & doux vainqueur, &c.

Fin du troisième acte.

PERSONNAGES chantans au IVme acte.

PLAUTINE.

JUNIE, } confidentes de *Plautine.*
FANIE, }

PRETRES de *Mars* & PRETRESSES de *Vénus.*

TRAJAN.

GUERRIERS de la suite de *Trajan.*

Six ROIS vaincus à la suite de *Trajan.*

ROMAINS & ROMAINES.

LA GLOIRE.

SUIVANS de la *Gloire.*

PERSONNAGES dansans au IVme acte.

PREMIER DIVERTISSEMENT.

Quatre Prêtres de *Mars.*

Cinq Prêtresses de *Vénus.*

SECOND DIVERTISSEMENT.

Suivans de la *Gloire*, cinq hommes & quatre femmes.

ACTE IV.

Le théâtre représente la ville d'Artaxate à demi-ruinée, au milieu de laquelle est une place publique ornée d'arcs de triomphe, chargés de trophées.

PLAUTINE, JUNIE, FANIE.

PLAUTINE.

REVIENS, divin Trajan, vainqueur doux & terrible;
Le monde est mon rival, tous les cœurs sont à toi;
Mais, est-il un cœur plus sensible,
Et qui t'adore plus que moi?

Les Parthes sont tombés sous ta main foudroyante;
Tu punis, tu venges les rois.
Rome est heureuse & triomphante;
Tes bienfaits passent tes exploits.

Reviens, divin Trajan, vainqueur doux & terrible;
Le monde est mon rival, tous les cœurs sont à toi;
Mais, est-il un cœur plus sensible,
Et qui t'adore plus que moi?

FANIE.

Dans ce climat barbare, au sein de l'Arménie,
Osez-vous affronter les horreurs des combats?

PLAUTINE.

Nous étions protégés par son puissant génie,
Et l'amour conduisait mes pas.

JUNIE.

L'Europe reverra ſon vengeur & ſon maître ;
Sous ces arcs triomphaux on dit qu'il va paraître.

PLAUTINE.

Ils ſont élevés par mes mains.
Quel doux plaiſir ſuccède à ma douleur profonde !
Nous allons contempler dans le maître du monde
Le plus aimable des humains.

JUNIE.

Nos ſoldats triomphans, enrichis, pleins de gloire
Font voler ſon nom juſqu'aux cieux.

FANIE.

Il ſe dérobe à leur chants de victoire,
Seul, ſans pompe & ſans ſuite, il vient orner ces lieux.

PLAUTINE.

Il faut à des héros vulgaires
La pompe & l'éclat des honneurs ;
Ces vains appuis ſont néceſſaires
Pour les vaines grandeurs.
Trajan ſeul eſt ſuivi de ſa gloire immortelle ;
On croit voir près de lui l'univers à genoux ;
Et c'eſt pour moi qu'il vient ! Ce héros m'eſt fidelle !
Grands Dieux, vous habitez dans cette ame ſi belle,
Et je la partage avec vous !

TRAJAN, PLAUTINE, Suite.

PLAUTINE, *courant au-devant de Trajan.*

ENFIN, je vous revois, le charme de ma vie
M'eſt rendu pour jamais.

TRAJAN.

Le ciel me vend cher ſes bienfaits,
Ma félicité m'eſt ravie.
Je reviens un moment pour m'arracher à vous,
Pour m'animer d'une vertu nouvelle,
Pour mériter, quand Mars m'appelle,
D'être empereur de Rome & d'être votre époux.

PLAUTINE.

Que dites-vous ? Quel mot funeſte !
Un moment ! vous, ô Ciel ! un ſeul moment me reſte,
Quand mes jours dépendaient de vous revoir toujours.

TRAJAN.

Le ciel en tous les temps m'accorda ſon ſecours ;
Il me rendra bientôt aux charmes que j'adore.
C'eſt pour vous qu'il a fait mon cœur.
Je vous ai vue, & je ſerai vainqueur.

PLAUTINE.

Quoi, ne l'êtes-vous pas ? Quoi, ſerait-il encore
Un roi que votre main n'aurait pas déſarmé ?
Tout n'eſt-il pas ſoumis, du couchant à l'aurore ?
L'univers n'eſt-il pas calmé ?

TRAJAN.

On oſe me trahir.

PLAUTINE.

Non, je ne puis vous croire ;
On ne peut vous manquer de foi.

TRAJAN.

Des Parthes terraſſés l'inexorable roi
S'irrite de ſa chute, & brave ma victoire.
Cinq rois qu'il a ſéduits ſont armés contre moi ;
Ils ont joint l'artifice aux excès de la rage,
Ils ſont au pied de ces remparts ;
Mais j'ai pour moi les dieux, les Romains, mon courage,
Et mon amour & vos regards.

PLAUTINE.

Mes regards vous ſuivront ; je veux que ſur ma tête
Le ciel épuiſe ſon courroux.
Je ne vous quitte pas, je braverai leurs coups ;
J'écarterai la mort qu'on vous apprête,
Je mourrai du moins près de vous.

TRAJAN

Ah, ne m'accablez point, mon cœur eſt trop ſenſible ;
Ah, laiſſez-moi vous mériter.
Vous m'aimez, il ſuffit, rien ne m'eſt impoſſible,
Rien ne pourra me réſiſter.

PLAUTINE.

Cruel, pouvez-vous m'arrêter ?
J'entends déjà les cris d'un ennemi perfide.

TRAJAN.

J'entends la voix du devoir qui me guide.
Je vole ; demeurez ; la victoire me ſuit.
Je vole ; attendez tout de mon peuple intrépide,
Et de l'amour qui me conduit.

(*enſemble.*)

Je vais / Allez } punir un barbare,

Terraſſer ſous { mes / vos } coups

L'ennemi qui nous ſépare,
Qui m'arrache un moment à vous.

PLAUTINE.

Il m'abandonne à ma douleur mortelle;
Cher amant, arrêtez: ah! détournez les yeux,
Voyez encor les miens.

TRAJAN, *au fond du théâtre.*

O Dieux! ô juſtes Dieux!
Veillez ſur l'empire & ſur elle.

PLAUTINE.

Il eſt déjà loin de ces lieux.
Devoir, es-tu content? Je meurs, & je l'admire.
Miniſtres du Dieu des combats,
Prêtreſſes de Vénus, qui veillez ſur l'empire,
Percez le ciel de cris, accompagnez mes pas,
Secondez l'amour qui m'inſpire.

CHOEUR DES PRETRES DE MARS.

Fier Dieu des alarmes,
Protége nos armes,
Conduis nos étendards.

CHOEUR DES PRETRESSES DE VENUS.

Déeſſe des Grâces,
Vole ſur ſes traces,
Enchaîne le dieu Mars.

(*on danſe.*)

CHOEUR DES PRETRESSES.

Mère de Rome & des amours paisibles,
Viens tout ranger sous ta charmante loi,
Viens couronner nos Romains invincibles;
Ils sont tous nés pour l'amour & pour toi.

PLAUTINE.

Dieux puissans, protégez votre vivante image;
Vous étiez autrefois des mortels comme lui;
C'est pour avoir régné comme il régne aujourd'hui
Que le ciel est votre partage.

(on danse.)

(on entend un CHOEUR *de Romains qui avancent lentement sur le théâtre.)*

Charmant héros, qui pourra croire
Des exploits si prompts & si grands?
Tu te fais en peu de temps
La plus durable mémoire.

JUNIE.

Entendez-vous ces cris & ces chants de victoire?

FANIE.

Trajan revient vainqueur.

PLAUTINE.

En pouviez-vous douter?
Je vois ces rois captifs, ornemens de sa gloire;
Il vient de les combattre, il vient de les dompter.

JUNIE.

Avant de les punir par ses lois légitimes,
Avant de frapper ses victimes,
A vos genoux il veut les présenter.

TRAJAN *paraît, entouré des aigles romaines & de faiſceaux; les rois vaincus ſont enchaînés à ſa ſuite.*

TRAJAN.

Rois qui redoutez ma vengeance,
Qui craignez les affronts aux vaincus deſtinés,
Soyez déſormais enchaînés
Par la ſeule reconnaiſſance.
Plautine eſt en ces lieux, il faut qu'en ſa préſence
Il ne ſoit point d'infortunés.

LES ROIS *ſe relevant, chantent avec le chœur.*

O grandeur! O clémence!
Vainqueur égal aux dieux,
Vous avez leur puiſſance,
Vous pardonnez comme eux.

PLAUTINE.

Vos vertus ont paſſé mon eſpérance même;
Mon cœur eſt plus touché que celui de ces rois.

TRAJAN.

Ah, s'il eſt des vertus dans ce cœur qui vous aime,
Vous ſavez à qui je les dois.
J'ai voulu des humains mériter le ſuffrage,
Dompter les rois, briſer leurs fers,
Et vous apporter mon hommage
Avec les vœux de l'univers.
Ciel! que vois-je en ces lieux?

LA GLOIRE *deſcend d'un vol précipité, une couronne de laurier à la main.*

LA GLOIRE.

Tu vois ta récompenſe,
Le prix de tes exploits, ſurtout de ta clémence;
Mon trône eſt à tes pieds, tu régnes avec moi.

(*le théâtre change & repréſente le Temple de la Gloire.*)

Elle continue.

Plus d'un héros, plus d'un grand roi,
Jaloux en vain de ſa mémoire,
Vola toujours après la Gloire,
Et la Gloire vole après toi.

LES SUIVANS *de la Gloire, mêlés aux romains & aux romaines, forment des danſes.*

UN ROMAIN.

Régnez en paix après tant d'orages,
Triomphez dans nos cœurs ſatisfaits.
Le ſort préſide aux combats, aux ravages;
La Gloire eſt dans les bienfaits.

Tonnerre, écarte-toi de nos heureux rivages;
Calme heureux, reviens pour jamais.

Régnez en paix, &c.

CHOEUR.

Le ciel nous ſeconde,
Célébrons ſon choix:
Exemple des rois,
Délices du monde,
Vivons ſous tes lois.

JUNIE.

Tendre Vénus, à qui Rome eſt ſoumiſe,
A nos exploits joins tes tendres appas;
Ordonne à Mars enchanté dans tes bras
Que pour Trajan ſa faveur s'éterniſe.

LE CHOEUR.

Le ciel nous seconde,
Célébrons son choix :
Exemple des rois,
Délices du monde,
Vivons sous tes lois.

TRAJAN.

Des honneurs si brillans sont trop pour mon partage,
Dieux dont j'éprouve la faveur,
Dieux de mon peuple, achevez votre ouvrage,
Changez ce temple auguste en celui du bonheur.
Qu'il serve à jamais aux fêtes
Des fortunés humains ;
Qu'il dure autant que les conquêtes,
Et que la gloire des Romains.

LA GLOIRE.

Les dieux ne refusent rien
Au héros qui leur ressemble :
Volez, plaisirs, que sa vertu rassemble ;
Le temple du bonheur sera toujours le mien.

Fin du quatrième acte.

PERSONNAGES chantans au Vme acte.

Une ROMAINE.
Une BERGERE.
BERGERS & BERGERES.
Un ROMAIN.
Jeunes ROMAINS & ROMAINES.
Tous les Acteurs du quatrième acte.

PERSONNAGES danſans au Vme acte.

ROMAINS & ROMAINES de différens états.

PREMIERE QUADRILLE.

Trois hommes & deux femmes.

DEUXIEME QUADRILLE.

Trois hommes & deux femmes.

TROISIEME QUADRILLE.

Trois femmes & deux hommes.

QUATRIEME QUADRILLE.

Trois femmes & deux hommes.

ACTE V.

Le théâtre change & repréſente LE TEMPLE DU BONHEUR; *il eſt formé de pavillons d'une architecture légère, de périſtiles, de jardins, de fontaines, &c. Ce lieu délicieux eſt rempli de Romains & de Romaines de tous états.*

CHOEUR.

CHANTONS en ce jour ſolemnel,
Et que la terre nous réponde :
Un mortel, un ſeul mortel
A fait le bonheur du monde.

(*on danſe.*)

UNE ROMAINE.

Tout rang, tout ſexe, tout âge
Doit aſpirer au bonheur.

LE CHOEUR.

Tout rang, tout ſexe, tout âge
Doit aſpirer au bonheur.

LA ROMAINE.

Le printemps volage,
L'été plein d'ardeur,
L'automne plus ſage,
Raiſon, badinage,
Retraite, grandeur,
Tout rang, tout ſexe, tout âge
Doit aſpirer au bonheur.

LE CHOEUR.

Tout rang, &c.

(*des Bergers & des Bergères entrent en danſant.*)

UNE BERGERE.

Ici les plus brillantes fleurs
N'effacent point les violettes ;
Les étendards & les houlettes
Sont ornés des mêmes couleurs.
Les chants de nos tendres paſteurs
Se mêlent au bruit des trompettes ;
L'amour anime en ces retraites
Tous les regards & tous les cœurs.

Ici les plus brillantes fleurs
N'effacent point les violettes ;
Les étendards & les houlettes
Sont ornés des mêmes couleurs.

(*les ſeigneurs & les dames romaines ſe joignent en danſant aux bergers & aux bergères.*)

UN ROMAIN.

Dans un jour ſi beau,
Il n'eſt point d'alarmes ;
Mars eſt ſans armes,
L'Amour ſans bandeau.

LE CHOEUR.

Dans un jour ſi beau, &c.

LE ROMAIN.

La Gloire & les Amours en ces lieux n'ont des ailes
Que pour voler dans nos bras.
La Gloire aux ennemis préſentait nos ſoldats,
Et l'Amour les préſente aux belles.

LE CHOEUR.

Dans un jour si beau
Il n'est point d'alarmes ;
Mars est sans armes,
L'Amour sans bandeau.

(*on danse.*)

TRAJAN *paraît avec* PLAUTINE, *& tous les Romains se rangent autour de lui.*

CHOEUR.

Toi que la victoire
Couronne en ce jour,
Ta plus belle gloire
Vient du tendre Amour.

TRAJAN.

O Peuples de héros qui m'aimez & que j'aime,
Vous faites mes grandeurs ;
Je veux régner sur vos cœurs,
(*montrant Plautine.*)
Sur tant d'appas & sur moi-même ;
Montez au haut du ciel, encens que je reçois,
Retournez vers les dieux, hommages que j'attire :
Dieux, protégez toujours ce formidable empire,
Inspirez toujours tous ses rois.
Montez au haut du ciel, encens que je reçois,
Retournez vers les dieux, hommages que j'attire.

Toutes les différentes troupes recommencent leurs danses autour de TRAJAN *&* PLAUTINE, *& terminent la fête par un ballet général.*

Fin du cinquième & dernier acte.

VARIANTE

DU TEMPLE DE LA GLOIRE.

PERSONNAGES.

LIDIE.

ARSINE, confidente de *Lidie*.

BERGERS ET BERGERES.

UN BERGER.

UNE BERGERE.

BELUS.

Rois captifs, & Soldats de la fuite de *Bélus*.

ACTE II.

(a) BELUS.

CET acte, différent de celui qu'on a lu, a été tiré d'une partition du célèbre *Rameau*. Nous ignorons si c'eſt ici la première idée du poëte, ou ſi ces changemens avaient été faits pour la repriſe du Temple de la Gloire, en 1746. Cependant cet opéra donné à la cour en 1745, en cinq actes, fut repréſenté à Paris, en 1746, en trois actes ſeulement, & celui-ci fut alors ſupprimé.

SCENE PREMIERE.

LIDIE, ARSINE.

LIDIE.

MUSES, filles du ciel, la paix règne en vos fêtes,
Vous ſuſpendez les mortelles douleurs,
Dans les cœurs des humains vous calmez les tempêtes,
Les jours ſereins naiſſent de vos faveurs.
Amour, ſors de mon cœur; Amour, briſe ma chaîne,
Bélus m'abandonne aujourd'hui;
Dépit vengeur, trop juſte haine,
Soyez, s'il ſe peut, mon appui.
Amour, ſors de mon cœur; Amour, briſe ta chaîne,
Ne ſois pas tyran comme lui.

ARSINE.

Les muſes quelquefois calment un cœur ſenſible,
Et pour les implorer vous quittez votre cour;
Mais craignez d'y chercher ce guerrier invincible:
Au temple de la Gloire il vole en ce grand jour;
Il en ſera plus inflexible.

LIDIE.

Non, je veux dans son cœur porter le repentir.
Il cherche ici la Gloire, & ce nom me rassure ;
La Gloire ne pourra choisir
Un vainqueur injuste & parjure.
Hélas ! je l'ai cru vertueux.
Que le sort l'a changé ! que sa grandeur l'égare !
Je l'ai cru bienfesant, sensible, généreux ;
Son bonheur l'a rendu barbare.

ARSINE.

Il insulte à des rois qu'a dompté sa valeur ;
Devant lui marche la vengeance,
L'orgueil, le faste, la terreur,
Et l'Amour fuit de sa présence.

LIDIE.

Que de crimes, ô ciel ! avec tant de vaillance !
Déesses de ces lieux, appui de l'innocence,
Consolez mon cœur alarmé,
Secourez-moi contre moi-même,
Et ne permettez pas que j'aime
Un héros enivré de sa grandeur suprême,
Qui n'est plus digne d'être aimé.

SCENE II.

LIDIE, ARSINE, BERGERS & BERGERES.

(*les Bergers & Bergères entrent en dansant au son des musettes.*)

LIDIE.

Venez, tendres Bergers, vous qui plaignez mes larmes,
Mortels heureux, des muses inspirés,
Dans mon cœur agité répandez tous les charmes
De la paix que vous célébrez.

CHOEUR DES BERGERS.

Oserons-nous chanter sur nos faibles musettes,
Lorsque les horribles trompettes

Ont

Ont épouvanté les échos ?

UNE BERGERE.

Nous fuyons devant ces héros
Qui viennent troubler nos retraites.

LIDIE.

Ne fuyez point Bélus, employez l'art des dieux
A fléchir ce grand cœur autrefois vertueux.
Les muses, dans ces bocages,
Inspirent vos chants divins ;
Vous calmez les monstres sauvages ;
Enchantez les cruels humains.

CHOEUR.

Enchantons les cruels humains.
(*ils recommencent leurs danses.*)

UNE BERGERE.

Le dieu des beaux arts peut seul nous instruire,
Mais le seul amour peut changer les cœurs ;
Pour les adoucir, il faut les séduire :
Du seul dieu d'amour les traits sont vainqueurs.
(*on danse.*)

UNE BERGERE.

Descends, Dieu charmant, viens monter ta lyre,
Viens former les sons du dieu des neuf sœurs ;
Prête à la vertu ta voix, ton sourire,
Tes traits, ton flambeau, tes liens de fleurs.
(*on danse.*)

UN BERGER.

Vers ce temple où la mémoire
Consacre les noms fameux,
Nous ne levons point nos yeux ;
Les bergers sont assez heureux
Pour voir au moins que la gloire
N'est point faite pour eux.
(*on entend un bruit de timbales & de trompettes.*)

SCENE III.

CHOEUR DE GUERRIERS.

LA guerre sanglante,
La mort, l'épouvante
Signalent nos fureurs.
Livrons-nous un passage,
A travers le carnage,
Au faîte des grandeurs.

CHOEUR DE BERGERS.

Quels sons affreux, quel bruit sauvage!
O Muses, protégez nos fortunés climats.

UN BERGER.

O Gloire dont le nom semble avoir tant d'appas,
Serait-ce-là votre langage?

CHOEUR DE GUERRIERS.

Les éclairs embrasent les cieux,
La foudre menace la terre,
Déclarez-vous, grands Dieux,
Par la voix du tonnerre,
Que Bélus arrive en ces lieux!

SCENE IV.

BELUS & les précédens.

BELUS.

OU suis-je? qu'ai-je vu?
Non, je ne puis le croire;
Ce temple qui m'est dû,
Ce séjour de la Gloire
S'est fermé devant moi.
Mes soldats ont pâli d'effroi.

La foudre a dévoré les dépouilles ſanglantes
Que j'allais conſacrer à Mars ;
Elle a briſé mes étendards
Dans mes mains triomphantes.

Dieux implacables, Dieux jaloux,
Qu'ai-je donc fait qui vous outrage ?
J'ai fait trembler l'univers ſous mes coups ;
J'ai mis des rois à mes genoux,
Et leurs ſujets dans l'eſclavage ;
Je me ſuis vengé comme vous,
Que demandez-vous davantage ?

CHOEUR DE BERGERS.

On n'imite point les dieux
Par les horreurs de la guerre ;
Il faut pour être aimé d'eux
Se faire aimer ſur la terre.

UNE BERGERE.

Un roi que rien n'attendrit
Eſt des rois le plus à plaindre ;
Bientôt lui-même il gémit
Quand il ſe fait toujours craindre.

CHOEUR DE BERGERS.

Un roi que rien n'attendrit, &c.

BELUS.

Quoi, dans ces lieux on brave ma fureur,
Quand le monde à mes pieds ſe tait dans l'épouvante ?

(*on entend le ſon des muſettes.*)

Un plaiſir inconnu me ſurprend & m'enchante
Dans le ſein même de l'horreur.

(*les muſettes continuent.*)

De ces ſimples bergers la candeur innocente
Dans mon cœur étonné fait paſſer ſa douceur.

(*on danſe.*)

UNE BERGERE.

Un roi, s'il veut être heureux,
Doit combler nos vœux;
Le vrai bonheur le couronne
Quand il le donne.
Dans les palais, dans les bois
On chérit ſes douces lois.
Il goûte, il verſe en tous lieux
Les bienfaits des dieux.
A ſa voix les vertus renaiſſent
Les ris, les jeux le careſſent;
La gloire & l'amour
Partagent ſa cour:
Dans ſon rang ſuprême,
C'eſt lui ſeul qu'on aime;
C'eſt lui plus que ſes faveurs
Qui charme les cœurs.

Un roi, s'il veut &c.

CHOEUR DE BERGERS.

Un roi que rien n'attendrit
Eſt des rois le plus à plaindre;
Bientôt lui-même il gémit
Quand il ſe fait toujours craindre.

LA BERGERE.

Ecoutez dans nos chants le dieu qui nous inſpire,
Rendez tous les cœurs ſatisfaits;
De vos ſévères lois adouciſſez l'empire,
La gloire eſt dans les bienfaits.

CHOEUR.

Un roi que rien &c.

BELUS.

Plus j'écoute leurs chants, plus je deviens ſenſible.
Dieux! m'avez-vous conduit dans ce ſéjour paiſible
Pour m'éclairer d'un nouveau jour?
Des flatteurs m'aveuglaient, ils égaraient leur maître;
Et des bergers me font connaître
Ce que j'ignorais dans ma cour.

LIDIE.

Connaiſſez encor plus, voyez toute ma flamme.
Je vous ai ſuivi dans ces lieux ;
Pour vous je demandais aux dieux
D'adoucir, de toucher votre ame.
Vos vertus autrefois avaient ſu m'enflammer,
Vous avez tout quitté pour l'horreur de la guerre.
Ah ! je voudrais vous voir adoré de la terre,
Duſſiez-vous ne me point aimer.

BELUS.

C'en eſt trop, je me rends au charme qui m'attire.
Peut-être que des Dieux j'aurais bravé l'empire ;
Mais ils empruntent votre voix,
Ils ont guidé vos pas, leur bonté vous inſpire ;
Je ſuis déſarmé, je ſoupire :
J'oſe eſpérer qu'un jour j'obtiendrai ſous vos lois
La gloire immortelle où j'aſpire.

Ces dieux, garants de mes vœux,
Appaiſeront leur colère ;
Et pour mériter de vous plaire,
Je rendrai les mortels heureux.

LIDIE ET BELUS.

Deſcends des cieux, lance tes flammes,
Triomphe, Amour, dieu des grands cœurs ;
Anime les vertus & les nobles ardeurs
Qui doivent régner dans nos ames.

CHOEUR.

Entre la gloire & les amours,
Dans une paix profonde,
Allez donner tous deux au monde
De juſtes lois & de beaux jours.

Fin de la Variante.

LE BARON D'OTRANTE,

OPERA BUFFA.

PERSONNAGES.

LE BARON D'OTRANTE.

IRENE.

Une GOUVERNANTE.

ABDALA, corsaire turc.

CONSEILLERS privés du baron.

HOBEREAUX, & FILLES d'Otrante.

Troupe DE TURCS.

La scène est dans le château du Baron.

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:1-712166-p0218-3

Et quand mon tendre amant devient un muletier,
Je l'en aime encor davantage.

Le Baron d'Otrante dite 8e Scene 1re.

J. M. Moreau, Del. 1785. *L. M. Halbou, Sculp.*

LE BARON D'OTRANTE,

OPERA BUFFA.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

(*le théâtre représente un ſallon magnifique.*)

LE BARON *ſeul en robe de chambre, couché ſur un lit de repos.*

(*il chante.*) AH! que je m'ennuie!
Je n'ai point encore eu de plaiſir ce matin.

(*il ſe lève & ſe regarde au miroir.*)
On m'aſſure pourtant que les jours de ma vie
Doivent couler, couler ſans ombre de chagrin.

Je prétends qu'on me réjouiſſe
Dès que j'ai le moindre déſir.
Holà, mes gens, qu'on m'avertiſſe
Si je puis avoir du plaiſir.

SCENE II.

LE BARON, un CONSEILLER privé *en grande perruque, en habit feuille-morte, & en manteau noir; il entre une foule de* HOBEREAUX *&* FILLES *d'Otrante.*

LE CONSEILLER.

MONSEIGNEUR, notre unique envie
Eſt de vous voir heureux dans votre baronnie :
D'un ſeigneur tel que vous c'eſt l'unique deſtin.

LE BARON.

Ah! que je m'ennuie !
Je n'ai point encore eu de plaiſir ce matin.
(*on habille Monſeigneur.*)

LE CONSEILLER.

C'eſt aujourd'hui le jour où le ciel a fait naître
Dans ce fameux château notre adorable maître.
Nous célébrons ce jour par des jeux bien brillans...

LE BARON.

Et quel âge ai-je donc ?

LE CONSEILLER.

Vous avez dix-huit ans.

LE BARON.

Ah! me voilà majeur !

LE CONSEILLER.

Les barons à cet âge
De leur majorité font le plus noble uſage;
Ils ont tous de l'eſprit, ils ſont pleins de bon ſens :
Ils ſont, quand il leur plaît, la guerre aux Muſulmans ;
Rançonnent leurs vaſſaux à leurs ordres tremblans,

Vident leurs coffres-forts, ou coupent leurs oreilles.
Ils n'entreprennent rien dont on ne vienne à bout.
Ils font tout d'un seul mot, bien souvent rien du tout;
Et quand ils sont oisifs ils font toujours merveilles.

LE BARON.

On me l'a toujours dit: je fus bien élevé.
Or çà, répondez-moi, mon conseiller privé,
Ai-je beaucoup d'argent?

LE CONSEILLER.

Fort peu; mais on peut prendre
Celui de vos fermiers, & même sans le rendre.

LE BARON.

Et des soldats?

LE CONSEILLER.

Pas un; mais en disant deux mots
Tous les manans d'ici deviendront des héros.

LE BARON.

Ai-je quelque galère?

LE CONSEILLER.

Oui, Seigneur: votre altesse
A des bois, une rade; & quand elle voudra,
On fera des vaisseaux; l'Hellespont tremblera;
Elle fera des mers souveraine maîtresse.

LE BARON.

Je me vois bien puissant.

LE CONSEILLER.

Nul ne l'est plus que vous.
Seigneur, goûtez en paix ce destin noble & doux;
Ne vous mêlez de rien: chacun pour vous travaille.

LE BARON.

Etant si fortuné, d'où vient donc que je bâille?

LE CONSEILLER.

Seigneur, ces bâillemens ſont l'effet d'un grand cœur
Qui ſe ſent au-deſſus de toute ſa grandeur.
Ce beau jour de gala, ce beau jour de naiſſance
Célébre ſon bonheur ainſi que ſon pouvoir;
Et Monſeigneur ſans doute aura la complaiſance
De prendre du plaiſir puiſqu'il en veut avoir.
Vous ſerez harangué, c'eſt le premier devoir:
Les ſpectacles ſuivront; c'eſt notre antique uſage.

LE BARON.

Tout cela bien ſouvent fait bâiller davantage:
Les harangues ſurtout ont ce don merveilleux.
O Ciel! je vois Irène arriver en ces lieux!
Irène, ſi matin, vient me rendre viſite!
Mes conſeillers privés, qu'on s'en aille au plus vîte.
Les harangues pour moi ſont des ſoins ſuperflus;
Ma couſine paraît, je ne bâillerai plus.

SCENE III.

LE BARON, IRENE.

LE BARON *chante.*

BELLE Irène, belle couſine,
Ma langueur chagrine
S'en va quand je te vois;
L'amour vole à ta voix.
Tes yeux m'inſpirent l'alégreſſe,
Ton cœur fait mon deſtin;
Tout m'ennuyait, tout m'intéreſſe:
Je commence à goûter du plaiſir ce matin.

Mais répondez-moi donc en chanſons, belle Irène;
C'eſt dans ces lieux chéris une loi ſouveraine
Dont ni berger ni roi ne ſe peut écarter.
Si l'on y parle un peu, ce n'eſt que pour chanter.
Vous avez une voix ſi tendre & ſi touchante!

IRENE.

Il n'eſt point à propos, mon couſin, que je chante;
Je n'en ai nulle envie: on pleure dans Otrante.
Vos conſeillers privés prennent tout notre argent:
Vous ne ſongez à rien, & l'on vous fait accroire
Que tout le monde eſt fort content.

LE BARON.

Je le ſuis avec vous: j'y mets toute ma gloire.

IRENE.

Sachez que pour me plaire il vous faudra changer.
D'une molleſſe indigne il faut vous corriger;
Sans cela point de mariage.
Vous avez des vertus, vous avez du courage:
La nonchalance a tout gâté.
On ne vous a donné que des leçons ſtériles;
On s'eſt moqué de vous, & votre oiſiveté
Rendra vos vertus inutiles.

LE BARON.

Mes conſeillers privés....

IRENE.

Seigneur, ſont des fripons
Qui vous avaient donné de méchantes leçons,
Et qui vous nourriſſaient d'orgueil & de fadaiſe,
Pour mieux pouvoir piller la baronnie à l'aiſe.

LE BARON.

Oui, l'on m'élevait mal: oui je m'en apperçois;
Et je me ſens tout autre alors que je vous vois.

On ne m'a rien appris; le vide eſt dans ma tête:
Mais mon cœur plein de vous, & plein de ma conquête,
Me rendra digne enfin de plaire à vos beaux yeux:
Etant aimé de vous, j'en vaudrai beaucoup mieux.

IRENE.

Alors, Seigneur, alors à vos vertus rendue
Je reprendrai pour vous la voix que j'ai perdue.

(*elle chante.*)

Pour jamais je vous chérirai;
De tout mon cœur je chanterai,
Amant charmant, aimez toujours Irène.
Régnez ſur tous les cœurs, & préférez le mien.
Que le temps affermiſſe un ſi tendre lien;
Que le temps redouble ma chaîne!

(*tous deux enſemble.*)

Non, je ne m'ennuîrai jamais,
J'aimerai toute ma vie.
Amour, amour, lance tes traits,
Lance tes traits
Dans mon ame ravie.
Non, je ne m'ennuîrai jamais,
J'aimerai toute ma vie.

(*on entend une grande rumeur & des cris.*)

IRENE.

O Ciel! quels cris affreux!

LE BARON.

Quel tumulte! quel bruit!
Quel étrange gala! chacun court, chacun fuit.

SCENE IV.

LE BARON, IRENE, un Conseiller privé.

LE CONSEILLER.

AH! Seigneur, c'en est fait, les Turcs sont dans la ville.

IRENE.

Les Turcs!

LE BARON.

Est-il bien vrai?

LE CONSEILLER.

Vous n'avez plus d'asile.

LE BARON.

Comment cela? Par où sont-ils donc arrivés?

IRENE.

Voilà ce qu'ont produit vos conseillers privés.

LE BARON.

Allez dire à mes gens qu'on fasse résistance;
Je cours les seconder.

LE CONSEILLER.

Seigneur, votre grandeur
De son rang glorieux doit garder la décence.

IRENE.

Hélas! ma gouvernante, & mes filles d'honneur
Viennent de tous côtés, & sont toutes tremblantes.

SCENE V.

Les Acteurs précédens, la GOUVERNANTE, & les FILLES D'HONNEUR.

LA GOUVERNANTE.

AH, Madame ! les Turcs....

IRENE.

Ah ! pauvres innocentes !...
Qu'ont fait ces Turcs maudits ?...

LA GOUVERNANTE.

Les Turcs... je n'en puis plus...
Dans votre appartement... ils sont tous répandus.
Le corsaire Abdala tout enlève, & tout pille:
On enchaîne à la fois père, enfant, femme, fille.
Madame !... entendez-vous les tambours... les clameurs !...

LES TURCS *derrière le théâtre.*

Alla ! alla ! guerra !

LA GOUVERNANTE.

Madame... je me meurs !

SCENE VI.

Les Acteurs précédens, ABDALA suivi de ses Turcs.

QUATUOR *de Turcs.*

PILLAR, pillar, grand Abdala!
Alla, ylla, alla!
Tout conquir,
Tout occir,
Tout ravir;
Alla, ylla, alla!

ABDALA.

Non amazar,
No, no, non amazar.
Basta, basta tout saccagear;
Ma non amazar,
Incatenar,
Bever, violar;
Non amazar.

(*pendant qu'ils chantent les Turcs enchaînent tous les hommes avec une longue corde qui fait le tour de la troupe, & dont un Levanti tient le bout.*)

LE BARON, *enchaîné avec deux conseillers en grande perruque.*

Irène, vous voyez si dans cette posture
Je fais pour un baron une noble figure.

QUATUOR *de Turcs.*

Pillar, pillar, grand Abdala
Tout saccagear;
Pillar, bever, violar.
Alla, ylla, alla!

IRENE.

Quoi! ces Turcs si méchans n'enchaînent point les dames!
Tant d'honneur entre-t-il dans ces vilaines ames?

ABDALA *chante.*

O bravi Corsari,
Spavento di mari,
Andate à partagir,
A bever, à fruir.

A vostri strapazzi
Cedo li ragazzi,
E tutti li consiglieri.
Tutte le donne son per me
El'mio costume,
Tutte le donne son per me.

LES TURCS.

Pillar, pillar, grand Abdala!
Alla, ylla, alla!

IRENE *au Baron qu'on emmène.*

Allez, mon cher cousin: je me flatte, j'espère,
Si ce Turc est galant, de vous tirer d'affaire.
Peut-être direz-vous, (par mes soins relevé)
Qu'une femme vaut mieux qu'un conseiller privé.

Fin du premier acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

IRENE, LA GOUVERNANTE.

IRENE.

CONSOLONS-NOUS, ma bonne, il faut avec adresse
Corriger, si l'on peut, la fortune traîtresse.
Vous savez du baron le bizarre destin.

LA GOUVERNANTE.

Point du tout.

IRENE.

Le corsaire échauffé par le vin,
Dans les transports de joie où son cœur s'abandonne,
Sans s'informer du rang ni du nom de personne,
A, pour se réjouir, dans la cour du château
Assemblé les captifs; & par un goût nouveau
Fait tirer aux trois dés les emplois qu'il leur donne.
Un grave magistrat se trouve cuisinier;
Le baron pour son lot est reçu muletier.
Ce sont-là, nous dit-on, les jeux de la fortune:
Cette bizarrerie en Turquie est commune.

LA GOUVERNANTE.

Se peut-il qu'un baron, hélas! soit réduit là!
Et quelle est votre place à la cour d'Abdala?

IRENE.

Je n'en ai point encor; mais si je dois en croire
Certains regards hardis que du haut de sa gloire

L'impudent, en paſſant, a fait tomber ſur moi,
J'aurai bientôt, je penſe, un aſſez bel emploi;
Et j'en ferai, ma bonne, un très-honnête uſage.

LA GOUVERNANTE.

Ah! je n'en doute pas: je ſais qu'Irène eſt ſage.
Mais, Madame, un corſaire eſt un peu dangereux:
Il paraît volontaire, & le pas eſt ſcabreux.

IRENE.

Il a pris ſans façon l'appartement du maître:
Je le ſuis, a-t-il dit, & j'ai ſeul droit de l'être.
Vin, fille, argent comptant, tout eſt pour le plus fort;
Le vainqueur les mérite, & les vaincus ont tort.
Dans cette belle idée il s'en donne à cœur-joie,
Et pour tous les plaiſirs ſon bon goût ſe déploie;
Tandis que mon baron, une étrille à la main,
Gémit dans l'écurie & s'y tourmente en vain.
Il fait venir ici les dames les plus belles
Pour leur rendre juſtice, & pour juger entr'elles;
Mettre au jour leur mérite, exercer leurs talens
Par des pas de ballet, des mines & des chants.
Nous allons lui donner cette petite fête:
Et ſi de ſon mouchoir mes yeux ſont la conquête,
Je pourrai m'en ſervir pour lui jouer un tour
Qui fera triompher ma gloire & mon amour.
J'entends déjà d'ici ſes fifres, ſes timbales;
Voilà nos ennemis, & voici mes rivales.

SCENE II.

(*les Levantis arrivent donnant chacun la main à une personne.*)

IRENE, LA GOUVERNANTE; ABDALA *arrive au son d'une musique turque, un mouchoir à la main. Les demoiselles du château d'Otrante font un cercle autour de lui.*

ABDALA *chante.*

SU, su Zitelle tenere;
La mia spada fa tremar.
Ma voi, fanciule cave,
Mi piacer, mi disarmar:
Mi sentir plus grand honore
Di rendir mi à l'amore,
Che di rapir tutta la terra
Col terrore della guerra.

Su, su Zitelle tenere &c.

IRENE *chante cet air tendre & mesuré.*

C'est pour servir notre adorable maître,
C'est pour l'aimer que le ciel nous fit naître.
Mars & l'Amour à l'envi l'ont formé:
Son bras est craint, son cœur est plus aimé.

Des amours la tendre mère
Naquit dans le sein des eaux
Pour orner notre corsaire
De ses présens les plus beaux.

(*elle parle.*)

Votre mouchoir fait la plus chère envie
De ces beautés de notre baronnie;

Mais nul objet n'a droit de s'en flatter:
On peut vous plaire, & non vous mériter.

(*Abdala fume sur un canapé: les dames passent en revue devant lui. Il fait des mines à chacune, & donne enfin le mouchoir à Irène.*)

ABDALA.

Pigliate voi il fazoletto,
L'avete ben guadagnato.
Che tutte le altre fanciulle
Men leggiadre, & men belle
Aspettino per un'altra volta
La mia sobrana volonta.

(*il fait asseoir Irène à côté de lui.*)

A mio canto Irena stia;
E tutte le altre via, via.

(*elles s'en vont toutes en lui fesant la révérence.*)

Bene, bene, sara per un'altra volta,
Un'altra volta.

SCENE III.

IRENE, ABDALA.

ABDALA.

CARA Irena, adesso
Sedete apresso di me.
Amor mi punge e mi consume.

(*il la fait asseoir plus près.*)

Più apresso, più apresso.

IRENE, *à côté d'Abdala sur le canapé.*

Seigneur, de vos bontés mon ame eſt pénétrée :
Je n'ai jamais paſſé de plus belle ſoirée.
Quand je craignais les Turcs ſi fiers dans les combats,
Mon cœur, mon tendre cœur ne vous connaiſſait pas.
Non, il n'eſt point de Turc qui vous ſoit comparable :
Je crois que Mahomet fut beaucoup moins aimable ;
Et pour mettre le comble à des plaiſirs ſi doux,
Je compte avoir l'honneur de ſouper avec vous.

ABDALA.

Si, ſi, cara : cenaremo inſieme, *tête à tête*, l'uno dirimpetto
A l'altra ; ſenza ſchiavi ; ſolo con ſola ; beveremo del vino greco :
E cantaremo, e ci traſtullaremo, dirimpetto l'uno à l'altra :
Si, ſi, cara, per dio maccone.

IRENE.

Après tant de bontés aurai-je encor l'audace
D'implorer de mon Turc une nouvelle grace ?

ABDALA.

Parli, parli : faro tutto che vorrete ; preſto, preſto.

IRENE.

Seigneur, je ſuis baronne : & mon père autrefois
Dans Otrante a donné des lois.
Il était connétable, ou comte d'écurie ;
C'eſt une dignité que j'ai toujours chérie.
Mon cœur en eſt encor tellement occupé
Que ſi vous permettez que j'aille avant ſoupé
Commander un quart d'heure où commandait mon père,
C'eſt le plus grand plaiſir que vous me puiſſiez faire.

ABDALA.

Come! nella ſtalla?

IRENE.

Nella ſtalla, Signor.
Au nom du tendre amour je vous en prie encor.
Un héros tel que vous, formé pour la tendreſſe,
Pourrait-il durement refuſer ſa maîtreſſe?

ABDALA.

La ſignora e matta. Le ſtalle ſono puzzolente; biſognera più d'un fiaſco d'acqua di nanphe per nettar la. Or ſu andate à voſtro piacere, Io concedo: andate, cara, è ritornate. (*elle ſort.*)

SCENE IV.

ABDALA *chante.*

(*en ſe frappant le front.*)
OGNI fanciulla tien là
Qualche fantaſia,
Somigliente alla pazzia.
Ma l'ira mia e vana.
Baſta, che la Zitella
Sia facile e bella;
Tutto ſi perdona.

Ogni fanciulla tien là
Qualche fantaſia.

Fin du ſecond acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

(*le théâtre repréſente un coin d'écurie.*)

IRENE, LE BARON *en ſouquenille, une étrille à la main.*

IRENE *chante.*

Oui, oui, je dois tout eſpérer;
Tout eſt prêt pour vous délivrer.
Oui... oui... je peux tout eſpérer;
L'amour vous protége & m'inſpire.
Votre malheur m'a fait pleurer;
Mais en trompant ce Turc que je fais ſoupirer,
Je ſuis prête à mourir de rire.

LE BARON.

Lorſque vous me voyez une étrille à la main,
Si vous riez, c'eſt de moi-même.
Je l'ai bien mérité: dans ma grandeur ſuprême
J'étais indigne, hélas! du pouvoir ſouverain,
Et du charmant objet que j'aime.

IRENE.

Non, le deſtin volage
Ne peut rien ſur mon cœur.
Je vous aimai dans la grandeur;
Je vous aime dans l'eſclavage.
Rien ne peut nous humilier;
Et quand mon tendre amant devient un muletier,
Je l'en aime encor davantage.

(elle répète.)

Et quand mon tendre amant devient un muletier,
Je l'en aime encor davantage.

LE BARON.

Il faut donc mériter un si parfait amour;
Ainsi que mon destin je change en un seul jour,
Irène & mes malheurs éveillent mon courage.

(à ses vassaux qui paraissent en armes.)

Amis, le fer en main, frayons-nous un passage
Dans nos propres foyers ravis par ces brigands.
Enchaînons, à leur tour, ces vainqueurs insolens
Plongés dans leur ivresse, & se livrant en proie
A la sécurité de leur brutale joie.
Vous, gardez cette porte; & vous, vous m'attendrez
Près de ma chambre même, au haut de ces degrés
Qui donnent au palais une secrète issue.
J'en ouvrirai la porte au public inconnue.
Je veux que de ma main le Corsaire soit pris.
Dans le même moment appelez à grands cris
Tous les bons citoyens au secours de leur maître:
Frappez, percez, tuez, jetez par la fenêtre
Quiconque à ma valeur osera résister.

(à Irène.)

Déesse de mon cœur, c'est trop vous arrêter:
Allez à ce festin que le vainqueur prépare.
Je lui destine un plat qu'il pourra trouver rare;
Et j'espère ce soir, plus heureux qu'au matin,
De manger le rôti qu'on cuit pour le vilain.

IRENE.

J'y cours, vous m'y verrez : mais que votre tendresse
Ne s'effarouche pas si de quelque caresse
Je daigne encourager ses désirs effrontés :
Ce ne sont point, Seigneur, des infidélités.
Je ne pense qu'à vous quand je lui dis que j'aime :
En buvant avec lui je bois avec vous-même :
En acceptant son cœur je vous donne le mien :
Il faut un petit mal souvent pour un grand bien.

(*elle sort.*)

SCENE II.

LE BARON *à ses vassaux.*

ALLONS donc, mes amis, hâtons-nous de nous rendre
Au souper où l'Amour avec Mars doit m'attendre.
Le temps est précieux : je cours quelque hasard
D'être un peu passé maître, & d'arriver trop tard.
Faites de point en point ce que j'ai su prescrire ;
Gardez de vous méprendre, & laissez-vous conduire.
Avancez à tâtons sous ces longs souterrains ;
De la gloire bientôt ils feront les chemins.

SCENE III.

(*le théâtre représente une jolie salle à manger.*)

ABDALA, IRENE, *seuls à table sans domestiques.*

IRENE, *un verre en main, chante.*

AH! quel plaisir
De boire avec son corsaire!
Chaque coup que je bois augmente mon désir
De boire encore & de lui plaire.

Verse, verse, mon bel amant:
Ah! que tu verse tendrement
Tous les feux d'amour dans mon verre!

ABDALA.

Si, si, brindisi a te,
Amate, bevete, ridete.
Si, si, brindisi a te.
Questo vino di Champagna
A te somiglia,
Incanta tutta la terra:
Li Christiani,
Li Musulmani.

Begli occhi scintillate
Al par del vino spumante.
Si, si, si, brindisi a te.

(*tous deux ensemble.*)
Si, si, brindisi a te
Amate, bevete, ridete
Si, si, brindisi a te, &c.
(*ils dansent ensemble le verre à la main en chantant:*)
Si, si, brindisi a te, &c.

SCENE IV.

Les Acteurs précédens, LE BARON *armé, & ses suivans entrent de tous côtés dans la chambre.*

LE BARON.

CORSAIRE, il faut ici danser une autre danse.

ABDALA, *cherchant son sabre.*

Che veggo? che veggo?

LE BARON.

Ton maître, & la vengeance.
Il est juste, soldats, qu'on l'enchaîne à son tour:
Ainsi tout a son terme, & tout passe en un jour.

ABDALA.

Levanti, venite!

LE BARON.

Tes Levanti, Corsaire,
Sont tous mis à la chaîne & s'en vont en galère.
Ami, l'oisiveté t'a perdu comme moi:
Je te rends la leçon que je reçus de toi.
Je t'en donne encore une avec reconnaissance:
Je te rends ton vaisseau, va, pars en diligence.
Laisse-moi la beauté qui nous a tous sauvés,
Et rembarque avec toi mes conseillers privés.

(*il chante.*)

Je jure . . . je jure d'obéir
Pour jamais à ma belle Irène.
Peuples heureux dont elle eſt ſouveraine,
Répétez avec moi, contens de la ſervir:

LE CHOEUR.

Je jure . . . je jure d'obéir
Pour jamais à la belle Irène.

Fin du troiſième & dernier acte.

PANDORE,

OPERA.

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:1-712166-p0243-1

PERSONNAGES.

PROMETHÉE, fils du Ciel & de la Terre, demi-dieu.

PANDORE.

JUPITER.

MERCURE.

NEMESIS.

NYMPHES.

TITANS.

DIVINITÉS céleſtes.

DIVINITÉS infernales.

PANDORE,

Quelle vapeur épaisse, épouvantable,
M'a dérobé le jour et troublé tous mes sens ?

Pandore, acte 5.

J. M. Moreau le J.ne inv. 1788 *Le Veau Sculp.*

PANDORE,

OPERA.

ACTE PREMIER.

(*le théâtre représente une campagne, & des montagnes dans le fond.*)

SCENE PREMIERE.

PROMETHÉE *seul*, CHOEUR, PANDORE *dans l'enfoncement couchée sur une estrade.*

PROMETHÉE.

PRODIGE de mes mains, charmes que j'ai fait naître,
Je vous appelle en vain, vous ne m'entendez pas.
Pandore, tu ne peux connaître
Ni mon amour ni tes appas.
Quoi! j'ai formé ton cœur, & tu n'es pas sensible!
Tes beaux yeux ne peuvent me voir!
Un impitoyable pouvoir
Oppose à tous mes vœux un obstacle invincible;
Ta beauté fait mon désespoir.
Quoi! toute la nature autour de toi respire!
Oiseaux, tendres oiseaux, vous chantez, vous aimez,
Et je vois ses appas languir inanimés;
La mort les tient sous son empire.

SCENE II.

PROMETHÉE, les Titans ENCELADE & TYPHON, &c.

ENCELADE & TYPHON.

Enfant de la terre & des cieux,
Tes plaintes & tes cris ont ému ce bocage.
Parle, quel eſt celui des dieux
Qui t'oſe faire quelque outrage?

PROMETHÉE, *en montrant Pandore.*

Jupiter eſt jaloux de mon divin ouvrage;
Il craint que cet objet n'ait un jour des autels;
Il ne peut ſans courroux voir la terre embellie;
Jupiter à Pandore a refuſé la vie!
Il rend mes chagrins éternels.

TYPHON.

Jupiter? quoi! c'eſt lui qui formerait nos ames?
L'uſurpateur des cieux peut être notre appui?
Non, je ſens que la vie & ſes divines flammes
Ne viennent point de lui.

ENCELADE, *en montrant Typhon ſon frère.*

Nous avons pour aïeux la Nuit & le Tartare.
Invoquons l'éternelle Nuit;
Elle eſt avant le jour qui luit:
Que l'Olympe cède au Ténare.

TYPHON.

Que l'enfer, que mes dieux répandent parmi nous
Le germe éternel de la vie:
Que Jupiter en frémiſſe d'envie,
Et qu'il ſoit vainement jaloux.

PROMETHÉE & LES DEUX TITANS.

Ecoutez-nous, Dieux de la nuit profonde,
De nos aſtres nouveaux contemplez la clarté;
Accourez du centre du monde;
Rendez féconde
La terre qui m'a porté;
Animez la beauté;
Que votre pouvoir ſeconde
Mon heureuſe témérité.

PROMETHÉE.

Au ſéjour de la nuit vos voix ont éclaté.
Le jour pâlit, la terre tremble.
Le monde eſt ébranlé, l'Erèbe ſe raſſemble.
(*le théâtre change & repréſente le Chaos. Tous les dieux de l'enfer viennent ſur la ſcène.*)

CHOEURS DES DIEUX INFERNAUX.

Nous déteſtons
La lumière éternelle;
Nous attendons
Dans nos gouffres profonds
La race faible & criminelle,
Qui n'eſt pas née encore, & que nous haïſſons.

NEMESIS.

Les ondes du Léthé, les flammes du Tartare
Doivent tout ravager.
Parlez, qui voulez-vous plonger
Dans les profondeurs du Ténare?

PROMETHÉE.

Je veux ſervir la terre, & non pas l'opprimer.
Hélas! à cet objet j'ai donné la naiſſance,
Et je demande en vain qu'il s'anime, qu'il penſe,
Qu'il ſoit heureux, qu'il ſache aimer.

LES TROIS PARQUES.

Notre gloire eſt de détruire ;
Notre pouvoir eſt de nuire :
Tel eſt l'arrêt du ſort.
Le ciel donne la vie, & nous donnons la mort.

PROMETHÉE.

Fuyez donc à jamais ce beau jour qui m'éclaire ;
Vous êtes mal-feſans, vous n'êtes point mes dieux.
Fuyez, deſtructeurs odieux
De tout le bien que je veux faire ;
Dieux des malheurs, dieux des forfaits,
Ennemis funèbres,
Replongez-vous dans les ténèbres ;
Ennemis funèbres,
Laiſſez le monde en paix.

NEMESIS.

Tremble, tremble pour toi-même.
Crains notre retour,
Crains Pandore & l'amour.
Le moment ſuprême
Vole ſur tes pas.
Nous allons déchaîner les démons des combats ;
Nous ouvrirons les portes du trépas.
Tremble, tremble pour toi-même.

(*les dieux des enfers diſparaiſſent. On revoit la campagne éclairée & riante. Les nymphes des bois & des campagnes ſont de chaque côté du théâtre.*)

PROMETHÉE.

Ah! trop cruels amis ! pourquoi déchaîniez-vous,
Du fond de cette nuit obſcure,
Dans ces champs fortunés, & ſous un ciel ſi doux,
Ces ennemis de la nature ?

Que l'éternel chaos élève entr'eux & nous
Une barrière impénétrable.
L'enfer implacable
Doit-il animer
Ce prodige aimable
Que j'ai su former?
Un Dieu favorable
Le doit enflammer.

ENCELADE.

Puisque tu mets ainsi la grandeur de ton être
A verser des bienfaits sur ce nouveau séjour,
Tu méritais d'en être le seul maître.
Monte au ciel, dont tu tiens le jour:
Va ravir la céleste flamme:
Ose former une ame,
Et sois créateur à ton tour.

PROMETHÉE.

L'amour est dans les cieux: c'est là qu'il faut me rendre:
L'amour y règne sur les dieux.
Je lancerai ses traits; j'allumerai ses feux.
C'est le dieu de mon cœur, & j'en dois tout attendre.
Je vole à son trône éternel:
Sur les aîles des vents l'amour m'enlève au ciel.
(*il s'envole.*)

CHOEUR DE NYMPHES.

Volez, fendez les airs, & pénétrez l'enceinte
Des palais éternels;
Ramenez les plaisirs du séjour de la crainte;
En répandant des biens, méritez des autels.

Fin du premier acte.

ACTE II.

(le théâtre représente la même campagne. Pandore inanimée est sur une estrade. Un char brillant de lumière descend du ciel.)

PROMETHÉE, PANDORE, Nymphes, Titans, Chœurs &c.

UNE DRYADE.

Chantez, nymphes des bois, chantez l'heureux retour
Du demi-dieu qui commande à la terre:
Il vous apporte un nouveau jour;
Il revient dans ce doux séjour
Du séjour brillant du tonnerre;
Il revole en ces lieux sur le char de l'Amour.

CHOEUR DE NYMPHES.

Quelle douce aurore
Se lève sur nous?
Terre jeune encore,
Embellissez-vous.
Brillantes fleurs, qui parez nos campagnes,
Sommet des superbes montagnes,
Qui divisez les airs, & qui portez les cieux;
O nature naissante,
Devenez plus charmante,
Plus digne de ses yeux.

PROMETHÉE, *descendant du char le flambeau à la main.*

Je le ravis aux dieux, je l'apporte à la terre,
Ce feu sacré du tendre amour,
Plus puissant mille fois que celui du tonnerre,
Et que les feux du dieu du jour.

LE CHOEUR DES NYMPHES.

Fille du ciel, ame du monde,
Paſſez dans tous les cœurs :
L'air, la terre & l'onde
Attendent vos faveurs.

PROMETHÉE, *approchant de l'eſtrade où eſt Pandore.*

Que ce feu précieux, l'aſtre de la nature,
Que cette flamme pure
Te mette au nombre des vivans.
Terre, ſois attentive à ces heureux inſtans :
Lève-toi, cher objet, c'eſt l'amour qui l'ordonne :
A ſa voix obéis toujours ;
Lève-toi, l'amour te donne
La vie, un cœur & de beaux jours.

(*Pandore ſe lève ſur ſon eſtrade & marche ſur la ſcène.*)

CHOEUR.

Ciel ! ô Ciel ! elle reſpire !
Dieu d'amour, quel eſt ton empire !

PANDORE.

Où ſuis-je ? & qu'eſt-ce que je voi ?
Je n'ai jamais été ; quel pouvoir m'a fait naître ?
J'ai paſſé du néant à l'être ;
Quels objets raviſſans ſemblent nés avec moi !

(*on entend une ſymphonie.*)

Ces ſons harmonieux enchantent mes oreilles ;
Mes yeux ſont éblouis de l'amas des merveilles
Que l'auteur de mes jours prodigue ſur mes pas.
Ah ! d'où vient qu'il ne paraît pas ?

De moment en moment je penſe & je m'éclaire.
Terre, qui me portez, vous n'êtes point ma mère ;
Un Dieu ſans doute eſt mon auteur :
Je le ſens, il me parle, il reſpire en mon cœur.

(*elle s'aſſied au bord d'une fontaine.*)

Ciel ! eſt-ce moi que j'enviſage ?
Le cryſtal de cette onde eſt le miroir des cieux.
La nature s'y peint : plus j'y vois mon image,
Plus je dois rendre grace aux dieux.

NYMPHES & TITANS.

(*on danſe autour d'elle.*)

Pandore, fille de l'amour,
Charmes naiſſans, beauté nouvelle,
Inſpirez à jamais, ſentez à votre tour
Cette flamme immortelle,
Dont vous tenez le jour.

(*on danſe.*)

PANDORE, *apercevant Prométhée au milieu des Nymphes.*

Quel objet attire mes yeux ?
De tout ce que je vois dans ces aimables lieux,
C'eſt vous, c'eſt vous, ſans doute, à qui je dois la vie.
Du feu de vos regards que mon ame eſt remplie !
Vous ſemblez encor m'animer.

PROMETHÉE.

Vos beaux yeux ont ſu m'enflammer
Lorſqu'ils ne s'ouvraient pas encore ;
Vous ne pouviez répondre, & j'oſais vous aimer :
Vous parlez, & je vous adore.

PANDORE.

Vous m'aimez! cher auteur de mes jours commencés,
Vous m'aimez! & je vous dois l'être!
La terre m'enchantait, que vous l'embelliſſez!
Mon cœur vole vers vous, il ſe rend à ſon maître;
Et je ne puis connaître
Si ma bouche en dit trop, ou n'en dit pas aſſez.

PROMETHÉE.

Vous n'en ſauriez trop dire, & la ſimple nature
Parle ſans feinte & ſans détour.
Que toujours la race future
Prononce ainſi le nom d'amour.
(*enſemble.*)
Charmant amour, éternelle puiſſance,
Premier Dieu de mon cœur,
Amour, ton empire commence:
C'eſt l'empire du bonheur.

PROMETHÉE.

Ciel, quelle épaiſſe nuit, quels éclats de tonnerre
Détruiſent les premiers inſtans
Des innocens plaiſirs que poſſédait la terre!
Quelle horreur a troublé mes ſens!
(*enſemble.*)
La terre frémit, le ciel gronde;
Des éclairs menaçans
Ont percé la voûte profonde
De ces aſtres naiſſans.
Quel pouvoir ébranle le monde
Juſqu'en ſes fondemens?
(*on voit deſcendre un char ſur lequel ſont Mercure, la Diſcorde, Némeſis &c.*)

MERCURE.

Un héros téméraire a pris le feu céleſte ;
Pour expier ce vol audacieux,
Montez, Pandore, au ſein des dieux.

PROMETHÉE.

Tyrans cruels !

PANDORE.

Ordre funeſte !
Larmes que j'ignorais, vous coulez de mes yeux.

MERCURE.

Obéiſſez, montez aux cieux.

PANDORE.

Ah ! j'étais dans le ciel en voyant ce que j'aime.

PROMETHÉE.

Cruels, ayez pitié de ma douleur extrême.

PANDORE & PROMETHÉE.

Barbares, arrêtez.

MERCURE.

Venez, montez aux cieux, partez,
Jupiter commande;
Il faut qu'on ſe rende
A ſes volontés.
Venez, montez aux cieux, partez.
Vents, obéiſſez-nous, & déployez vos aîles ;
Vents, conduiſez Pandore aux voûtes éternelles.

(*le char diſparaît.*)

PROMETHÉE.

On l'enlève, tyrans jaloux.
Dieux, vous m'arrachez mon partage ;
Il était plus divin que vous;
Vous étiez malheureux, vous étiez en courroux
Du bonheur qui fut mon ouvrage;

Je ne devais qu'à moi ce bonheur précieux.
J'ai fait plus que Jupiter même:
Je me suis fait aimer. J'animais ces beaux yeux:
Ils m'ont dit en s'ouvrant, vous m'aimez, je vous aime.
Elle vivait par moi, je vivais dans son cœur.
Dieux jaloux, respectez nos chaînes.
O Jupiter! ô fureurs inhumaines!
Eternel persécuteur
De l'infortuné créateur,
Tu sentiras toutes mes peines.
Je braverai ton pouvoir:
Ta foudre épouvantable
Sera moins redoutable
Que mon amour au désespoir.

Fin du second acte.

ACTE III.

(le théâtre représente le palais de Jupiter brillant d'or & de lumière.)

JUPITER, MERCURE.

JUPITER.

JE l'ai vu cet objet ſur la terre animé,
Je l'ai vu, j'ai ſenti des tranſports qui m'étonnent;
Le ciel eſt dans ſes yeux, les grâces l'environnent;
Je ſens que l'amour l'a formé.

MERCURE.

Vous régnez, vous plairez, vous la rendrez ſenſible.
Vous allez éblouir ſes yeux à peine ouverts.

JUPITER.

Non, je ne fus jamais que puiſſant & terrible.
Je commande à l'olympe, à la terre, aux enfers;
Les cœurs ſont à l'amour. Ah! que le ſort m'outrage!
Quand il donna les cieux, quand il donna les mers,
Quand il diviſa l'univers,
L'amour eut le plus beau partage.

MERCURE.

Que craignez-vous? Pandore à peine a vu le jour,
Et d'elle-même encore à peine a connaiſſance:
Aurait-elle ſenti l'amour
Dès le moment de ſa naiſſance?

JUPITER.

L'amour inſtruit trop aiſément.
Que ne peut point Pandore? elle eſt femme, elle eſt belle.
La voilà, jouiſſons de ſon étonnement.
Retirons-nous pour un moment
Sous les arcs lumineux de la voûte éternelle.
Cieux, enchantez ſes yeux & parlez à ſon cœur;
Vous déploirez en vain ma gloire & ma ſplendeur:
Vous n'avez rien de ſi beau qu'elle.

(*il ſe retire.*)

PANDORE, *ſeule.*

A peine j'ai goûté l'aurore de la vie,
Mes yeux s'ouvraient au jour, mon cœur à mon amant:
Je n'ai reſpiré qu'un moment.
Douce félicité, pourquoi m'es-tu ravie?
On m'avait fait craindre la mort;
Je l'ai connue hélas! cette mort menaçante:
N'eſt-ce pas mourir, quand le ſort
Nous ravit ce qui nous enchante?
Dieux, rendez-moi la terre & mon obſcurité,
Ce bocage où j'ai vu l'amant qui m'a fait naître;
Il m'avait deux fois donné l'être;
Je reſpirais, j'aimais, quelle félicité!
A peine j'ai goûté l'aurore de la vie, &c.

(*tous les dieux avec tous leurs attributs entrent ſur la ſcène.*)

CHOEUR DES DIEUX.

Que les aſtres ſe réjouiſſent,
Que tous les dieux applaudiſſent
Au dieu de l'univers.
Devant lui les ſoleils pâliſſent.

NEPTUNE.

Que le ſein des mers,

PLUTON.

Le fond des enfers,

CHOEUR DES DIEUX.

Les mondes divers
Retentiſſent
D'éternels concerts.
Que les aſtres, &c.

PANDORE.

Que tout ce que j'entends conſpire à m'effrayer !
Je crains, je hais, je fuis cette grandeur ſuprême.
Qu'il eſt dur d'entendre louer
Un autre dieu que ce que j'aime !

LES TROIS GRACES.

Fille du charmant amour,
Régnez dans ſon empire ;
La terre vous déſire,
Le ciel eſt votre cour.

PANDORE.

Mes yeux ſont offenſés du jour qui m'environne.
Rien ne me plaît, & tout m'étonne.
Mes déſerts avaient plus d'appas.
Diſparaiſſez, ô ſplendeur infinie ;
Mon amant ne vous voit pas :
(*on entend une ſymphonie.*)
Ceſſez, inutile harmonie,
Il ne vous entend pas.
(*le chœur recommence. Jupiter ſort d'un nuage.*)

JUPITER.

Nouveau charme de la nature,
Digne d'être éternel,
Vous tenez de la terre un corps faible & mortel,
Et vous devez cette ame inaltérable & pure

Au feu sacré du ciel.
C'est pour les dieux que vous venez de naître :
Commencez à jouir de la divinité :
Goûtez auprès de votre maître
L'heureuse immortalité.

PANDORE.

Le néant d'où je sors à peine
Est cent fois préférable à ce présent cruel ;
Votre immortalité, sans l'objet qui m'enchaîne,
N'est rien qu'un supplice immortel.

JUPITER.

Quoi ! méconnaissez-vous le maître du tonnerre ?
Dans les palais des dieux regrettez-vous la terre ?

PANDORE.

La terre était mon vrai séjour ;
C'est là que j'ai senti l'amour.

JUPITER.

Non, vous n'en connaissez qu'une image infidelle,
Dans un monde indigne de lui.
Que l'amour tout entier, que sa flamme éternelle,
Dont vous sentiez une étincelle,
De tous ses traits de feu nous embrase aujourd'hui.

PANDORE.

Je les ai tous sentis, du moins j'ose le croire ;
Ils ont égalé mes tourmens.
Ah ! vous avez pour vous la grandeur & la gloire ;
Laissez les plaisirs aux amans.
Vous êtes dieu, l'encens doit vous suffire ;
Vous êtes dieu, comblez mes vœux.
Consolez tout ce qui respire ;
Un dieu doit faire des heureux.

JUPITER.

Je veux vous rendre heureuſe, & par vous je veux l'être.
Plaiſirs, qui ſuivez votre maître,
Miniſtres plus puiſſans que tous les autres dieux,
Déployez vos attraits, enchantez ſes beaux yeux.
Plaiſirs, vous triomphez dès qu'on peut vous connaître.
(*les plaiſirs danſent autour de Pandore en chantant ce qui ſuit.*)

CHOEUR.

Aimez, aimez, & régnez avec nous;
Le Dieu des dieux eſt ſeul digne de vous.

UNE VOIX.

Sur la terre on pourſuit avec peine
Des plaiſirs l'ombre légère & vaine;
Elle échappe & le dégoût la ſuit.
Si Zéphyre un moment plaît à Flore,
Il flétrit les fleurs qu'il fait éclore;
Un ſeul jour les forme & les détruit.

CHOEUR.

Aimez, aimez, & régnez avec nous;
Le Dieu des dieux eſt ſeul digne de vous.

UNE VOIX.

Les fleurs immortelles
Ne ſont qu'en nos champs.
L'amour & le temps
Ici n'ont point d'ailes.

CHOEUR.

Aimez, aimez, & régnez avec nous;
Le Dieu des dieux eſt ſeul digne de vous.

PANDORE.

Oui, j'aime, oui, doux plaisirs, vous redoublez ma flamme ;
Mais vous redoublez ma douleur.
Dieux charmans, si c'est vous qui faites le bonheur,
Allez au maître de mon ame.

JUPITER.

Ciel ! ô Ciel ! quoi ! mes soins ont ce succès fatal ?
Quoi ! j'attendris son ame, & c'est pour mon rival !

MERCURE, *arrivant sur la scène.*

Jupiter, arme-toi du foudre ;
Prends tes feux, va réduire en poudre
Tes ennemis audacieux.
Prométhée est armé, les Titans furieux
Menacent les voûtes des cieux ;
Ils entassent des monts la masse épouvantable :
Déjà leur foule impitoyable
Approche de ces lieux.

JUPITER.

Je les punirai tous ... Seul je suffis contr'eux.

PANDORE.

Quoi ! vous le puniriez, vous qui causez sa peine ?
Vous n'êtes qu'un tyran jaloux & tout-puissant.
Aimez-moi d'un amour encor plus violent,
Je vous punirai par ma haine.

JUPITER.

Marchons, & que la foudre éclate devant moi.

PANDORE.

Cruel ! ayez pitié de mon mortel effroi :
Jugez de mon amour, puisque je vous implore.

JUPITER *à Mercure.*

Prends soin de conduire Pandore.

Dieux, que mon cœur eſt déſolé !
J'éprouve les horreurs qui menacent le monde.
L'univers repoſait dans une paix profonde ;
Une beauté paraît : l'univers eſt troublé.

(*il ſort.*)

PANDORE *ſeule.*

O jour de ma naiſſance ! ô charmes trop funeſtes !
Déſirs naiſſans, que vous étiez trompeurs !
Quoi ? la beauté, l'amour, & les faveurs céleſtes,
Tous les biens ont fait mes malheurs ?
Amour, qui m'as fait naître, appaiſe tant d'alarmes ;
N'es-tu pas ſouverain des dieux ?
Viens ſécher mes larmes,
Enchaîne & déſarmes
La terre & les cieux.

Fin du troiſiéme acte.

ACTE IV.

(*le théâtre représente les Titans armés, & des montagnes dans le fond ; plusieurs géans sont sur les montagnes, & entassent des rochers.*)

ENCELADE.

Oui, nos frères & nous, & toute la nature
Ont senti ta cruelle injure.
La terrible vengeance est déjà dans nos mains ;
Vois-tu ces monts pendans en précipices ?
Vois-tu ces rochers entassés ?
Ils seront bientôt renversés
Sur les barbares dieux qui nous ont offensés.
Nous punirons les injustices
De ces tyrans jaloux, par nos mains terrassés.

PROMETHÉE.

Terre, contre le ciel apprends à te défendre.
Trompettes & tambours, organes des combats,
Pour la première fois vos sons se font entendre ;
Eclatez, guidez nos pas.
(*on marche au son des trompettes.*)
Le ciel fera le prix de votre heureux courage.
Amis, je ne prétends que Pandore & sa foi.
Laissez-moi ce juste partage ;
Marchez, Titans, & suivez-moi.

CHOEUR DE TITANS.

Courons aux armes
Contre ces dieux cruels ;
Répandons les alarmes
Dans les cœurs immortels.

Courons aux armes,
Vengeons l'univers.

PROMETHÉE.

Le tonnerre en éclats répond à nos trompettes.

(*un char, qui porte les dieux, descend sur les montagnes au bruit du tonnerre. Pandore est auprès de Jupiter. Prométhée continue.*)

Jupiter quitte ses retraites;
La foudre a donné le signal:
Commençons ce combat fatal.

(*les géans montent.*)

CHOEUR DE NYMPHES *qui bordent le théâtre.*

Tambours, trompettes & tonnerre,
Dieux & Titans, que faites-vous?
Vous confondez, par vos terribles coups,
Les enfers, le ciel & la terre.

(*bruit du tonnerre & des trompettes.*)

LES TITANS.

Cédez, tyrans de l'univers;
Soyez punis de vos fureurs cruelles:
Tombez, tyrans.

LES DIEUX.

Mourez, rebelles.

LES TITANS.

Tombez, descendez dans nos fers.

LES DIEUX.

Précipitez-vous aux enfers.

PANDORE.

Terre, ciel, ô douleur profonde!
Dieux, Titans, calmez mon effroi.
J'ai causé les malheurs du monde;
Terre, ciel, tout périt pour moi.

LES TITANS.

Lançons nos traits.

LES DIEUX.

Frappez, tonnerre.

LES TITANS.

Renverſons les dieux.

LES DIEUX.

Détruiſons la terre.

(*enſemble.*) { Tombez, deſcendez dans nos fers;
Précipitez-vous aux enfers.

(*il ſe fait un grand ſilence. Un nuage brillant deſcend. Le Deſtin paraît au milieu du nuage.*)

LE DESTIN.

Arrêtez, le Deſtin, qui vous commande à tous,
Veut ſuſpendre vos coups.

(*il ſe fait encore un ſilence.*)

PROMETHÉE.

Etre inaltérable,
Souverain des temps,
Dicte à nos tyrans
Ton ordre irrévocable.

CHOEUR.

O Deſtin, parle, explique-toi:
Les dieux fléchiront ſous ta loi.

LE DESTIN, *au milieu des dieux, qui ſe raſſemblent autour de lui.*

Ceſſez, ceſſez, guerre funeſte,
Ce jour forme un autre univers.
Souverains du ſéjour céleſte,
Rendez Pandore à ſes déſerts.
Dieux, comblez cet objet de tous vos dons divers.

Titans, qui jusqu'au ciel avez porté la guerre,
Malheureux, soyez terrassés ;
A jamais gémissez
Sous ces monts renversés,
Qui vont retomber sur la terre.

(*les rochers se détachent & retombent. Le char des dieux descend sur la terre. On remet Pandore à Prométhée.*)

JUPITER.

O Destin, le maître des dieux
Est l'esclave de ta puissance.
Hé bien ! sois obéi ; mais que ce jour commence
Le divorce éternel de la terre & des cieux.
Némésis, sors des sombres lieux.

(*Némésis sort du fond du théâtre, & Jupiter continue.*)

Séduis le cœur, trompe les yeux
De la beauté qui m'offense.
Pandore, connais ma vengeance,
Jusques dans mes dons précieux.
Que cet instant commence
Le divorce éternel de la terre & des cieux.

Fin du quatrième acte.

ACTE V.

(le théâtre représente un bocage, à travers lequel on voit les débris des rochers.)

PROMETHÉE, PANDORE.

PANDORE, *tenant la boîte.*

EH quoi ! vous me quittez, cher amant que j'adore ?
Etes-vous soumis ou vainqueur ?

PROMETHÉE.

La victoire est à moi, si vous m'aimez encore.
L'Amour & le Destin parlent en ma faveur.

PANDORE.

Eh quoi ! vous me quittez, cher amant que j'adore ?

PROMETHÉE.

Les Titans sont tombés, plaignez leur sort affreux.
Je dois soulager leur chaîne.
Apprenons à la race humaine
A secourir les malheureux.

PANDORE.

Demeurez un moment. Voyez votre victoire.
Ouvrons ce don charmant du souverain des dieux :
Ouvrons.

PROMETHÉE.

Que faites-vous ? Hélas ! daignez me croire.
Je crains tout d'un rival, & ces soins curieux

Sont des piéges nouveaux, que vous tendent les dieux.

PANDORE.

Quoi, vous penſez?...

PROMETHÉE.

Songez à ma prière,
Songez à l'intérêt de la nature entière,
Et du moins attendez mon retour en ces lieux.

PANDORE.

Hé bien, vous le voulez? il faut vous ſatisfaire.
Je ſoumets ma raiſon; je ne veux que vous plaire.
Je jure, je promets à mes tendres amours
De vous croire toujours.

PROMETHÉE.

Vous me le promettez?

PANDORE.

J'en jure par vous-même.
On obéit dès que l'on aime.

PROMETHÉE.

C'en eſt aſſez, je pars, & je ſuis raſſuré.
Nymphes des bois, redoublez votre zèle;
Chantez cet univers détruit & réparé.
Que tout s'embelliſſe à ſon gré,
Puiſque tout eſt formé pour elle.
(*il ſort.*)

UNE NYMPHE.

Voici le ſiècle d'or, voici le temps de plaire.
Doux loiſir! Ciel pur, heureux jours,
Tendres amours,
La nature eſt votre mère,
Comme elle durez toujours.

UNE AUTRE NYMPHE.

La discorde, la triste guerre
Ne viendront plus nous affliger:
Le bonheur est né sur la terre;
Le malheur était étranger.
Les fleurs commencent à paraître;
Quelle main pourrait les flétrir?
Les plaisirs s'empressent de naître;
Quels tyrans les feraient périr?

LE CHOEUR *répète.*

Voici le siècle d'or, &c.

UNE NYMPHE

Vous voyez l'éloquent Mercure;
Il est avec Pandore, il confirme en ces lieux,
De la part du maître des dieux,
La paix de la nature.

(*les Nymphes se retirent. Pandore s'avance avec Némésis, qui paraît sous la figure de Mercure.*)

NEMESIS.

Je vous l'ai déjà dit, Prométhée est jaloux,
Il abuse de sa puissance.

PANDORE.

Il est l'auteur de ma naissance,
Mon roi, mon amant, mon époux.

NEMESIS.

Il porte à trop d'excès les droits qu'il a sur vous.
Devait-il jamais vous défendre
De voir ce don charmant, que vous tenez des dieux?

PANDORE.

Il craint tout; son amour est tendre,
Et j'aime à complaire à ses vœux.

NEMESIS.

Il en exige trop, adorable Pandore ;
Il n'a point fait pour vous ce que vous méritez.
Il put en vous formant vous donner des beautés,
Dont vous manquez peut-être encore.

PANDORE.

Il m'a fait un cœur tendre, il me charme, il m'adore ;
Pouvait-il mieux m'embellir ?

NEMESIS.

Vos charmes périront.

PANDORE.

Vous me faites frémir.

NEMESIS.

Cette boîte myſtérieuſe
Immortaliſe la beauté.
Vous ſerez, en ouvrant ce tréſor enchanté,
Toujours belle, toujours heureuſe.
Vous régnerez ſur votre époux ;
Il ſera ſoumis & facile.
Craignez un tyran jaloux,
Formez un ſujet docile.

PANDORE.

Non, il eſt mon amant, il doit l'être à jamais ;
Il eſt mon roi, mon dieu, pourvu qu'il ſoit fidelle.
C'eſt pour l'aimer toujours qu'il faut être immortelle ;
C'eſt pour le mieux charmer que je veux plus d'attraits.

NEMESIS.

Ah ! c'eſt trop vous en défendre ;
Je ſers vos tendres amours ;
Je ne veux que vous apprendre
A plaire, à brûler toujours.

PANDORE.

Mais n'abuſez-vous point de ma faible innocence ?
Auriez-vous tant de cruauté ?

NEMESIS.

Ah ! qui pourrait tromper une jeune beauté ?
Tout prendrait votre défenſe.

PANDORE.

Hélas ! je mourrais de douleur,
Si je méritais ſa colère,
Si je pouvais déplaire
Au maître de mon cœur.

NEMESIS.

Au nom de la nature entière,
Au nom de votre époux, rendez-vous à ma voix.

PANDORE.

Ce nom l'emporte, & je vous crois ;
Ouvrons.

(*elle ouvre la boîte. La nuit ſe répand ſur le théâtre, & on entend un bruit ſouterrain.*)

Quelle vapeur épaiſſe, épouvantable,
M'a dérobé le jour & troublé tous mes ſens ?
Dieu trompeur ! miniſtre implacable !
Ah quels maux affreux je reſſens !
Je me vois punie & coupable.

NEMESIS.

Fuyons de la terre & des airs.
Jupiter eſt vengé, rentrons dans les enfers.

(*Némeſis s'abyme. Pandore eſt évanouie ſur un lit de gazon.*)

PROMETHÉE, *arrive du fond du théâtre.*

O surprise ! ô douleur profonde !
Fatale absence ! horribles changemens !
Quels astres malfesans
Ont flétri la face du monde ?
Je ne vois point Pandore, elle ne répond pas
Aux accens de ma voix plaintive.
Pandore ! mais hélas ! de l'infernale rive
Les monstres déchaînés volent dans ces climats.

LES FURIES & LES DEMONS, *accourant sur le théâtre.*

Les temps sont remplis ;
Voici notre empire ;
Tout ce qui respire
Nous sera soumis.
La triste froidure
Glace la nature
Dans les flancs du Nord.
La crainte tremblante,
L'injure arrogante,
Le sombre remord,
La guerre sanglante
Arbitre du sort,
Toutes les furies
Vont avec transport
Dans ces lieux impies
Apporter la mort.

PROMETHÉE.

Quoi ! la mort en ces lieux s'est donc fait un passage !
Quoi ! la terre a perdu son éternel printemps,
Et ses malheureux habitans
Sont tombés en partage

A la fureur des dieux, de l'enfer & du temps?
Ces nymphes de leurs pleurs arrosent ce rivage.
Pandore! cher objet, ma vie & mon image,
Chef-d'œuvre de mes mains, idole de mon cœur,
Répondez à ma douleur.
Je la vois, de ses sens elle a perdu l'usage.

PANDORE.

Ah! je suis indigne de vous;
J'ai perdu l'univers : j'ai trahi mon époux.
Punissez-moi: nos maux sont mon ouvrage.
Frappez!

PROMETHÉE.

Moi la punir!

PANDORE.

Frappez, arrachez-moi
Cette vie odieuse,
Que vous rendiez heureuse,
Ce jour que je vous doi.

CHOEUR DE NYMPHES.

Tendre époux, essuyez ses larmes,
Faites grâce à tant de beauté;
L'excès de sa fragilité
Ne saurait égaler ses charmes.

PROMETHÉE.

Quoi! malgré ma prière, & malgré vos sermens,
Vous avez donc ouvert cette boîte odieuse?

PANDORE.

Un dieu cruel, par ses enchantemens,
A séduit ma raison faible & trop curieuse.
O fatale crédulité!
Tous les maux sont sortis de ce don détesté:

Tous les maux sont venus de la triste Pandore.

L'AMOUR, *descendant du ciel.*

Tous les biens sont à vous, l'amour vous reste encore.
(*le théâtre change & représente le palais de l'Amour.*)

L'AMOUR *continue.*

Je combattrai pour vous le destin rigoureux.
Aux humains j'ai donné l'être ;
Ils ne feront point malheureux,
Quand ils n'auront que moi pour maître.

PANDORE.

Consolateur charmant, Dieu digne de mes vœux,
Vous qui vivez dans moi, vous l'ame de mon ame,
Puissez Jupiter en redoublant la flamme,
Dont vous nous embrasez tous deux.

PROMETHÉE & PANDORE.

Le ciel en vain sur nous rassemble
Les maux, la crainte & l'horreur de mourir.
Nous souffrirons ensemble,
Et c'est ne point souffrir.

L'AMOUR.

Descendez, douce espérance,
Venez, désirs flatteurs,
Habitez dans tous les cœurs,
Vous ferez leur jouissance.
Fussiez-vous trompeurs,
C'est vous qu'on implore ;
Par vous on jouit,
Au moment qui passe & qui fuit,
Du moment qui n'est pas encore.

PANDORE.

Des deſtins la chaîne redoutable
Nous entraîne à d'éternels malheurs:
Mais l'eſpoir à jamais ſecourable
De ſes mains viendra ſécher nos pleurs.

Dans nos maux il ſera des délices;
Nous aurons de charmantes erreurs;
Nous ſerons au bord des précipices;
Mais l'amour les couvrira de fleurs.

Fin du cinquiéme & dernier acte.

LES

LES DEUX TONNEAUX,

Esquisse d'un opéra-comique.

PERSONNAGES.

GLYCERE.

PRESTINE, petite sœur de *Glycère.*

DAPHNIS.

LE PERE de *Daphnis.*

LE PERE de *Glycère.*

GREGOIRE, cabaretier-cuisinier, prêtre du temple de *Bacchus.*

PHEBÉ, servante du temple.

Troupe de jeunes garçons & de jeunes filles.

La scène est dans un temple consacré à Bacchus.

Beau-père, pour jamais je renonce à la voir ;
Je m'en vais voyager loin d'elle.... adieu... bon soir

les deux Tonneaux acte 3e Sce. 1re

J. M. Moreau le J.ne inv. 1783. Dambrun Sculp.

LES DEUX TONNEAUX.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

Le théâtre représente un temple de feuillages, orné de thyrses, de trompettes, de pampre, de raisins. On voit entre les colonnades de feuillage les statues de Bacchus, d'Ariane, de Silène & de Pan. Un grand buffet tient lieu d'autel : deux fontaines de vin coulent dans le fond. Des garçons & des filles sont empressés à préparer tout pour une fête. Grégoire, l'un des suivans de Bacchus, ordonne la fête. Il est en veste blanche & galante, portant un thyrse à la main, & sur sa tête une couronne de lierre.

(*ouverture gaie & vive, reprise douloureuse & terrible.*)

GREGOIRE, troupe de jeunes garçons & de jeunes filles.

GREGOIRE *chante.*

ALLONS, enfans, à qui mieux-mieux ;
Jeunes garçons, jeunes fillettes,
Parez cet autel glorieux.
Trémoussez-vous, paresseux que vous êtes :

Que Grégoire eſt méchant ! me dira-t-il encore
Que la future eſt ſans beauté ?

GREGOIRE.

La future ?...

LA SUIVANTE.

Oui, Glycère : on la fête, on l'adore ;
Dans toute l'Arcadie on en eſt enchanté.

GREGOIRE.

Oui ... la future ... paſſe ... elle eſt aſſez jolie ;
Mais c'eſt un mauvais cœur, tout plein de perfidie,
D'ingratitude, de fierté.

LA SUIVANTE.

Glycère un mauvais cœur ! hélas, c'eſt la bonté,
C'eſt la vertu modeſte & pleine d'indulgence ;
C'eſt la douceur, la patience ;
Et de ſes mœurs la pureté
Fait taire encor la médiſance.
Vous me paraiſſez dépité :
N'auriez-vous point été tenté
D'empaumer le cœur de la belle ?
Quand du ſuccès on eſt flatté,
Quand la dame n'eſt point cruelle,
Vous la traitez de nymphe & de divinité :
Si vous en êtes rebuté,
Vous faites des chanſons contr'elle.
Allons, maître Grégoire, un peu moins de courroux ;
Recevons bien ces deux époux.
Que le feſtin ſoit magnifique :
On boit ici ſon vin ſans eau.
Mais, n'allez pas gâter notre fête bacchique
En perçant du mauvais tonneau.

GREGOIRE.

Comment ? Que dis-tu là ?

LA SUIVANTE.

Je m'entends bien.

GREGOIRE.

Petite,
Tremble que ce myſtère ici ſoit révélé.
C'eſt le ſecret des dieux : crains qu'on ne le débite.
Auſſitôt qu'on en a parlé,
Apprends qu'on meurt de mort ſubite.
Ceſſe tes diſcours familiers,
Réprime ta langue maudite,
Et reſpecte les dieux & les cabaretiers.

(*il chante.*)

Allons, reprenez votre ouvrage,
Servons bien ces heureux amans...

(*à part.*)

Le dépit & la rage
Déchirent tous mes ſens.

Hâtons ces heureux momens,
Courage, courage.
Cognez, frappez, partez en même temps; (*)
Suſpendez ces feſtons, étendez ce feuillage;
Que les bons vins, les amours
Nous donnent toujours
Sous ces charmans ombrages
D'heureuſes nuits & de beaux jours.

(*) Des ſuivans pourraient ici faire une eſpèce de baſſe, en frappant de leurs marteaux ſur des cuivres creux qui ſerviraient d'ornemens.

J'enrage,
J'enrage.
Je me vengerai;
Je les punirai;
Ils me payeront cher mon outrage.
Hâtons leurs heureux momens,
Cognez, frappez, partez en même temps.
J'enrage,
J'enrage.

LA SUIVANTE.

Ah! j'aperçois de loin cette noce en chemin.
La petite sœur de Glycère
Est toujours à tout la première;
Elle s'y prend de bon matin.
Cette rose est déjà fleurie;
Elle a précipité ses pas.
La voici ... ne dirait-on pas
Que c'est elle que l'on marie?

SCENE II.

GREGOIRE, PRESTINE, LA SUIVANTE.

PRESTINE, *arrivant en hâte.*

HÉ, quoi donc! rien n'est prêt au temple de Bacchus?
Nous restons au filet! Nos pas sont-ils perdus?
On ne fait rien ici quand on a tant à faire!
Ma sœur & son amant, mon bon-homme de père,
Et celui de Daphnis, femmes, filles, garçons,
Arrivent à la file en dansant aux chansons.

Ici je ne vois rien paraître.
Réponds donc, Grégoire, réponds ;
Mène-moi voir l'autel & Monsieur le grand-prêtre.

GREGOIRE.

Le grand-prêtre, c'est moi.

PRESTINE.

Tu ris.

GREGOIRE.

Moi, dis-je.

PRESTINE.

Toi !
Toi, prêtre de Bacchus ?

GREGOIRE.

Et fait pour cet emploi.
Quel étonnement est le vôtre ?

PRESTINE.

Hé bien, soit : j'aime autant que ce soit toi qu'un autre.

GREGOIRE.

Je suis vice-gérent dans ce lieu plein d'appas.
Je conjoins les amans, & je fais leurs repas.
Ces deux charmans ministères,
Au monde si nécessaires,
Sont sans doute les premiers.
J'espère quelque jour, ma petite Prestine,
Dans cette demeure divine
Les exercer pour vous.

PRESTINE.

Hélas, très-volontiers.

GREGOIRE & PRESTINE.

DUO.

En ces beaux lieux c'est à Grégoire,
C'est à lui d'enseigner
Le grand art d'aimer & de boire ;
C'est lui qui doit régner.

Du dieu puiſſant de la liqueur vermeille
Le temple eſt un cabaret,
Son autel eſt un buffet.

L'Amour y veille
Avec tranſport;
L'Amour y dort,
Dort, dort
Sous les beaux raiſins de la treille.

GREGOIRE.

Je vois nos gens venir; je vais prendre à l'inſtant
Mes habits de cérémonie.
Il faut qu'à tous les yeux Grégoire juſtifie
Le choix qu'on fait de lui dans un jour ſi brillant.

PRESTINE.

Vá vîte.... Avancez donc, mon père, mon beau-père,
Ma chère ſœur, mon cher beau-frère;
Ah! que vous marchez lentement!
Cet air grave eſt, dit-on, décent:
Il eſt noble, il a de la grace;
Mais j'irais plus vivement,
Si j'étais à votre place.

SCENE III.

LE PERE *de Glycère & de Preſtine*, LE PERE *de Daphnis*, petits vieillards ratatinés, *marchant les premiers la canne à la main*, DAPHNIS *conduiſant* GLYCERE & toute la noce, PRESTINE.

GLYCERE *à Preſtine.*

PARDONNE, chère ſœur, à mes ſens éblouis :
Je me ſuis arrêtée à regarder Daphnis ;
J'étais hors de moi-même, en extaſe, en délire ;
Et je n'avais qu'un ſentiment.
Va, tout ce que je te puis dire,
C'eſt que je t'en ſouhaite autant.

LES DEUX PERES.

DUO.

Oh ! qu'il eſt doux ſur nos vieux ans
De renaître dans ſa famille !
Mon fils ..... ma fille
Raniment mes jours languiſſans ;
Mon hiver brille
Des roſes de leur printemps.
Les jeunes gens qui veulent rire
Traitent un vieillard
De rêveur, de babillard :
Ils ont grand tort ;
Chacun aſpire
A notre ſort ;
Chacun demande à la nature
De ne mourir qu'en cheveux blancs ;
Et dès qu'on parvient à cent ans,
On a place dans le Mercure.

PRESTINE.

Il s'agit bien de fredonner ;
Ah ! vous avez, je penſe, aſſez d'autres affaires.
Savez-vous à quel homme on a voulu donner
Le ſoin de célébrer vos amoureux myſtères ?
A Grégoire.

GLYCERE, *effrayée.*

A Grégoire !

DAPHNIS.

Eh ! qu'importe, grands dieux !
Tout m'eſt bon, tout m'eſt précieux ;
Tout eſt égal ici quand mon bonheur approche.
Si Glycère eſt à moi, le reſte eſt étranger.
Qu'importe qui ſonne la cloche,
Quand j'entends l'heure du berger ?
Rien ne peut me déplaire, & rien ne m'intéreſſe.
Je ne vois point ces jeux, ce feſtin ſolemnel,
Ces prêtres de l'hymen, ce temple, cet autel ;
Je ne vois rien que la Déeſſe.

QUATUOR.

LE PERE *de Glycère.* LE PERE *de Daphnis.* DAPHNIS. GLYCERE.

Ma fille !... mon cher fils !... Glycère ! tendre époux !
Aimons-nous tous quatre, aimons-nous.
De là félicité naiſſez, brillante aurore,
Naiſſez, faites éclore
Un jour encor plus doux.
Tendre amour, c'eſt toi que j'implore ;
En tous temps tu régnes ſur nous :
Tendre amour, c'eſt toi que j'implore ;
Aimons-nous tous quatre, aimons-nous.

PRESTINE.

Ils aiment à chanter, & c'eſt-là leur folie.
Ne parviendrai-je point à faire ma partie ?
Ces gens-là ſur un mot vous font vîte un concert ;
Et ce qu'en eux ſurtout je révère & j'admire,
C'eſt qu'ils chantent par fois ſans avoir rien à dire.
Ils nous ont ſur le champ donné d'un quatuor.
A mon oreille il plaiſait fort ;
Et s'ils avaient voulu, j'aurais fait la cinquième.
Mais on me laiſſe-là ; chacun penſe à ſoi-même.
(*elle chante.*)
Le premier mari que j'aurai,
Ah, grands dieux, que je chanterai !
On néglige ma perſonne,
On m'abandonne.
Le premier mari que j'aurai,
Ah, grands Dieux, que je chanterai !

SCENE IV.

Les Acteurs précédens, PHEBÉ, Suivante.

PHÉBÉ.

ENTREZ, mes beaux Meſſieurs, entrez, ma belle Dame.
(*à Glycère à part.*)
Ma belle Dame, au moins prenez bien garde à vous.

DAPHNIS.

Allez, j'en aurai ſoin ; ne crains rien, bonne femme.
(*il lui met une bourſe dans la main.*)

LA SUIVANTE.

Que voilà deux charmans époux !
Prenez bien garde à vous, Madame.

GLYCERE.

Que veut-elle me dire ? Elle me fait trembler.
L'amour eſt trop timide, & mon cœur eſt trop tendre.

PRESTINE.

Auprès de votre amant qui peut donc vous troubler ?
Nulle crainte en tel cas ne pourrait me ſurprendre.

(*elle chante.*)

Le premier mari que j'aurai,
Ah, bon Dieu, que je chanterai !
On néglige ma perſonne,
On m'abandonne.

Le premier mari que j'aurai,
Ah! grands Dieux, que je chanterai !

Fin du premier acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

DAPHNIS *conduit par son père*, GLYCERE *par le sien*,
PRESTINE *par personne, & courant par-tout*,
GARÇONS de la noce.

LE PERE *de Daphnis.*

Mes enfans, croyez-moi, nous savons les rubriques;
Fesons comme fesaient nos très-prudens aïeux :
Tout allait alors beaucoup mieux.
C'était-là le bon temps; & les siècles antiques,
Etant plus vieux que nous, auront toujours raison.
Je vous dis que c'est là ... que sera le garçon :
Ici... la fille : ici... moi, du garçon le père.
(*à Glycère.*)
Là... vous: & puis Prestine à côté de sa sœur,
Pour apprendre son rôle & le savoir bien faire.
Mais j'aperçois déjà le sacrificateur.
Qu'il a l'air noble & grand! une majesté sainte
Sur son front auguste est empreinte.
Il ressemble à son dieu, dont il a la rougeur.

LE PERE *de Glycère.*

Oui, l'on voit qu'il le sert avec grande ferveur.
Silence, écoutons bien.

SCENE II.

Les Acteurs précédens, GREGOIRE *suivi des miniſtres de Bacchus.*

(*les deux amans mettent la main ſur le buffet qui ſert d'autel.*)

GREGOIRE, *au milieu, vêtu en grand ſacrificateur.*

FUTUR, & vous future,
Qui venez allumer à l'autel de Bacchus
La flamme la plus belle, & l'ardeur la plus pure,
Soyez ici très-bien venus.
D'abord avant que chacun jure
D'obſerver les rites reçus,
Avant que de former l'union conjugale,
Je vais vous préſenter la coupe nuptiale.

GLYCERE.

Ces rites ſont d'aimer : quel beſoin d'un ſerment
Pour remplir un devoir ſi cher & ſi durable !
Ce ſerment dans mon cœur conſtant, inaltérable,
Eſt écrit par le ſentiment
En caractère ineffaçable.
Hélas ! ſi vous voulez, ma bouche en ſera cent.
Je les répéterai tous les jours de ma vie ;
Et n'allez pas penſer que le nombre m'ennuie ;
Ils ſeront tous pour mon amant.

GREGOIRE, *à part.*

Que ces deux gens heureux redoublent ma colère !
Dieux, qu'ils ſeront punis !... Buvez, belle Glycère ;

Et

Et buvez l'amour à longs traits.
Buvez, tendres époux, vous jurerez après :
Vous recevrez des dieux des faveurs infinies.
(*il va prendre les deux coupes préparées au fond du buffet.*)

LE PERE *de Daphnis.*

Oui, nos pères buvaient dans leurs cérémonies;
Auſſi valaient-ils mieux qu'on ne vaut aujourd'hui.
Depuis qu'on ne boit plus, l'eſprit avec l'ennui
Font bâiller noblement les bonnes compagnies.
Les chanſons en refrain des ſoupers ſont bannies :
Je riais autrefois, j'étais toujours joyeux;
Et je ne ris plus tant depuis que je ſuis vieux :
J'en cherche la raiſon; d'où vient cela, compère?

LE PERE *de Glycère.*

Mais... cela vient... du temps. Je ſuis tout ſérieux
Bien ſouvent, malgré moi, ſans en ſavoir le cauſe.
Il s'eſt fait parmi nous quelque métamorphoſe.
Mais il reſte, après tout, quelques plaiſirs touchans :
Dans le bonheur d'autrui l'ame à l'aiſe reſpire;
Et quand nous marions nos aimables enfans,
Je vois qu'on eſt heureux ſans rire.
(*Grégoire préſente une petite coupe à Daphnis & une autre à Glycère.*)

GREGOIRE, *après qu'ils ont bu.*

Rendez-moi cette coupe. Eh quoi! vous frémiſſez!
(*à Daphnis.*)
Çà, jurez à préſent : vous, Daphnis, commencez.

DAPHNIS *chante en récitatif meſuré, noble & tendre.*

Je jure par les dieux, & ſurtout par Glycère,
De l'aimer à jamais comme j'aime en ce jour.
Toutes les flammes de l'amour
Ont coulé dans ce vin, quand j'ai vidé mon verre.

O toi qui d'Ariane as mérité le cœur,
Divin Bacchus, charmant vainqueur,
Tu règnes aux festins, aux amours, à la guerre.
Divin Bacchus, charmant vainqueur,
Je t'invoque après ma Glycère.
(*Symphonie.*)

(*Daphnis continue.*)
Descends, Bacchus, en ces beaux lieux,
Des amours amène la mère;
Amène avec toi tous les dieux;
Ils pourront brûler pour Glycère.
Je ne ferai point jaloux d'eux:
Son cœur me préfère,
Me préfère, me préfère aux dieux.

GREGOIRE.
C'est à vous de jurer, Glycère, à votre tour
Devant Bacchus lui-même, au grand dieu de l'amour.

GLYCERE *chante.*
Je jure une haine implacable
A ce vilain magot,
A ce fat, à ce sot;
Il m'est insupportable.
Je jure une haine implacable
A ce fat, à ce sot.

Oui, mon père, oui, mon père,
J'aimerais mieux en enfer
Epouser Lucifer.

Qu'on n'irrite point ma colère;
Oui je verrais plutôt le peu que j'ai d'appas
Dans la gueule du chien Cerbère
Qu'entre les bras

Du vilain qui croit me plaire.

DAPHNIS.

Qu'ai-je entendu, grands dieux!

LES DEUX PERES *enſemble.*

Ah, ma fille!

PRESTINE.

Ah, ma ſœur!

DAPHNIS.

Eſt-ce vous qui parlez, ma Glycère?

GLYCERE, *reculant.*

Ah, l'horreur!
Ote-toi de mes yeux: ton ſeul aſpect m'afflige.

DAPHNIS.

Quoi! c'eſt donc tout de bon?

GLYCERE.

Retire-toi, te dis-je;
Tu me donnerais des vapeurs.

DAPHNIS.

Eh! qu'eſt-il arrivé! Dieux puiſſans, dieux vengeurs,
En étiez-vous jaloux? m'ôtez-vous ce que j'aime?
Ma charmante maîtreſſe, idole de mes ſens,
Reprends les tiens, rentre en toi-même;
Vois Daphnis à tes pieds, les yeux chargés de pleurs.

GLYCERE.

Je ne puis te ſouffrir: je te l'ai dit, je penſe,
Aſſez net, aſſez clairement.
Va-t'en, ou je m'en vais.

LE PERE *de Daphnis.*

Ciel! quelle extravagance!

DAPHNIS.

Prétends-tu m'éprouver par ces affreux ennuis ?
As-tu voulu jouir de ma douleur profonde ?

GLYCERE.

Tu ne t'en vas point; je m'enfuis.
Pour être loin de toi, j'irais au bout du monde.
(*elle sort.*)

QUATUOR.

LES DEUX PERES. PRESTINE. DAPHNIS.

Je suis tout confondu... Je frémis... Je me meurs!
(*tous ensemble.*)
Quel changement! quelles alarmes!
Est-ce là cet hymen si doux, si plein de charmes!

PRESTINE.

Non, je ne rirai plus : coulez, coulez, mes pleurs.
(*tous ensemble.*)
Dieu puissant, rends-nous tes faveurs.

GREGOIRE *chante seul.*

Quand je vois quatre personnes
Ainsi pleurer en chantant,
Mon cœur se fend.
Bacchus tu les abandonnes;
Il faut en faire autant.
(*il s'en va.*)

SCENE III.

LE PERE *de Daphnis*, LE PERE *de Glycère*, DAPHNIS, PRESTINE.

LE PERE *de Daphnis à celui de Glycère.*

Ecoutez, j'ai du ſens, car j'ai vu bien des choſes,
Des eſprits, des ſorciers & des métempſycoſes.
Le Dieu que je révère, & qui règne en ces lieux,
Me ſemble, après l'Amour, le plus malin des dieux.
Je l'ai vu dans mon temps troubler bien des cervelles;
Il produiſait ſouvent d'aſſez vives querelles:
Mais cela s'éteignait après une heure ou deux.
Peut-être que la coupe était d'un vin fumeux,
Ou dur, ou pétillant, & qui porte à la tête.
Ma fille en a trop bu: de là vient la tempête
Qui de nos jours heureux a noirci le plus beau.
La coupe nuptiale a troublé ſon cerveau:
Elle eſt folle, il eſt vrai; mais, Dieu merci, tout paſſe:
Je n'ai vu ni d'amour ni de haine ſans fin....
Elle te r'aimera: tu rentreras en grâce
Dès qu'elle aura cuvé ſon vin.

PRESTINE.

Mon père, vous avez beaucoup d'expérience;
Vous raiſonnez on ne peut mieux.
Je n'ai ni raiſon ni ſcience,
Mais j'ai des oreilles, des yeux.
De ce temple ſacré j'ai vu la balayeuſe
Qui d'une voix myſtérieuſe
A dit à ma grand'ſœur, avec un ton fort doux,
Quand on vous marîra, prenez bien garde à vous.

J'avais fait peu de cas d'une telle parole:
Je ne pouvais me défier
Que cela pût signifier
Que ma grand'sœur deviendrait folle.
Et puis je me suis dit, (toujours en raisonnant)
Ma sœur est folle cependant.
Grégoire est bien malin : il pourchassa Glycère :
Il n'en eut qu'un refus ; il doit être en colère.
Il est devenu grand seigneur :
On aime quelquefois à venger son injure.
Moi, je me vengerais si l'on m'ôtait un cœur.
Voyez s'il est quelque valeur
Dans ma petite conjecture.

DAPHNIS.

Oui, Prestine a raison.

LE PERE *de Glycère.*

Cette fille ira loin.

LE PERE *de Daphnis.*

Ce sera quelque jour une maîtresse femme.

DAPHNIS.

Allez tous, laissez-moi le soin
De punir ici cet infâme :
A ce monstre ennemi je veux arracher l'ame.
Laissez-moi.

LE PERE *de Glycère.*

Qui l'eût cru qu'un jour si fortuné
A tant de maux fût destiné!

LE PERE *de Daphnis.*

Hélas! j'en ai tant vu dans le cours de ma vie!
De tous les temps passés l'histoire en est remplie.

SCENE IV.

Les Acteurs précédens, GREGOIRE, *revenant dans son premier habit.*

DAPHNIS.

O douleur ! ô transports jaloux !
Holà ! hé ! Monsieur le grand-prêtre,
Monsieur Grégoire, approchez-vous.

GREGOIRE.

Quel profane en ces lieux frappe & me parle en maître ?

DAPHNIS.

C'est moi : me connais-tu ?

GREGOIRE.

Qui, toi ? mon ami, non,
Je ne te connais point à cet étrange ton
Que tu prends avec moi.

DAPHNIS.

Tu vas donc me connaître.
Tu mourras de ma main : je vais t'assommer, traître !
Je vais t'exterminer, fripon.

GREGOIRE.

Tu manques de respect à Grégoire, à ma place !

DAPHNIS.

Va, ce fer que tu vois en manquera bien plus ;
Il faut punir ta lâche audace.
Indigne suppôt de Bacchus,

Tremble, & rends-moi ma femme.

GREGOIRE.

Eh ! mais pour te la rendre
Il faudrait avoir eu le plaisir de la prendre.
Tu vois, je ne l'ai point.

DAPHNIS.

Non, tu ne l'auras pas.
Mais c'est toi qui me l'as ravie:
C'est toi qui l'as changée, & presque dans mes bras.
Elle m'aimait plus que sa vie,
Avant d'avoir goûté ton vin.
On connait ton esprit malin.
A peine a-t-elle bu de ta liqueur mêlée,
Sa haine contre moi soudain s'est exhalée.
Elle me fuit, m'outrage, & m'accable d'horreurs.
C'est toi qui l'as ensorcelée.
Tes pareils dès long-temps sont des empoisonneurs.

GREGOIRE.

Quoi ! ta femme te hait !

DAPHNIS.

Oui, perfide, à la rage.

GREGOIRE.

Eh mais, c'est quelquefois un fruit du mariage;
Tu peux t'en informer.

DAPHNIS.

Non, toi seul as tout fait:
Tu mets à mon bonheur un invincible obstacle.

GREGOIRE.

Tu crois donc, mon ami, qu'une femme en effet
Ne peut te haïr sans miracle ?

DAPHNIS.

Je crois que dans l'instant à mon juste dépit,
Lâche, ton sang va satisfaire.

GREGOIRE.

ARIETTE.

Il le ferait comme il le dit,
Car je n'ai plus mon bel habit
Pour qui le peuple me révère;
Et ma personne est sans crédit
Auprès de cet homme en colère.

Il le ferait comme il le dit,
Car je n'ai plus mon bel habit.

Apaise-toi, rengaîne.... Hé bien, je te promets
Qu'aujourd'hui ta Glycère en son sens revenue,
A son époux, à son amour rendue,
Va te chérir plus que jamais.

DAPHNIS.

O Ciel! est-il bien vrai? mon cher ami Grégoire,
Parle; que faut-il faire?

GREGOIRE.

Il vous faut tous deux boire
Ensemble une seconde fois.

GREGOIRE. DAPHNIS.

DUO.

Sur cet autel Grégoire jure
Qu'on t'aimera.
Rien ne dure
Dans la nature.
Rien ne durera,
Tout paſſera.
On réparera ton injure.
On t'en fera ;
On l'oublira.
Rien ne dure
Dans la nature.
Rien ne durera,
Tout paſſera.

Sur cet autel Grégoire jure
Qu'on m'aimera.
Rien ne dure
Dans la nature.
Rien ne durera,
Tout paſſera.
On réparera mon injure.
On m'en fera ;
On l'oublira.
Rien ne dure
Dans la nature.
Rien ne durera,
Tout paſſera.

Le caprice d'une femme
Eſt l'affaire d'un moment ;
La girouette de ſon ame
Tourne, tourne... au moindre vent.

Fin du ſecond acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

LES DEUX PERES, GLYCERE, PRESTINE.

LE PERE *de Glycère.*

Oui, c'était des vapeurs : c'eſt une maladie
Où les vieux médecins n'entendent jamais rien.
Cela vient tout d'un coup... quand on ſe porte bien...
Une ſeconde doſe à l'inſtant l'a guérie.
Oh ! que cela t'a fait de bien !

LE PERE *de Daphnis.*

Ces eſpèces de maux s'appellent frénéſie.
Feue ma femme autrefois en fut long-temps ſaiſie ;
Quand ſon mal lui prenait, c'était un vrai démon

LE PERE *de Glycère.*

Ma femme auſſi.

LE PERE *de Daphnis.*

C'était un torrent d'invectives,
Un tapage, des cris, des querelles ſi vives...

LE PERE *de Glycère.*

Tout de même.

LE PERE *de Daphnis.*

Il fallait déſerter la maiſon.
La bonne me diſait : *je te hais* d'un courage,
D'un fond de vérité... cela partait du cœur.
Grâce au ciel, tu n'as plus cette mauvaiſe humeur,
Et rien ne troublera ta tête & ton ménage.

GLYCERE, *se relevant d'un banc de gazon où elle était penchée.*

A peine je comprends ce funeſte langage.
Qu'eſt-il donc arrivé ? qu'ai-je fait ? qu'ai-je dit ?
A l'amant que j'adore aurais-je pu déplaire ?
Hélas ! j'aurais perdu l'eſprit !
L'amour fit mon hymen ; mon cœur s'en applaudit :
Vous le ſavez, grands Dieux, ſi ce cœur eſt ſincère.
Mais dès le ſecond coup de vin
Qu'à cet autel on m'a fait boire,
Mon amant eſt parti ſoudain,
En montrant l'humeur la plus noire :
Attachée à ſes pas j'ai vainement couru.
Où donc eſt-il allé ? ne l'avez-vous point vu ?

LE PERE *de Daphnis.*

Il arrive.

SCENE II.

Les Acteurs précédens, DAPHNIS.

LE PERE *de Daphnis.*

EN effet je vois ſur ſon viſage
Je ne ſais quoi de dur, de ſombre, de ſauvage.

GLYCERE *chante :*

Cher amant, vole dans mes bras :
Dieu de mes ſens, dieu de mon ame,
Animez, redoublez mon éternelle flamme....
Ah, ah, ah, cher époux, ne te détourne pas.

Tes yeux sont-ils fixés sur mes yeux pleins de larmes ?
Ton cœur répond-il à mon cœur ?
Du feu qui me consume éprouves-tu les charmes ?
Sens-tu l'excès de mon bonheur ?
(*à cette musique tendre succède une symphonie impérieuse & d'un caractère terrible.*)

DAPHNIS *au père de Glycère.*

(*il chante.*)

Ecoute, malheureux beau-père,
Tu m'as donné pour femme une mégère ;
Dès qu'on la voit on s'enfuit.
Sa laideur la rend plus fière.
Elle est fausse, elle est tracassière ;
Et pour mettre le comble à mon destin maudit,
Veut avoir de l'esprit.

Je fus assez sot pour la prendre :
Je viens la rendre ;
Ma sottise finit.
Le mariage
Est heureux & sage
Quand le divorce le suit.

LES DEUX PERES, GLYCERE.

TRIO.

O Ciel ! ô juste Ciel ! en voilà bien d'un autre.
Ah ! quelle douleur est la nôtre !

DAPHNIS.

Beau-père, pour jamais je renonce à la voir ;
Je m'en vais voyager loin d'elle.... Adieu.... Bon soir.
(*il sort.*)

SCENE III.

LES DEUX PERES, GLYCERE.

LE PERE *de Glycère.*

QUEL démon dans ce jour a troublé ma famille ?
Hélas, ils ſont tous fous :
Ce matin c'était ma fille,
Et le ſoir c'eſt ſon époux.

TRIO.

D'une plainte commune
Uniſſons nos ſoupirs.
Nous trouvons l'infortune
Au temple des plaiſirs.

GLYCERE.

Ah ! j'en mourrai, mon père.

LES DEUX PERES.

Ah ! tout me déſeſpère.

TOUS ENSEMBLE.

Inutiles déſirs !
D'une plainte commune
Uniſſons nos ſoupirs.
Nous trouvons l'infortune
Au temple des plaiſirs.

SCENE IV.

Les Acteurs précédens, PRESTINE, *arrivant avec précipitation.*

PRESTINE.

RÉJOUISSEZ-VOUS tous.

GLYCERE, *qui s'eſt laiſſé tomber ſur un lit de gazon, ſe retournant.*

Ah! ma ſœur, je ſuis morte!
Je n'en puis revenir.

PRESTINE.

N'importe,
Je veux que vous danſiez avec mon père & moi.

LE PERE *de Daphnis.*

C'eſt bien prendre ſon temps, ma foi.
Serais-tu folle auſſi, Preſtine, à ta manière?

PRESTINE.

Je ſuis gaie & ſenſée, & je ſais votre affaire;
Soyez tous bien contens.

LE PERE *de Daphnis.*

Ah! méchant petit cœur,
Lorſqu'à tant de chagrins tu nous vois tous en proie,
Peux-tu bien dans notre douleur
Avoir la cruauté de montrer de la joie?

PRESTINE *chante.*

Avant de parler je veux chanter,
Car j'ai bien des choſes à dire.
Ma ſœur je viens vous apporter
De quoi ſoulager votre martyre.

Avant de parler je veux chanter,
Avant de parler je veux rire.
Et quand j'aurai pu tout vous conter,
Tout comme moi vous voudrez chanter,
Comme moi je vous verrai rire.

LE PERE *de Daphnis, pendant que Glycère eſt languiſſante ſur le lit de gazon, abymée dans la douleur.*

Conte-nous donc, Preſtine, & puis nous chanterons,
Si de nous conſoler tu donnes des raiſons.

PRESTINE.

D'abord, ma pauvre ſœur, il faut vous faire entendre
Que vous avez fait fort mal
De ne nous pas apprendre
Que de ce beau Daphnis Grégoire était rival.

GLYCERE.

Hélas ! quel intérêt mon cœur put-il y prendre ?
L'ai-je pu remarquer ? je ne voyais plus rien.

PRESTINE.

Je vous l'avais bien dit, Grégoire eſt un vaurien,
Bien plus dangereux qu'il n'eſt tendre.
Sachez que dans ce temple on a mis deux tonneaux
Pour tous les gens que l'on marie.
L'un eſt vaſte & profond ; la tonne de Citeaux
N'eſt qu'une pinte auprès ; mais il eſt plein de lie.
Il produit la diſcorde & les ſoupçons jaloux,
Les lourds ennuis, les froids dégoûts,
Et la ſecrète antipathie.
C'eſt celui que l'on donne, hélas ! à tant d'époux :
Et ce tonneau fatal empoiſonne la vie.

L'autre

L'autre tonneau, ma sœur, est celui de l'amour :
Il est petit... petit... on en est fort avare ;
De tous les vins qu'on boit c'est, dit-on, le plus rare.
Je veux en tâter quelque jour.
Sachez que le traître Grégoire
Du mauvais tonneau tour à tour
Malignement vous a fait boire.

GLYCERE.

Ah ! de celui d'amour je n'avais pas besoin ;
J'idolâtrais sans lui mon amant & mon maître.
Temple affreux ! coupe horrible ! Ah, Grégoire ! ah, le traître !
Qu'il a pris un funeste soin !

LE PERE *de Glycère.*

D'où sais-tu tout cela ?

PRESTINE.

La servante du temple
Est une babillarde ; elle m'a tout conté.

LE PERE *de Daphnis.*

Oui, de ces deux tonneaux j'ai vu plus d'un exemple ;
La servante a dit vrai. La docte antiquité
A parlé fort au long de cette belle histoire.
Jupiter autrefois, comme on me l'a fait croire,
Avait ces deux bondons toujours à ses côtés :
De là venaient nos biens & nos calamités.
J'ai lu dans un vieux livre...

PRESTINE.

Eh ! lisez moins, mon père,
Et laissez-moi parler.... Dès que j'ai su le fait,
Au bon vin de l'amour j'ai bien vîte en secret
Couru tourner le robinet.
J'en ai fait boire un coup à l'amant de Glycère.

D'amour pour toi, ma sœur, il est tout enivré,
Repentant, honteux, tendre : il va venir. Il rosse
Le méchant Grégoire à son gré.
Et moi qui suis un peu précoce
J'ai pris un bon flacon de ce vin si sucré ;
Et je le garde pour ma noce.

GLYCERE, *se relevant.*

Ma sœur, ma chère sœur, mon cœur désespéré
Se ranime par toi, reprend un nouvel être.
C'est Daphnis que je vois paraître ;
C'est Daphnis qui me rend au jour.

SCENE IV & dernière.

Les Acteurs précédens, DAPHNIS.

DAPHNIS.

AH! je meurs à tes pieds & de honte & d'amour.

QUINQUE.

Chantons tous cinq en ce jour d'alégresse
Du bon tonneau les effets merveilleux.

PRESTINE. LES DEUX PERES. GLYCERE. DAPHNIS.

Ma sœur.... Mon fils.... Mon amant... Ma maîtresse.
Aimons-nous, bénissons les dieux :
Deux amans brouillés s'en aiment mieux.
Que tout nous seconde ;
Allons, courons, jetons au fond de l'eau
Ce vilain tonneau ;
Et que tout soit heureux, s'il se peut, dans le monde.

Fin du troisième & dernier acte.

TANIS ET ZELIDE,

OU

LES ROIS PASTEURS,

TRAGEDIE.

Pour être mise en musique.

AVERTISSEMENT.

STRABON rapporte que dans le temps de la plus haute antiquité il y avait en Egypte des mages si puissans qu'ils disposaient de la vie des rois. C'est une opinion reçue que ces mages opéraient des prodiges terribles, soit par la connaissance des secrets de la nature, & par un art qui a péri avec eux, soit par un commerce avec des êtres surnaturels.

On sait que les pasteurs étaient abhorrés dans le pays où ces mages dominaient; & qu'enfin les pasteurs régnèrent en Egypte.

Cet établissement des rois pasteurs, les prodiges des mages confondus, leur pouvoir anéanti, & le commencement du culte d'*Osiris* & d'*Isis* sont le fondement de cet ouvrage.

PERSONNAGES.

ZELIDE, fille d'un roi de Memphis.

TANIS, } bergers.
CLEOFIS, }

PANOPE, confidente de *Zélide.*

OTOES, chef des mages de Memphis.

PHANOR, guerrier de Memphis.

MAGES.

ISIS & OSIRIS.

BERGERS, BERGERES, PEUPLE.

CHOEURS.

.....barbare que vous êtes,
Percez plutôt ce cœur plein de trouble et d'ennui.

Tanis et Zelide Acte 2e Scne 6e

J.M. Moreau le jne inv. 1785. *d. Embrun Sculp.*

LES ROIS PASTEURS,

TRAGEDIE-OPERA.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

ZELIDE, PANOPE.

ZELIDE.

Dieux bienfesans qu'en ce bois on adore,
Protégez-moi toujours contre mes oppresseurs !
Les mages de Memphis me poursuivent encore ;
Et de simples bergers sont mes seuls défenseurs.
C'est ici que Tanis a repoussé la rage
De nos implacables vainqueurs.
Je n'ai d'autres plaisirs dans mes cruels malheurs
Que de parler de son courage.

PANOPE.

Oubliez-vous Phanor ?

ZELIDE.

A mon père attaché,
Il a suivi mon sort ; je connais sa vaillance.

PANOPE.

Ah ! que vous le voyez avec indifférence !

ZELIDE.

Il a fait son devoir ; mon cœur en est touché.

PANOPE.

Des mages de Memphis il brava la colère.
Depuis que ces tyrans ont détrôné les rois,
Depuis qu'ils ont verſé le ſang de votre père,
Il s'éleva contre eux, il défendit vos droits.
Il a conduit vos pas : il vous aime : il eſpère
Vous mériter par ſes exploits.

ZELIDE.

Malgré tous ſes efforts, errante, pourſuivie,
Je périſſais près de ces lieux :
Lui-même allait tomber ſous un joug odieux.
Nous devons à Tanis la liberté, la vie.
Que Tanis eſt grand à mes yeux !

PANOPE.

L'eſtime & la reconnaiſſance
Sont le juſte prix des bienfaits ;
Mais de ſimples bergers pourront-ils à jamais
Des tyrans de Memphis braver la violence ?
Votre trône eſt tombé, vous n'avez plus d'amis.
Quelle eſt encor votre eſpérance ?

ZELIDE.

Au ſeul bras de Tanis je dois ma délivrance.
J'eſpère tout du généreux Tanis.

SCENE II.

ZELIDE, PANOPE, LES BERGERS *armés de lances entrent avec les Bergères qui portent des houlettes & des instrumens de musique champêtre.*

CHOEUR DES BERGERS.

DEMEUREZ, régnez sur nos rivages;
Connaissez la paix & les beaux jours.
La nature a mis dans nos bocages
Les vrais biens ignorés dans les cours.

UNE BERGERE.

Sans éclat & sans envie,
Satisfaits de notre sort,
Nous jouissons de la vie;
Nous ne craignons point la mort.

L'innocence & le courage,
L'amitié, le tendre amour,
Sont la gloire & l'avantage
De ce fortuné séjour.

(*danses.*)

UN BERGER.

On peut nous charmer,
Jamais nous abattre:
Nous savons combattre,
Nous savons aimer.

CHOEUR.

Demeurez, régnez sur ces rivages ;
Connaissez la paix & les beaux jours.
La nature a mis dans nos bocages
Les vrais biens ignorés dans les cours.

ZELIDE.

Pasteurs, heureux pasteurs ! aussi doux qu'invincibles,
Vous qui bravez la mort, vous qui bravez les fers
De nos pontifes inflexibles,
Que j'aime vos rians déserts !

Que ce séjour me plaît ! que Memphis est sauvage !
Comment avez-vous pu dans ce bois enchanté
Près des murs de Memphis, & près de l'esclavage
Conserver votre liberté?
Comment avez-vous pu vivre toujours sans maîtres,
Dans ces paisibles lieux ?

LES BERGERS.

Nous avons conservé les mœurs de nos ancêtres;
Nous bravons les tyrans, & nous aimons nos dieux.

ZELIDE.

Que de grandeur, ô Ciel ! dans la simple innocence !
Respectables mortels ! Ciel heureux ! jours sereins !

LES BERGERS.

C'est ainsi qu'autrefois vivaient tous les humains.

ZELIDE.

Mais Tanis parmi vous a-t-il quelque puissance?

LES BERGERS.

Dans notre heureuse égalité
Tanis a sur nos cœurs la douce autorité
Que ses vertus & sa vaillance
N'ont que trop bien mérité.

SCENE III.

ZELIDE, TANIS, LE CHOEUR.

TANIS.

Est-il possible, ô Dieux ! Phanor ose entreprendre
D'exposer vos beaux jours à nos fiers ennemis !
Qu'iriez-vous faire, hélas ! aux remparts de Memphis ?
Quel sort y pouvez-vous attendre ?
Nos compagnes, nos bois & nos cœurs sont à vous.
Faudra-t-il qu'un peuple perfide,
Que des mages sanglans une cour homicide
L'emportent sur des biens si doux ?

ZELIDE.

Quoi ! Phanor après sa défaite
Aux rivages du Nil ose-t-il retourner ?
Ah ! s'il me faut quitter cette aimable retraite,
Tanis veut-il m'abandonner ?

TANIS.

Nous ne ravageons point la terre ;
Nous défendons nos champs quand ils sont menacés.
Nous détestons l'horrible guerre :
Mais vous changez nos lois dès que vous paraissez.
Au bout de l'univers je suis prêt à vous suivre.
C'était peu de vous secourir ;
C'est pour vous qu'il est doux de vivre,
Et c'est en vous vengeant qu'il est doux de mourir.

SCENE IV.

ZELIDE, TANIS, PHANOR, LE CHOEUR, Suite de Phanor.

PHANOR.

L'ENNEMI vient à nous, & penſe nous ſurprendre.
C'eſt à vous de me ſeconder,
Tanis, & vous, Bergers. Allez, allez défendre
Vos paſſages qu'il faut garder.

TANIS.

Nous n'avons pas beſoin de votre ordre ſuprême;
Vous nous avez vu dans ces lieux
Délivrer la princeſſe, & vous ſauver vous-même;
Et nous ne connaiſſons de maître que ſes yeux.

PHANOR.

Je commande en ſon nom.

TANIS.

Que votre orgueil contemple
Et notre zèle & nos exploits;
Ceſſez de nous donner des lois,
Et recevez de nous l'exemple.

PHANOR.

Tanis, en d'autres temps votre témérité
Tiendrait un différent langage.

TANIS.

En tous temps mon courage
Mépriſe & dompte la fierté.

ZELIDE.

Arrêtez : quel transport à mes yeux vous divise;
Ma fortune vous est soumise :
Tout est perdu pour moi si vous n'êtes unis.

TANIS.

C'est assez ; pardonnez : je vole, & j'obéis.

SCENE V.

ZELIDE, PHANOR.

PHANOR.

NON, je ne puis souffrir l'indigne déférence
Dont vous l'honorez à mes yeux.
La seule égalité m'offense.
L'injurieuse préférence
Est un affront trop odieux.

ZELIDE.

Il combat pour vous-même ; est-ce à vous de vous plaindre?
Vous deviez plus d'égards aux exploits de Tanis.
Il faut ménager, il faut craindre
Les grands cœurs qui nous ont servis.

PHANOR.

Poursuivez, achevez ingrate,
Faites tomber sur moi notre commun malheur.
Elevez jusqu'à vous un barbare, un pasteur.
Oubliez....

ZELIDE.

Osez-vous?...

PHANOR.

Oui, je vois qu'il s'en flatte ;

Oui, vous encouragez sa téméraire ardeur.
Votre faiblesse éclate
Dans vos yeux & dans votre cœur.

ZELIDE.

Pourquoi soupçonnez-vous que je puisse descendre
Jusqu'à souffrir qu'il vive sous ma loi ?
Vos soupçons menaçans suffiraient pour m'apprendre
Qu'il n'est pas indigne de moi.

PHANOR.

O Ciel ! qu'avec raison de ce fatal rivage
Je voulais partir aujourd'hui !
Pouvez-vous à ce point outrager mon courage ?

ZELIDE.

Si l'égaler à vous c'est vous faire un outrage,
Surpassez son grand cœur en servant mieux que lui.

CHOEUR DES PASTEURS, *derrière la scène.*

Aux armes, aux armes:
Marchons, signalons-nous.

PHANOR.

Hé bien, je vais périr pour vos perfides charmes ;
Je vais chercher la mort, & j'en chéris les coups.
Vous seule causez mes alarmes :
Je n'ai point d'ennemis plus funestes que vous.
(*il sort.*)

LE CHOEUR.

Aux armes, aux armes :
Marchons, signalons-nous.

SCENE VI.

ZELIDE *seule.*

AH! je mérite sa colère.
Je n'osais m'avouer mes secrets sentimens;
Je vois par ses emportemens
Combien Tanis a su me plaire;
Je sens combien je l'aime à son nouveau danger.
Je brûle de le partager.
Que de vertu! que de vaillance!
Dieux! pour sa récompense
Est-ce trop que mon cœur?
Faut-il que ma gloire s'offense
D'une si juste ardeur?
Non, pour sa récompense
Je lui dois tout mon cœur.

Fin du premier acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

LE PRETRE D'ISIS, TANIS, CLEOFIS, CHOEUR DE BERGERS & DE BERGERES.

LE CHOEUR DES BERGERS.

VICTOIRE, victoire !
Nos cruels ennemis
Sont tombés sous les coups du généreux Tanis.

LE CHOEUR DES BERGERES.

Périsse leur mémoire !
Plaisirs, ne soyez plus bannis.

ENSEMBLE.

Triomphe, victoire.

LE PRETRE D'ISIS.

Tendre Isis, Osiris, premiers dieux des mortels,
Pourquoi ne régnez-vous qu'en ces heureux bocages ?
Ne punirez-vous point ces implacables mages,
Ces ennemis de vos autels ?
Aux portes de Memphis nous bravons leur puissance:
Mais est-ce assez pour nous de ne pas succomber?
Quand les verrons-nous tomber
Sous les coups de votre vengeance ?

CHOEUR DES BERGERS.

L'aimable liberté règne dans ces beaux lieux ;
Quels autres biens demandez-vous aux dieux ?

CHOEUR.

CHOEUR DE BERGERES.

Doux Bergers, ſi crains dans les alarmes,
Ne ſoyez ſoumis que par nos charmes.

UNE BERGERE.

Que ces fleurs nouvelles
Ornent nos paſteurs :
C'eſt aux belles
A couronner les vainqueurs.

LE CHOEUR DES BERGERES.

Doux Bergers, ſi crains dans les alarmes,
Ne ſoyez ſoumis que par nos charmes.
(*danſes.*)

UNE BERGERE.

De Vénus oiſeaux charmans,
Vous n'êtes pas ſi fidelles.
Des plus tendres tourterelles
Les tranſports ſont moins touchans.

L'aigle impétueux & rapide
Porte au haut des cieux,
D'un vol moins intrépide,
Le brillant tonnerre des dieux.

LE CHOEUR DES BERGERES.

Doux Bergers, ſi crains dans les alarmes,
Ne ſoyez ſoumis que par nos charmes.

LE PRETRE D'ISIS.

Venez, Bergers, il en eſt temps :
Conſacrez à nos dieux les nobles monumens
De la valeur & de la gloire.

LE CHOEUR.

Triomphe, victoire.

SCENE II.

TANIS, CLEOFIS.

CLEOFIS.

QUOI ! vous ne suivez point leurs pas?

TANIS.

Demeure, ne me quitte pas.
Tu connais ma secrète flamme :
Connais le trouble affreux qui déchire mon ame.

CLEOFIS.

Redoutez-vous Phanor ?

TANIS.

Dans mes troubles cruels,
Tout m'alarme auprès de Zélide.
Ami, le plus fier des mortels
Devient l'amant le plus timide.
Je crains ce que j'adore, & tout me fait trembler.
Mes yeux sont éblouis : j'hésite, je chancelle ;
Mon cœur parle à ses yeux, ma voix n'ose parler.
Je nourris en secret le feu qui me dévore ;
Et lorsque le sommeil vient calmer ma douleur,
Les dieux la redoublent encore.

Osiris m'apparaît précédé des éclairs.
Dans le sein de la nuit profonde,
Autour de lui la foudre gronde ;
Neptune soulève son onde ;
Les noirs abymes sont ouverts.

Qu'ai-je donc fait aux dieux ? quelle menace horrible !

CLEOFIS.

Osiris vous protége : il a conduit vos pas.
C'est lui qui vous rend invincible ;
Il vous avertissait : il ne menaçait pas.

TANIS.

Osiris ! tu connais comme on aime.
Isis au céleste séjour,
La seule Isis fait ton bonheur suprême.
Dieux qui savez aimer, favorisez l'amour !

(*pendant que Tanis fait cette prière aux dieux, Isis & Osiris descendent dans un nuage brillant.*)

SCENE III.

ISIS & OSIRIS *dans le nuage*, TANIS, CLEOFIS.

ISIS & OSIRIS.

L'AMOUR te conduira dans la cité barbare
Où les mages donnent la loi :
Soutiens le sort affreux que l'amour t'y prépare,
Et vois le trépas sans effroi.

SCENE IV.

TANIS, CLEOFIS.

TANIS.

DE quel trouble nouveau je ſens mon ame atteinte!

CLEOFIS.

De quelle horreur je ſuis ſurpris !

TANIS.

Pour braver les dangers, & voir la mort ſans crainte,
Mon cœur n'attendait pas l'oracle d'Oſiris;
Mais pour mes tendres feux, quel funeſte préſage!
Quel oracle pour un amant !
O Dieux, dont Zélide eſt l'image,
Peut-on vous déplaire en l'aimant ?

SCENE V.

TANIS, ZELIDE.

TANIS.

PRINCESSE, dans mes yeux vous liſez mon offenſe;
Mon crime éclate devant vous.
Je crains la céleſte vengeance;
Mais je crains plus votre courroux.

ZELIDE.

J'ignore à quels deſſeins votre cœur s'abandonne.
Je vois en vous mon défenſeur.
S'il eſt un crime au fond de votre cœur,
Je ſens que le mien vous pardonne.

TANIS.

Un Berger vous adore, & vous lui pardonnez !
Ah ! je tremblais à vous le dire.
J'ai bravé les fronts couronnés,
Et leur éclat, & leur empire.
Mon orgueil me trompait, j'écoutai trop sa voix.
Cet orgueil s'abaisse; il commence,
Depuis le jour que je vous vois,
A sentir qu'entre nous il est trop de distance.

ZELIDE.

Il n'en est point, Tanis, & s'il en eût été,
L'amour l'aurait fait disparaître.
Ce n'est pas des grandeurs où les dieux m'ont fait naître
Que mon cœur est le plus flatté.

TANIS.

L'amant que votre cœur préfère
Devient le premier des humains.
Vous voir, vous adorer, vous plaire,
Est le plus brillant des destins.
Mais quand vous m'êtes propice,
Le ciel paraît en courroux;
J'aurais cru que sa justice
Pensait toujours comme vous.

ZELIDE.

Non, je ne puis douter que le ciel ne vous aime.

TANIS.

Je viens d'entendre ici son oracle suprême :

L'amour doit dans Memphis me punir à vos yeux.

ZELIDE.

Vous punir? vous, Tanis! quelle horrible injuſtice!
Ah! que plutôt Memphis périſſe!
Evitons ces murs odieux,
Evitons cette ville impie & meurtrière.
Je renonce à Memphis, je demeure en ces lieux;
Vos lois ſeront mes lois, vos dieux ſeront mes dieux;
Tanis me tiendra lieu de la nature entière:
Je n'y vois plus rien que nous deux.

TANIS & ZELIDE.

Oſiris que l'amour engage,
Toujours aimé d'Iſis, & toujours amoureux,
Nous ſerons fidelles, heureux,
Dans cet obſcur bocage,
Comme vous l'êtes dans les cieux.

SCENE VI.

ZELIDE, TANIS, PHANOR.

PHANOR.

ZELIDE inhumaine, cruelle!
C'eſt ainſi que je ſuis trahi!
J'avais tout fait pour vous; l'amour m'en a puni.
Sous les lois d'un paſteur un vil amour vous range!
Ah! ſi vous ne craignez dans vos indignes fers
Les reproches de l'univers,
Craignez au moins que je me venge.

TANIS.

Vous venger? & de qui?

ZELIDE.

Calmez ce vain courroux:
Je ne crains l'univers ni vous.
Je dois avouer que je l'aime.
Prétendez-vous forcer un cœur
Qui ne dépend que de lui-même?
Etes-vous mon tyran plus que mon défenseur?
Pardonnez à l'amour : il règne avec caprice;
Il enchaîne à son choix
Les cœurs des bergers & des rois.
Un berger tel que lui n'a rien dont je rougisse.

PHANOR.

Ah! je rougis pour vous de votre aveuglement.
Mais frémissez du tourment qui m'accable;
Vous avez fait du plus fidelle amant
L'ennemi le plus implacable.

L'asile où l'on trahit ma foi
Ne vous défendra pas de ma rage inflexible.
Nous verrons si l'amant dont vous suivez la loi
Paraîtra toujours invincible,
Comme il le fut toujours en combattant sous moi.

TANIS.

Vous pouvez l'éprouver, & dès ce moment même.
Quel plus beau champ pour la valeur?
Il est doux de combattre aux yeux de ce qu'on aime:
Ne différez pas mon bonheur.

PHANOR.

C'en eſt trop, & mon bras...

ZELIDE, *l'arrêtant.*

Barbare que vous êtes,
Percez plutôt ce cœur plein de trouble & d'ennui.

TANIS.

Vous daignez arrêter ſes fureurs indiſcrètes
Moins par crainte pour moi que par pitié pour lui.

SCENE VII.

ZELIDE, TANIS, PHANOR, CHOEUR DE BERGERS.

LES BERGERS.

SUSPENDEZ, ſuſpendez la fureur inhumaine
Qui vous trouble à nos yeux :
La diſcorde & la haine
N'habitent point ces lieux.

ZELIDE

Phanor, connaiſſez l'injuſtice
D'un amour barbare & jaloux.

PHANOR.

Si vous aimez Tanis, il faut que je périſſe :
Je ſuis moins barbare que vous.

SCENE VIII.

ZELIDE, TANIS, CHOEUR DE BERGERS.

LE CHOEUR.

O Diſcorde terrible,
Fille affreuſe du tendre amour,
Reſpectez ce beau ſéjour;
Qu'il ſoit à jamais paiſible.

TANIS.

Laiſſez mon rival furieux
Exhaler en vain ſa rage;
Zélide eſt mon partage:
J'aurai pour moi tous les dieux.

LE CHOEUR.

O Diſcorde terrible,
Fille affreuſe du tendre amour,
Reſpecte ce beau ſéjour;
Qu'il ſoit à jamais paiſible.

Fin du ſecond acte.

ACTE III.

(*le théâtre représente le temple d'Isis & d'Osiris. Les statues de ces dieux sont sur l'autel : elles se donnent la main pour marquer l'union de ces deux divinités.*)

SCENE PREMIERE.

TANIS *seul.*

TEMPLE d'Isis où règne la nature,
Beaux lieux sans ornement, images de nos mœurs,
Vous allez couronner une ardeur aussi pure
Que nos offrandes & nos cœurs.
Ni l'amour de Phanor, ni l'éclat des grandeurs
N'ont séduit la belle Zélide.

Zélide est semblable à nos dieux.
Comme eux sa bonté préfère
Le cœur le plus sincère :
Le reste des mortels est égal à ses yeux.

Momens charmans, momens délicieux,
Hâtez-vous d'embellir ce beau jour qui m'éclaire ;
Hâtez-vous de combler mes vœux.

Temple d'Isis où règne la nature,
Beaux lieux sans ornement, images de nos mœurs,
Vous allez couronner une ardeur aussi pure
Que nos offrandes & nos cœurs.

SCENE II.

TANIS, LE CHOEUR DES BERGERS.

LE CHOEUR.

JAMAIS l'amour n'a remporté
Une victoire plus brillante.

TANIS.

Je dois attendre ici la beauté qui m'enchante:
Que ces momens sont lents à mon cœur agité !

LE CHOEUR.

Zélide a dédaigné la grandeur éclatante:
Zélide est comme nous, elle est simple & constante;
Et ses vertus égalent sa beauté.

GRAND CHOEUR.

Jamais l'amour n'a remporté
Une victoire plus brillante.

UN BERGER.

Dans le prochain bocage orné par ses appas
La pompe de l'hymen, & son bonheur s'apprête;
Nos Bergers parent sa tête
Des fleurs qui naissent sous ses pas.

Phanor avec les siens a quitté nos asiles;
La discorde fuit pour jamais.
L'hymen, le tendre amour, & les dieux, & la paix
Nous assurent des jours tranquilles.

(*danses.*)

Dans ce fortuné séjour,
Les timbales & les musettes,
Les sceptres des rois, les houlettes
Sont unis des mains de l'amour.

UNE BERGERE.

Bientôt, selon l'usage établi parmi nous,
Les Pasteurs consacrés aux dieux de nos ancêtres,
Au son de leurs flûtes champêtres,
Vont amener Zélide à son heureux époux.

TANIS.

Viens, vole, cher objet, c'est l'amour qui t'appelle.
Nos chiffres sont tracés sur de jeunes ormeaux:
Le temps les verra croître, & les rendra plus beaux,
Sans pouvoir ajouter à mon amour fidelle.

Ces gazons sont plus verds, une grâce nouvelle
Anime le chant des oiseaux.
Viens, vole, cher objet, c'est l'amour qui t'appelle.

SCENE III.

TANIS, LES BERGERS, CLEOFIS.

CLEOFIS.

O perfidie! ô crime! ô douleur éternelle!

TANIS & LE CHOEUR.

Ciel! quels maux nous annoncez-vous?

CLEOFIS.

Des soldats de Memphis, & ton rival jaloux...
Ceux qui n'auraient osé combattre contre nous....

TANIS.

Hé bien ?

CLEOFIS.

Ils ont trahi notre ſimple innocence !
Ils t'enlèvent Zélide !

TANIS.

O fureur ! ô vengeance !

LE CHOEUR.

Ils l'enlèvent, ô Dieux !

TANIS.

Courons, amis, puniſſons cet outrage.

CLEOFIS.

Sur un vaiſſeau caché près du rivage
Ils ont fendu les flots impétueux.
Sur la foi des ſermens nous demeurions tranquilles :
C'eſt la première fois qu'ils ont été trahis !

Dans le ſein de ces doux aſiles,
Elle invoquait les dieux, elle appelait Tanis :
Nous ne répondions à ſes cris
Que par des ſanglots inutiles.

TANIS.

Grands dieux ! voilà les maux que vous m'aviez promis !
Je les verrai ces murs malheureux & coupables :
Ces implacables dieux, ces mages inhumains,
Ces mages affreux dont les mains
Verſent le ſang des miſérables.
Amis, c'eſt là qu'il faut mourir.
On ne peut vous dompter : on oſe vous trahir.

Détruiſons cette ville impie.
Amis, c'eſt à votre valeur
De punir cette perfidie ;
Amis, c'eſt à votre valeur
De ſervir ma juſte fureur.

LE CHOEUR.

Nous allons tous chercher la mort ou la vengeance.
Nous marchons ſous ſon étendard.

CLEOFIS.

Vengeons l'amour, vengeons l'innocence ;
Mais craignons d'arriver trop tard.
Il faut franchir ce mont inacceſſible,
Et Memphis à nos yeux eſt un autre univers.

TANIS.

L'amour ne voit rien d'impoſſible ;
Tous les chemins lui ſont ouverts :
Il traverſe la terre & l'onde ;
Il pénètre au ſein des enfers ;
Il franchit les bornes du monde.
Croyez-en les tranſports de mon cœur outragé.
Memphis me verra mort ; ou me verra vengé.

Que vois-je ? quel heureux préſage ?
Nos dieux tournent ſur moi les plus tendres regards !
Dieux, dont la bonté m'encourage,
Je ſuis l'amour, & vous ; tout m'anime, je pars.

Fin du troiſième acte.

ACTE IV.

(*le théâtre représente le temple des mages de Memphis. On voit à droite & à gauche des pyramides, & des obéliſques : les chapiteaux des colonnes du temple ſont chargés des repréſentations de tous les monſtres de l'Egypte.*)

SCENE PREMIERE.

OTOES chef des mages, CHOEUR de mages.

OTOES.

MINISTRES de mes lois que ma vengeance anime,
Phanor a réparé ſon crime.
Puiſſe du ſang des rois le dangereux parti,
Qui menaçait l'autel, & que l'autel opprime,
Tomber anéanti !

Conſultons de notre art les ſecrets formidables :
Voyons par quels terribles coups
Il faut confondre les coupables
Qu'un ſacrilége orgueil anima contre nous.

CHOEUR DES MAGES.

O magique puiſſance,
Sois toujours dans nos mains
L'inſtrument de la vengeance ;
Fais trembler les faibles humains !

OTOES.

Que nos secrets impénétrables
D'une profonde nuit soient à jamais voilés:
Plus ils sont inconnus, plus ils sont vénérables
A nos esclaves aveuglés.

LE CHOEUR.

O magique puissance,
Sois toujours dans nos mains
L'instrument de la vengeance;
Fais trembler les faibles humains!

OTOES.

Commençons nos mystères sombres,
Inconnus aux mortels.
Du fatal avenir je vais percer les ombres
Et chercher du destin les décrets éternels.

Symphonie terrible.

(*on peut exprimer par une danse figurée la sombre horreur de ces mystères.*)

Que vois-je? quel danger! quelle horreur nous menace!
Un Berger, un simple Berger
Des rois que j'ai détruits vient rétablir la race!
Il dresse un autel étranger!...
Un dieu vengeur l'amène!... Un dieu vengeur nous chasse!

CHOEUR DES MAGES.

Que tout l'enfer armé prévienne cette audace!

OTOES.

OTOES.

Otons toute espérance aux vils séditieux.
Du sang des rois, de ce sang si funeste
Zélide est le seul reste;
Il faut l'immoler à leurs yeux.

LE CHOEUR.

Soyons inexorables;
N'épargnons pas le sang:
Que la beauté, l'âge, & le rang,
Nous rendent plus impitoyables.

OTOES.

Qu'on amène Zélide: il faut tout préparer
Pour ce terrible sacrifice.

SCENE II.

OTOES, LES MAGES, PHANOR, & sa suite.

PHANOR.

JE viens vous demander le prix de mon service;
Vous me l'avez promis, & je dois l'espérer.
Je ramène les miens sous votre obéissance;
Zélide est en mes mains, nos troubles sont finis;
Et Zélide est l'unique prix
Que je veux pour ma récompense.

OTOES.

Qu'oſez-vous demander ?

PHANOR.

Aux pieds de vos autels
C'eſt à vous de former cette auguſte alliance.

OTOES.

Venez la diſputer à nos dieux immortels.

PHANOR.

Ciel ! Qu'eſt-ce que j'entends ! je tremble, je friſſonne.

OTOES.

Après vos complots criminels,
C'eſt beaucoup ſi l'on vous pardonne.

(*il rentre dans le temple avec les mages.*)

SCENE III.

PHANOR, Suite.

PHANOR.

O crime ! ô projet infernal !
J'entrevois les horreurs que ce temple prépare !
C'eſt moi, c'eſt mon amour barbare
Qui va porter le coup fatal.

Vengez-moi, vengez-vous : prévenez le ſupplice
Qui nous eſt à tous deſtiné.
Qu'attendez-vous de leur juſtice ?
Ces monſtres teints de ſang n'ont jamais pardonné.

Quel appareil horrible à mes yeux se découvre!
Zélide dans les fers! un glaive sur l'autel!
(*Zélide paraît enchaînée dans le fond du temple; il continue.*)
Rassemblons nos amis; secondez mon courage;
Partagez ma honte & ma rage;
Suivez mon désespoir mortel.
(*ils sortent.*)

SCENE IV.

OTOES, LES MAGES, ZELIDE.

ZELIDE.

ACHEVEZ, monstres inflexibles:
Frappez, ministre cruel;
Hâtez les vengeances du ciel
Par vos sacriléges horribles.
Qu'est devenu Tanis? Ciel! qu'est-ce que je vois.

SCENE V.

OTOES, LES MAGES, ZELIDE, TANIS.

TANIS, *accourant à l'autel.*

ARRETEZ, arrêtez, ministres du carnage:
De ce temple sanglant j'apprends quelle est la loi.
La mort doit être mon partage;
Zélide a mon cœur & ma foi.
Un époux en ces lieux peut s'offrir en victime.
Respectez l'amour qui m'anime;
Que tous vos coups tombent sur moi.

ZELIDE.

O prodige d'amour! ô comble de l'effroi!
Tanis pour moi se sacrifie!
(*à Tanis.*)
Voici le seul moment de ma funeste vie
Où je puis désirer de n'être point à toi.
(*aux Mages.*)
Il n'est point mon époux: c'est en vain qu'il réclame
Des droits si chers, un nom si doux.

TANIS.

Ah! ne trahissez pas mon espoir & ma flamme:
Que j'emporte au tombeau le bonheur d'être à vous!

ZELIDE & TANIS *ensemble.*

Sauvez la moitié de moi-même;
Frappez, ne différez pas.
Pardonnez à ce que j'aime:
C'est à moi qu'on doit le trépas.

SCENE VI.

OTOES, les Acteurs précédens, PHANOR.

OTOES.

NOTRE indigne ennemi lui-même se déclare;
C'est lui qu'ont amené les dieux & les enfers.

TANIS.

Je suis ton ennemi, n'en doute point, barbare.

OTOES.

Qu'on le charge de fers;

Commençons par ce sacrifice.
Téméraire, tu périras ;
Mais ton juste supplice
Ne la sauvera pas.

Prenez ce fer sacré. Dieux ! quel affreux prodige !
Ce fer tombe en éclats... ces murs sont teints de sang !...
Ton dieu m'impose en vain par ce nouveau prestige :
Il reste encor des traits pour te percer le flanc.

ZELIDE.

Peuples, un dieu prend sa défense.

PHANOR *à sa suite, arrivant sur la scène.*

Amis, suivez mes pas, & vengeons l'innocence.

OTOES *aux Mages.*

Soldats qui me servez, terrassez l'insolence.
Vous, gardez ces deux criminels ;
Vous, marchez, combattez, & vengez les autels.
(*les combattans entrent dans le temple qui se referme.*)

SCENE VII.

TANIS, ZELIDE, Gardes.

TANIS.

O prodige inutile ! ô douloureuses peines !
Phanor combat pour vous, & je suis dans les chaînes !
Tous les miens m'ont suivi, mais leurs secours sont lents :
Je n'ai pour vous que des vœux impuissans.

CHOEUR, *derrière la scène.*

Cédez, tombez, mourez, sacriléges coupables :
Nos traits sont inévitables.

ZELIDE.

Entendez-vous les cris des combattans ?

TANIS.

Quel ſon harmonieux ſe mêle au bruit des armes !
Quel mélange inouï de douceurs & d'alarmes !

(*on entend une ſymphonie douce.*)

CHOEUR, *derrière la ſcène.*

Des dieux équitables
Prennent ſoin de vos beaux jours ;
Des dieux favorables
Protégent vos tendres amours.

TANIS.

Je reconnais la voix de nos dieux ſecourables :
Ces dieux de l'innocence arment pour vous leurs bras.

CHOEUR *des combattans.*

Tombez, tyrans ; mourez, coupables ;
Tombez dans la nuit du trépas.

ZELIDE.

Je frémis !

TANIS.

Non, ne craignez pas.
Si mes dieux ont parlé, j'eſpère en leur clémence ;
J'en crois leurs bienfaits & mon cœur.
Ils ont conduit mes pas dans ce ſéjour d'horreur.
Ils ſont éclater leur puiſſance ;
Ils étendent leur bras vengeur.

ZELIDE & TANIS.

Dieux bienfesans, achevez votre ouvrage;
Délivrez l'innocent qui n'espère qu'en vous.
Lancez vos traits, écrasez sous vos coups
Le barbare qui vous outrage.

(*les gardes emmènent Zélide & Tanis.*)

ZELIDE.

On vous redoute encore, on nous sépare, hélas!
La mort approche, on nous sépare.

TANIS.

Qu'ils tremblent à la voix du ciel qui se déclare.
C'est à nous d'espérer jusqu'au sein du trépas.

Fin du quatrième acte.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

ZELIDE, TANIS.

ZELIDE.

LA mort en ces lieux nous rassemble;
Le sacrifice est prêt; nous périrons ensemble.

TANIS.

Zélide, calmez vos terreurs.

ZELIDE.

Nos cruels tyrans sont vainqueurs:
A peine on voit de loin paraître nos pasteurs;
Et Phanor a perdu la vie.

TANIS.

Il méritait la mort; il vous avait trahie.

ZELIDE.

Vous êtes seul & désarmé,
Et votre cœur est sans alarmes!

TANIS.

Je vous aime, je suis aimé:
L'amour & les dieux sont mes armes.

ZELIDE.

Tanis! mon cher Tanis, sans vous, sans nos amours,
Je braverais la mort qui me menace.
Mais ces mages sanglans sont maîtres de vos jours;
Nous sommes enchaînés: vous êtes sans secours.

TANIS.

Nos chaînes vont tomber: tout va changer de face.

ZELIDE.

Quoi! les dieux à ce point voudraient nous protéger!
Fuyons ces lieux...

TANIS.

Moi? fuir, quand je puis vous venger!

ZELIDE.

N'abuſez point de la faveur céleſte;
Dérobez-vous à ces mages ſanglans:
Tout l'enfer eſt ſoumis à leur pouvoir funeſte;
La nature obéit à leurs commandemens.

TANIS.

Elle obéit à moi.

ZELIDE.

Ciel! qu'eſt-ce que j'entends?

TANIS.

D'Iſis & d'Oſiris les deſtins m'ont fait naître.

ZELIDE.

Ah! vous êtes du ſang des dieux!
Vous ſavez aſſez qu'à mes yeux
Vous ſeul étiez digne d'en être.

TANIS.

Ils daignaient m'éprouver par les plus rudes coups:
Ils n'ont voulu me reconnaître
Qu'après m'avoir enfin rendu digne de vous.

Lorſque ces tyrans ſanguinaires
Nous ſéparaient par un barbare effort,
J'ai revu mes dieux tutélaires;
Ils m'ont appris ma gloire, ils ont changé mon ſort;
Ils ont mis dans mes mains le tonnerre & la mort.
Vous allez remonter au rang de vos ancêtres;
L'Egypte va changer & de dieux & de maîtres.

ZELIDE.

Un ſi grand changement eſt digne de vos mains.
Mais je vois avancer ces mages inflexibles.
Hélas ! je vous aime, & je crains...

TANIS.

Ils trembleront bientôt, ces tyrans ſi terribles.

SCENE II.

TANIS, ZELIDE, OTOES, LES MAGES, LE PEUPLE.

OTOES.

PEUPLES, proſternez-vous : terre entière, adorez
Les éternels arrêts de nos dieux redoutables.
Monſtres de l'Egypte, accourez :
Connaiſſez ma voix, dévorez
Ces audacieux coupables,
Au fer de l'autel échappés.

TANIS.

Oſiris, mon père, frappez ;
Lancez du haut des cieux vos traits inévitables.

(*des flèches lancées par des mains inviſibles percent les monſtres que ſe ſont répandus ſur la ſcène.*)

LES MAGES.

O Ciel ! ſe peut-il concevoir
Qu'on égale notre pouvoir !

OTOES.

Art terrible & divin, déployez vos prodiges;
Confondez ces nouveaux preſtiges !
Sortez des gouffres des enfers,
Du brûlant Phlégéton, flammes étincelantes !

(*on voit s'élever des tourbillons de flammes.*)

TANIS.

Cieux, à ma voix ſoyez ouverts !
Torrens ſuſpendus dans les airs,
Venez, & détruiſez ces flammes impuiſſantes !

(*des caſcades d'eau ſortent des obéliſques du temple, & éteignent les flammes.*)

CHOEUR DU PEUPLE.

O Ciel ! dans ce combat quel dieu ſera vainqueur ?

OTOES.

Vous oſez en douter ! Que la voix du tonnerre
Gronde & décide en ma faveur !
Eclairs, brillez ſeuls ſur la terre !
Elémens, faites-vous la guerre,
Confondez-vous avec horreur !

TANIS.

Les dieux t'ont exaucé, mais c'eſt pour ton ſupplice.
Voici l'inſtant de leur juſtice :
L'enfer va ſuccomber, & ton pouvoir finit.
Le ciel s'eſt enflammé, le tonnerre étincelle.
Tremble, c'eſt ta voix qui l'appelle :
Il tombe, il frappe, il te punit.

CHOEUR DU PEUPLE.

Ah! les dieux de Tanis ſont nos dieux légitimes.

(*le tonnerre tombe; l'autel & les mages ſont renverſés.*)

TANIS.

Autels ſanglans, prêtres chargés de crimes,
Soyez détruits, ſoyez précipités
Dans les éternels abymes
Du Ténare dont vous ſortez.

SCENE III & dernière.

Les Acteurs précédens, LES BERGERS.

TANIS *aux Bergers qui paraiſſent armés ſur la ſcène.*

Vous qui venez venger Zélide,
Le ciel a prévenu vos cœurs & vos exploits.
Sa juſtice en ces lieux réſide;
Il n'appartient qu'aux dieux de rétablir les rois.

Sur ces débris ſanglans, ſur ces vaſtes ruines,
Célébrons les faveurs divines.

(*danſes.*)

LE CHOEUR.

Régnez tous deux dans une paix profonde,
Toujours unis & toujours vertueux.
Fille des rois, enfant des dieux,
Imitez-les, ſoyez l'amour du monde.

TANIS.

Le calme succède à la guerre.
De nouveaux cieux, une nouvelle terre
Semblent formés en ce beau jour.
Sur les pas des vertus les plaisirs vont paraître :
Tout est l'ouvrage de l'amour.
(*danses.*)

LE CHOEUR *répète.*

Régnez tous deux dans une paix profonde,
Toujours unis & toujours vertueux.
Fille des rois, enfant des dieux,
Imitez-les, soyez l'amour du monde.

Fin du cinquième & dernier Acte.

JULES CESAR,

TRAGEDIE

DE SHAKESPEARE.

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:1-712166-p0359-9

AVERTISSEMENT.

AVERTISSEMENT

DES EDITEURS.

ON a cru devoir joindre au théâtre les deux pièces ſuivantes, quoiqu'elles ne ſoient que de ſimples traductions.

On pourra comparer la Mort de Céſar de *Shakeſpeare* avec la tragédie de M. de *Voltaire*, & juger ſi l'art tragique a fait, ou non, des progrès depuis le ſiècle d'*Eliſabeth*. On verra auſſi ce que l'un & l'autre ont cru devoir emprunter de *Plutarque*, & ſi M. de *Voltaire* doit autant à *Shakeſpeare* qu'on l'a prétendu.

L'Héraclius eſpagnol ſuffit pour donner une idée de la différence qui exiſte entre le théâtre eſpagnol & celui de *Shakeſpeare*. C'eſt la même irrégularité, le même mélange des ſituations les plus tragiques & des bouffonneries les plus groſſières : mais il y a plus de paſſion dans le théâtre anglais, & plus de grandeur dans celui des Eſpagnols ; plus d'extravagances dans *Calderon* & *Vega*, plus d'horreurs dégoûtantes dans *Shakeſpeare*.

M. de *Voltaire* a combattu, pendant les vingt dernières années de ſa vie, contre la manie de

quelques gens de lettres qui, ayant appris de lui à connaître les beautés de ces théâtres grossiers, ont cru devoir y louer presque tout, & ont imaginé une nouvelle poëtique qui, s'ils avaient pu être écoutés, aurait absolument replongé l'art tragique dans le chaos.

AVERTISSEMENT

DU TRADUCTEUR.

AYANT entendu souvent comparer *Corneille* & *Shakespeare*, j'ai cru convenable de faire voir la manière différente qu'ils emploient l'un & l'autre dans les sujets qui peuvent avoir quelque ressemblance ; j'ai choisi les premiers actes de la mort de César, où l'on voit une conspiration comme dans Cinna, & dans lesquels il ne s'agit que d'une conspiration, jusqu'à la fin du troisième acte. Le lecteur pourra aisément comparer les pensées, le style, & le jugement de *Shakespeare*, avec les pensées, le style, & le jugement de *Corneille*. C'est aux lecteurs de toutes les nations, de prononcer entre l'un & l'autre. Un Français & un Anglais seraient peut-être suspects de quelque partialité. Pour bien instruire ce procès, il a fallu faire une traduction exacte. On a mis en prose ce qui est en prose dans la tragédie de *Shakespeare* ; on a rendu en vers blancs ce qui est en vers blancs, & presque toujours vers pour vers. Ce qui est familier & bas est traduit avec familiarité & avec bassesse. On a tâché de s'élever avec l'auteur quand il s'élève ; & lorsqu'il est enflé & guindé, on a eu soin de ne l'être ni plus ni moins que lui.

On peut traduire un poëte en exprimant seulement le fond de ses pensées ; mais pour le bien faire connaître, pour donner une idée juste de sa langue, il faut traduire non-seulement ses pensées, mais tous les accessoires. Si le poëte a employé une métaphore, il ne faut pas lui substituer une autre métaphore ; s'il se sert d'un mot qui soit bas dans sa langue, on doit le rendre par un mot qui soit bas dans la nôtre. C'est un tableau dont il faut copier exactement l'ordonnance, les attitudes, le coloris, les défauts, & les beautés ; sans quoi vous donnez votre ouvrage pour le sien.

Nous avons en français des imitations, des esquisses, des extraits, de *Shakespeare*, mais aucune traduction. On a voulu apparemment ménager notre délicatesse. Par exemple, dans la traduction du Maure de Venise, *Yago* au commencement de la pièce vient avertir le sénateur *Brabantio*, que le Maure a enlevé sa fille. L'auteur français fait parler ainsi *Yago* à la française :

» Je dis, Monsieur, que vous êtes trahi, & » que le Maure est actuellement possesseur des » charmes de votre fille.

Mais voici comme *Yago* s'exprime dans l'original anglais.

„ Tête & ſang, Monſieur, vous êtes un de
„ ceux qui ne ſerviraient pas Dieu ſi le diable
„ vous le commandait; parce que nous venons
„ vous rendre ſervice, vous nous traitez de
„ ruſiens. Vous avez une fille couverte par un
„ cheval de Barbarie; vous aurez des petits-
„ fils qui henniront, des chevaux de courſe
„ pour couſins-germains, & des chevaux de
„ manége pour beaux-frères.

LE SENATEUR.

„ Qui es-tu, miſérable profane?

YAGO.

„ Je ſuis, Monſieur, un homme qui viens
„ vous dire que le Maure & votre fille ſont
„ maintenant la bête à deux dos.

LE SENATEUR.

„ Tu es un coquin, &c.

Je ne dis pas que le traducteur ait mal fait d'épargner à nos yeux la lecture de ce morceau; je dis ſeulement qu'il n'a pas fait connaître *Shakeſpeare*, & qu'on ne peut deviner quel eſt le génie de cet auteur, celui de ſon temps, celui de ſa langue, par les imitations qu'on nous en a données ſous le nom de traduction. Il n'y a pas ſix lignes de ſuite dans le Jules Céſar français, qui ſe trouvent dans le Céſar anglais. La traduction qu'on donne ici de ce Céſar, eſt

la plus fidelle qu'on ait jamais faite en notre langue d'un poëte ancien, ou étranger. On trouve, à la vérité, dans l'original, quelques mots qui ne peuvent se rendre littéralement en français, de même que nous en avons que les Anglais ne peuvent traduire; mais ils sont en très-petit nombre.

Je n'ai qu'un mot à ajouter; c'est que les vers blancs ne coûtent que la peine de les dicter. Cela n'est pas plus difficile à faire qu'une lettre. Si on s'avise de faire des tragédies en vers blancs, & de les jouer sur notre théâtre, la tragédie est perdue. Dès que vous ôtez la difficulté, vous ôtez le mérite.

JULES CESAR,

TRAGEDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE. (*a*)

FLAVIUS.

Hors d'ici ; à la maiſon ; retournez chez vous, fainéans ; eſt-ce aujourd'hui jour de fête ? ne ſavez-vous pas, vous qui êtes des ouvriers, que vous ne devez pas vous promener dans les rues un jour ouvrable, ſans les marques de votre profeſſion ? (*b*) Parle, toi, quel eſt ton métier ?

L'HOMME DU PEUPLE.

Eh, mais, Monſieur, je ſuis charpentier.

MARULLUS.

Où eſt ton tablier de cuir ? où eſt ta règle ? pourquoi portes-tu ton bel habit ? (*en s'adreſſant à un autre*) Et toi, de quel métier es-tu ?

(*a*) Il y a trente-huit acteurs dans cette pièce, ſans compter les aſſiſtans. Les trois premiers actes ſe paſſent à Rome. Le quatrième & le cinquième ſe paſſent à Modène & en Grèce. La première ſcène repréſente des rues de Rome. Une foule de peuple eſt ſur le théâtre. Deux tribuns, *Marullus* & *Flavius*, leur parlent. Cette première ſcène eſt en proſe.

(*b*) C'était alors la coutume en Angleterre.

L'HOMME DU PEUPLE.

En vérité.... pour ce qui regarde les bons ouvriers.... je suis.... comme qui dirait, un savetier.

MARULLUS.

Mais, dis-moi, quel est ton métier, te dis-je ? réponds positivement.

L'HOMME DU PEUPLE.

Mon métier, Monsieur ? mais j'espère que je peux l'exercer en bonne conscience. Mon métier est, Monsieur, raccommodeur d'ames. (*c*)

MARULLUS.

Quel métier, faquin ? quel métier, te dis-je, vilain salope ?

L'HOMME DU PEUPLE.

Eh, Monsieur, ne vous mettez pas hors de vous ; je pourrais vous raccommoder.

FLAVIUS.

Qu'appelles-tu, me raccommoder ? que veux-tu dire par-là ?

L'HOMME DU PEUPLE.

Eh mais, vous ressemeler.

FLAVIUS.

Ah, tu es donc en effet savetier ? l'es-tu ? parle.

LE SAVETIER.

Il est vrai, Monsieur, je vis de mon alène ; je ne me mêle point des affaires des autres marchands, ni de celles

(*c*) Il prononce ici le mot de *semelle* comme on prononce celui d'*ame* en anglais.

Il faut savoir que *Shakespeare* avait eu peu d'éducation, qu'il avait le malheur d'être réduit à être comédien, qu'il fallait plaire au peuple, que le peuple plus riche en Angleterre qu'ailleurs fréquente les spectacles, & que *Shakespeare* le servait selon son goût.

des femmes ; je suis un chirurgien de vieux souliers ; lorsqu'ils sont en grand danger, je les rétablis.

FLAVIUS.

Mais pourquoi n'es-tu pas dans ta boutique ? pourquoi es-tu avec tant de monde dans les rues. ?

LE SAVETIER.

Eh, Monsieur, c'est pour user leurs souliers, afin que j'aie plus d'ouvrage. Mais la vérité, Monsieur, est que nous nous fesons une fête de voir passer César, & que nous nous réjouissons de son triomphe.

MARULLUS. (*il parle en vers blancs.*)

Pourquoi vous réjouir ? quelles sont ses conquêtes ?
Quels rois par lui vaincus, enchaînés à son char,
Apportent des tributs aux souverains du monde ?
Idiots, insensés, cervelles sans raison,
Cœurs durs, sans souvenir, & sans amour de Rome,
Oubliez-vous Pompée, & toutes ses vertus ?
Que de fois dans ces lieux, dans les places publiques,
Sur les tours, sur les toits, & sur les cheminées,
Tenant des jours entiers vos enfans dans vos bras,
Attendiez-vous le temps où le char de Pompée
Traînait cent rois vaincus au pied du capitole ?
Le ciel retentissait de vos voix, de vos cris,
Les rivages du Tibre, & ses eaux s'en émurent.
Quelle fête, grands Dieux ! vous assemble aujourd'hui ?
Quoi vous couvrez de fleurs le chemin d'un coupable,
Du vainqueur de Pompée, encor teint de son sang !
Lâches, retirez-vous, retirez-vous, ingrats :
Implorez à genoux la clémence des Dieux ;
Tremblez d'être punis de tant d'ingratitude. (*d*)

(*d*) Si le commencement de la scène est pour la populace, ce morceau est pour la cour, pour les hommes d'état, pour les connaisseurs,

FLAVIUS.

Allez, chers compagnons; allez, compatriotes;
Assemblez vos amis, & les pauvres surtout:
Pleurez au bords du Tibre, & que ces tristes bords
Soient couverts de ses flots qu'auront enflés vos larmes.
(*le peuple s'en va.*)
Tu les vois, Marullus, à peine repentans:
Mais ils n'osent parler, ils ont senti leurs crimes.
Va vers le capitole, & moi par ce chemin;
Renversons d'un tyran les images sacrées.

MARULLUS.

Mais quoi! le pouvons-nous le jour des lupercales?

FLAVIUS.

Oui, te dis-je, abattons ces images funestes.
Aux ailes de César il faut ôter ces plumes:
Il volerait trop haut, & trop loin de nos yeux:
Il nous tiendrait de loin dans un lâche esclavage.

SCENE II.

CESAR, ANTOINE, (*habillés comme l'étaient ceux qui couraient dans la fête des lupercales, avec un fouet à la main pour toucher les femmes grosses*) CALPHURNIA femme de Céſar ; PORCIA, femme de Brutus ; DECIUS, CICERON, BRUTUS, CASSIUS, CASCA, & un aſtrologue. (*Cette ſcène eſt moitié en vers, & moitié en proſe.*)

CESAR.

ECOUTEZ, Calphurnia.

CASCA. (*e*)

Paix, Meſſieurs, holà, Céſar parle.

CESAR.

Calphurnia !

CALPHURNIA.

Quoi ! Milord.

CESAR.

Ayez ſoin de vous mettre dans le chemin d'Antoine quand il courra.

ANTOINE.

Pourquoi, Milord ?

CESAR.

Quand vous courrez, Antoine, il faut toucher ma femme.
Nos aïeux nous ont dit qu'en cette courſe ſainte,
C'eſt ainſi qu'on guérit de la ſtérilité.

ANTOINE.

C'eſt aſſez, Céſar parle, on obéit ſoudain.

(*e*) *Shakeſpeare* fait de *Caſca*, ſénateur, une eſpèce de bouffon.

CESAR.

Va, cours, acquitte-toi de la cérémonie.

L'ASTROLOGUE *avec une voix grêle.*

Céſar!

CESAR.

Qui m'appelle?

CASCA.

Ne faites donc pas tant de bruit, paix, encore une fois.

CESAR.

Qui donc m'a appelé dans la foule? J'ai entendu une voix plus claire que de la muſique, qui fredonnait Céſar. Parle, qui que tu ſois, parle; Céſar ſe tourne pour t'écouter.

L'ASTROLOGUE.

Céſar, prends garde aux ides de mars. (*f*)

CESAR.

Quel homme eſt-ce cela?

BRUTUS.

C'eſt un aſtrologue, qui vous dit de prendre garde aux ides de mars.

CESAR.

Qu'il paraiſſe devant moi, que je voie ſon viſage.

CASCA *à l'aſtrologue.*

L'ami, fends la preſſe, regarde Céſar.

CESAR.

Que diſais-tu tout-à-l'heure? répète encore.

(*f*) Cette anecdote eſt dans *Plutarque*, ainſi que la plupart des incidens de la pièce. *Shakeſpeare* l'avait donc lu: comment donc a-t-il pu avilir la majeſté de l'hiſtoire romaine, juſqu'à faire parler quelquefois ces maîtres du monde comme des inſenſés, des bouffons, des crocheteurs? On l'a déjà dit, il voulait plaire à la populace de ſon temps.

L'ASTROLOGUE.

Prends garde aux ides de mars.

CESAR.

C'eſt un rêveur, laiſſons-le aller, paſſons.

(*Céſar s'en va avec toute ſa ſuite.*)

SCENE III.

BRUTUS, & CASSIUS.

CASSIUS.

VOULEZ-VOUS venir voir les courſes des lupercales?

BRUTUS.

Non pas moi.

CASSIUS.

Ah! je vous en prie, allons-y.

BRUTUS. (*en vers.*)

Je n'aime point ces jeux; les goûts, l'eſprit d'Antoine,
Ne ſont point faits pour moi; courez ſi vous voulez.

CASSIUS.

Brutus, depuis un temps, je ne vois plus en vous
Cette affabilité, ces marques de tendreſſe,
Dont vous flattiez jadis ma ſenſible amitié.

BRUTUS.

Vous vous êtes trompé, quelques ennuis ſecrets,
Des chagrins peu connus ont changé mon viſage;
Ils me regardent ſeul, & non pas mes amis.
Non, n'imaginez point que Brutus vous néglige;
Plaignez plutôt Brutus en guerre avec lui-même;
J'ai l'air indifférent, mais mon cœur ne l'eſt pas.

CASSIUS.

Cet air sévère & triste, où je m'étais mépris,
M'a souvent avec vous imposé le silence.
Mais; parle-moi, Brutus, peux-tu voir ton visage?

BRUTUS.

(g) Non, l'œil ne peut se voir, à moins qu'un autre objet
Ne réfléchisse en lui les traits de son image.

CASSIUS.

Oui, vous avez raison: que n'avez-vous, Brutus,
Un fidelle miroir qui vous peigne à vous-même,
Qui déploie à vos yeux vos mérites cachés,
Qui vous montre votre ombre? Apprenez, apprenez
Que les premiers de Rome ont les mêmes pensées;
Tous disent, en plaignant ce siècle infortuné,
Ah si du moins Brutus pouvait avoir des yeux!

BRUTUS.

A quel écueil étrange oses-tu me conduire?
Et pourquoi prétends-tu que me voyant moi-même,
J'y trouve des vertus que le ciel me refuse?

CASSIUS.

Ecoute, cher Brutus, avec attention.
Tu ne saurais te voir que par réflexion.
Supposons qu'un miroir puisse *avec modestie*
Te montrer quelques traits à toi-même inconnus,
Pardonne! tu le sais, je ne suis point flatteur:
Je ne fatigue point par d'indignes sermens,
D'infidelles amis qu'en secret je méprise.

(g) Rien n'est plus naturel que le fond de cette scène, rien n'est même plus adroit. Mais comment peut-on exprimer un sentiment si naturel & si vrai par des tours qui le font si peu? C'est que le goût n'était pas formé.

Je n'embraſſe perſonne afin de le trahir.
Mon cœur eſt tout ouvert, & Brutus y peut lire.
(*On entend des acclamations, & le ſon des trompettes.*)

BRUTUS.

Que peuvent annoncer ces trompettes, ces cris?
Le peuple voudrait-il choiſir Céſar pour roi?

CASSIUS.

Tu ne voudrais donc pas voir Céſar ſur le trône?

BRUTUS.

Non, ami, non, jamais, quoique j'aime Céſar.
Mais pourquoi ſi long-temps me tenir incertain?
Que ne t'expliques-tu? que voulais-tu me dire?
D'où viennent tes chagrins dont tu cachais la cauſe?
Si l'amour de l'Etat les fait naître en ton ſein,
Parle, ouvre-moi ton cœur, montre-moi ſans frémir
La gloire dans un œil, & le trépas dans l'autre.
Je regarde la gloire, & brave le trépas;
Car le ciel m'eſt témoin que ce cœur tout romain,
Aima toujours l'honneur plus qu'il n'aima le jour.

CASSIUS.

Je n'en doutai jamais, je connais ta vertu,
Ainſi que je connais ton amitié fidelle.
Oui, c'eſt l'honneur, ami, qui fait tous mes chagrins,
J'ignore de quel œil tu regardes la vie;
Je n'examine point ce que le peuple en penſe.
Mais pour moi, cher ami, j'aime mieux n'être pas
Que d'être ſous les lois d'un mortel mon égal;
Nous ſommes nés tous deux libres comme Céſar.
Bien nourris comme lui, comme lui nous ſavons
Supporter la fatigue, & braver les hivers.
Je me ſouviens qu'un jour au milieu d'un orage,
Quand le Tibre en courroux luttait contre ſes bords,

Veux-tu, me dit Céſar, te jeter dans le fleuve ?
Oſeras-tu nager malgré tout ſon courroux ?
Il dit, & dans l'inſtant, ſans ôter mes habits,
Je plonge, & je lui dis: Céſar, oſe me ſuivre.
Il me ſuit en effet, & de nos bras nerveux
Nous combattons les flots, nous repouſſons les ondes.
Bientôt j'entends Céſar qui me crie, au ſecours,
Au ſecours, ou j'enfonce; & moi dans le moment,
Semblable à notre aïeul, à notre auguſte Enée,
Qui dérobant Anchiſe aux flammes dévorantes,
L'enleva ſur ſon dos dans les débris de Troye,
J'arrachai ce Céſar aux vagues en fureur;
Et maintenant cet homme eſt un dieu parmi nous!
Il tonne, & Caſſius doit ſe courber à terre,
Quand ce dieu par haſard daigne le regarder!
(*h*) Je me ſouviens encor qu'il fut pris en Eſpagne
D'un grand accès de fièvre, & que dans le friſſon,
Je crois le voir encor, il tremblait comme un homme;
Je vis ce Dieu trembler. La couleur des rubis
S'enfuyait triſtement de ſes lèvres poltronnes.
Ces yeux dont un regard fait fléchir les mortels,
Ces yeux étaient éteints: j'entendis ces ſoupirs,
Et cette même voix qui commande à la terre;
Cette terrible voix, remarque bien, Brutus,
Remarque, & que ces mots ſoient écrits dans tes livres,
Cette voix qui tremblait, diſait, *Titinius*,
Titinius, (*i*) *à boire.* Une fille, un enfant,

(*h*) Tous ces contes que fait *Caſſius*, reſſemblent à un diſcours de *Gille* à la foire. Cela eſt naturel, oui; mais c'eſt le naturel d'un homme de la populace qui s'entretient avec ſon compère dans un cabaret. Ce n'eſt pas ainſi que parlaient les plus grands hommes de la république romaine.

(*i*) L'acteur autrefois prenait en cet endroit le ton d'un homme qui a la fièvre, & qui parle d'une voix grêle.

N'eût

N'eût pas été plus faible; & c'eſt donc ce même homme,
C'eſt ce corps faible & mou qui commande aux Romains!
Lui notre maître! ô Dieux!

BRUTUS.

J'entends un nouveau bruit,
J'entends des cris de joie. Ah! Rome trop féduite
Surcharge encor Céſar & de biens & d'honneurs.

CASSIUS.

Quel homme! quel prodige! il enjambe ce monde
Comme un vaſte coloſſe; & nous petits humains,
Rampans entre ſes pieds, nous ſortons notre tête,
Pour chercher en tremblant des tombeaux ſans honneur.
Ah! l'homme eſt quelquefois le maître de ſon ſort:
La faute eſt dans ſon cœur, & non dans les étoiles;
Qu'il s'en prenne à lui ſeul s'il rampe dans les fers;
Céſar! Brutus! eh bien! quel eſt donc ce Céſar?
Son nom ſonne-t-il mieux que le mien ou le vôtre?
Ecrivez votre nom, ſans doute il vaut le ſien:
Prononcez-les, tous deux ſont égaux dans la bouche:
Peſez-les, tous les deux ont un poids bien égal.
Conjurez en ces noms les démons du Tartare,
Les démons évoqués viendront également. (*k*)
Je voudrais bien ſavoir ce que ce Céſar mange,
Pour s'être fait ſi grand! O ſiècle! ô jours honteux!
O Rome! c'en eſt fait, tes enfans ne ſont plus.
Tu formes des héros, & depuis le déluge

(*k*) Ces idées ſont priſes des contes des ſorciers, qui étaient plus communs dans la ſuperſtitieuſe Angleterre qu'ailleurs, avant que cette nation fût devenue philoſophe, grâce aux *Bacon*, aux *Shaftesbury*, aux *Colin*, aux *Wholaſton*, aux *Dodwell*, aux *Midleton*, aux *Bolingbroke*, & à tant d'autres génies hardis.

Aucun temps ne te vit ſans mortels généreux ;
Mais tes murs aujourd'hui contiennent un ſeul homme.

CASSIUS *continue, & dit :*

Ah, c'eſt aujourd'hui que Roume exiſte en effet ; car il n'y a de Roum (de place) que pour Céſar. (*l*)

CASSIUS *achève ſon récit par ces vers.*

Ah ! dans Rome jadis il était un Brutus,
Qui ſe ſerait ſoumis au grand diable d'enfer
Auſſi facilement qu'aux ordres d'un monarque.

BRUTUS.

Va, je me fie à toi ; tu me chéris, je t'aime ;
Je vois ce que tu veux ; j'y penſai plus d'un jour.
Nous en pourrons parler : mais dans ces conjonctures,
Je te conjure, ami, de n'aller pas plus loin.
J'ai peſé tes diſcours, tout mon cœur s'en occupe ;
Nous en reparlerons, je ne t'en dis pas plus.
Va, ſois ſûr que Brutus aimerait mieux cent fois
Etre un vil payſan, que d'être un ſénateur,
Un citoyen romain menacé d'eſclavage.

(*l*) Il y a ici une plaiſante pointe ; Rome en anglais ſe prononce *Roum* ; & *room*, qui ſignifie place, ſe prononce auſſi *roum*. Cela n'eſt pas tout-à-fait dans le ſtyle de *Cinna* : mais chaque peuple & chaque ſiècle ont leur ſtyle, & leur ſorte d'éloquence.

SCENE IV.

CESAR *rentre avec tous ses courtisans*, & BRUTUS *continue.*

CESAR est de retour. Il a fini son jeu.

CASSIUS.

Crois-moi, tire Casca doucement par la manche,
Il passe, il te dira dans son étrange humeur,
Avec son ton grossier tout ce qu'il aura vu.

BRUTUS.

Je n'y manquerai pas. Mais observe avec moi,
Combien l'œil de César annonce de colère.
Vois tous ses courtisans près de lui consternés.
La pâleur se répand au front de Calphurnie.
Regarde Cicéron, comme il est inquiet,
Impatient, troublé, tel que dans nos comices
Nous l'avons vu souvent, quand quelques sénateurs,
Réfutant ses raisons, bravent son éloquence.

CASSIUS.

Tu sauras de Casca tout ce qu'il faut savoir.

CESAR *dans le fond.*

Eh bien, Antoine!

ANTOINE.

Eh bien, César!

CESAR *regardant Cassius & Brutus qui sont sur le devant.*

Puissé-je désormais n'avoir autour de moi
Que ceux dont l'embonpoint marque des mœurs aimables!
Cassius est trop maigre, il a les yeux trop creux;
Il pense trop; je crains ces sombres caractères.

ANTOINE.

Ne le crains point, Céſar, il n'eſt pas dangereux;
C'eſt un noble romain qui t'eſt fort attaché.

CESAR. (*m*)

Je le voudrais plus gras, mais je ne puis le craindre.
Cependant ſi Céſar pouvait craindre un mortel,
Caſſius eſt celui dont j'aurais défiance:
Il lit beaucoup; je vois qu'il veut tout obſerver;
Il prétend par les faits juger du cœur des hommes;
Il fuit l'amuſement, les concerts, les ſpectacles,
Tout ce qu'Antoine & moi nous goûtons ſans remords;
Il ſourit rarement, & dans ſon dur ſourire,
Il ſemble ſe moquer de ſon propre génie;
Il paraît inſulter au ſentiment ſecret,
Qui malgré lui l'entraîne, & le force à ſourire.
Un eſprit de ſa trempe eſt toujours en colère,
Quand il voit un mortel qui s'élève ſur lui.
D'un pareil caractère il faut qu'on ſe défie.
Je te dis après tout ce qu'on peut redouter,
Non pas ce que je crains, je ſuis toujours moi-même.
Paſſe à mon côté droit; je ſuis ſourd d'une oreille.
Dis-moi ſur Caſſius ce que je dois penſer.

(*Céſar ſort avec Antoine & ſa ſuite.*)

(*m*) Cela eſt encore tiré de *Plutarque*.

SCENE V.

BRUTUS, CASSIUS, CASCA.

(*Brutus tire Casca par la manche.*)

CASCA *à Brutus.*

CESAR sort, & Brutus par la manche me tire : Voudrait-il me parler ?

BRUTUS.

Oui, je voudrais savoir
Quel sujet à César cause tant de tristesse.

CASCA.

Vous le savez assez, ne le suiviez-vous pas ?

BRUTUS.

Eh ! si je le savais, vous le demanderais-je ?

(*Cette scène est continuée en prose.*)

CASCA.

Oui-da ! Eh bien, on lui a offert une couronne, & cette couronne lui étant présentée, il l'a rejetée du revers de la main. (*il fait ici le geste qu'a fait César.*) Alors le peuple a applaudi par mille acclamations.

BRUTUS.

Pourquoi ce bruit a-t-il redoublé ?

CASCA.

Pour la même raison.

CASSIUS.

Mais on a applaudi trois fois. Pourquoi ce troisième applaudissement.

CASCA.

Pour cette même raison-là, vous dis-je.

BRUTUS.

Quoi ! on lui a offert trois fois la couronne ?

CASCA.

Eh pardieu oui, & à chaque fois il l'a toujours doucement refusée, & à chaque signe qu'il fesait de n'en vouloir point, tous mes honnêtes voisins l'applaudissaient à haute voix.

CASSIUS.

Qui lui a offert la couronne ?

CASCA.

Eh qui donc ? Antoine.

BRUTUS.

De quelle manière s'y est-il pris, cher Casca ?

CASCA.

Je veux être pendu si je sais précisément la manière; c'était une pure farce; je n'ai pas tout remarqué. J'ai vu Marc-Antoine lui offrir la couronne; ce n'était pourtant pas une couronne tout-à-fait, c'était un petit coronnet, (*n*) &, comme je vous l'ai déjà dit, il l'a rejeté. Mais selon mon jugement il aurait bien voulu le prendre; on le lui a offert encore, il l'a rejeté encore; mais, à mon avis, il était bien fâché de ne pas mettre les doigts dessus. On le lui a encore présenté, il l'a encore refusé; & à ce dernier refus la canaille a poussé de si hauts cris, & a battu de ses vilaines mains avec tant de fracas, & a tant jeté en l'air ses sales bonnets, & a laissé échapper tant de bouffées de sa puante haleine, que César en a été presque étouffé; il

(*n*) Les coronnets sont de petites couronnes que les pairesses d'Angleterre portent sur la tête au sacre des rois & des reines, & dont les pairs ornent leurs armoiries. Il est bien étrange que *Shakespeare* ait traité en comique un récit dont le fond est si noble & si intéressant : mais il s'agit de la populace de Rome; & *Shakespeare* cherchait les suffrages de celle de Londres.

s'eſt évanoui, il eſt tombé par terre; & pour ma part, je n'oſais rire, de peur qu'en ouvrant ma bouche, je ne reçuſſe le mauvais air, infecté par la racaille.

CASSIUS.

Doucement, doucement. Dis-moi, je te prie; Céſar s'eſt évanoui?

CASCA.

Il eſt tombé tout au milieu du marché; ſa bouche écumait, il ne pouvait parler.

BRUTUS.

Cela eſt vraiſemblable, il eſt ſujet à tomber du haut-mal.

CASSIUS.

Non, Céſar ne tombe point du haut-mal; c'eſt vous & moi qui tombons; c'eſt nous, honnête Caſca, qui ſommes en épilepſie.

CASCA.

Je ne ſais pas ce que vous entendez par-là; mais je ſuis ſûr que Jules Céſar eſt tombé: & regardez-moi comme un menteur, ſi tout ce peuple en guenilles ne l'a pas claqué & ſifflé, ſelon qu'il lui plaiſait, ou déplaiſait, comme il fait les comédiens ſur le théâtre.

BRUTUS.

Mais qu'a-t-il dit quand il eſt revenu à lui?

CASCA.

Jarni, avant de tomber, quand il a vu la populace ſi aiſe de ſon refus de la couronne, il m'a ouvert ſon manteau, & leur a offert de ſe couper la gorge..... Quand il a eu repris ſes ſens, il a dit à l'aſſemblée: Meſſieurs, ſi j'ai dit ou fait quelque choſe de peu convenable, je prie vos ſeigneuries de ne l'attribuer qu'à mon infirmité. Trois ou quatre filles qui étaient auprès de moi ſe ſont miſes à

crier : Hélas ! la bonne ame ! mais il ne faut pas prendre garde à elles ; car s'il avait égorgé leurs mères, elles en auraient dit autant.

BRUTUS.

Et après tout cela il s'en eſt retourné tout triſte ?

CASCA.

Oui.

CASSIUS.

Cicéron a-t-il dit quelque choſe ?

CASCA.

Oui, il a parlé grec.

CASSIUS.

Pourquoi ?

CASCA.

Ma foi, je ne ſais, je ne pourrai plus guère vous regarder en face. Ceux qui l'ont entendu, ſe ſont regardés en ſouriant, & ont branlé la tête. Tout cela était du grec pour moi. Je n'ai plus de nouvelles à vous dire. Marullus & Flavius, pour avoir dépouillé les images de Céſar de leurs ornemens, ſont réduits au ſilence. Adieu : il y a eu encore bien d'autres ſottiſes, mais je ne m'en ſouviens pas.

CASSIUS.

Caſca, veux-tu ſouper avec moi ce ſoir ?

CASCA.

Non, je ſuis engagé.

CASSIUS.

Veux-tu dîner avec moi demain ?

CASCA.

Oui, ſi je ſuis en vie, ſi tu ne changes pas d'avis, & ſi ton dîner vaut la peine d'être mangé.

CASSIUS.

Fort bien, nous t'attendrons.

CASCA.

Attends-moi. Adieu tous deux.

(*le reſte de cette ſcène eſt en vers.*)

BRUTUS.

L'étrange compagnon, qu'il eſt devenu brute!
Je l'ai vu tout de feu jadis dans ma jeuneſſe.

CASSIUS.

Il eſt le même encor, quand il faut accomplir
Quelque illuſtre deſſein, quelque noble entrepriſe.
L'apparence eſt chez lui rude, lente, & groſſière;
C'eſt la fauſſe, crois-moi, qu'il met à ſon eſprit,
Pour faire avec plaiſir digérer ſes paroles.

BRUTUS.

Oui, cela me paraît: ami, ſéparons-nous;
Demain, ſi vous voulez, nous parlerons enſemble.
Je viendrai vous trouver, ou vous viendrez chez moi.
J'y reſterai pour vous.

CASSIUS.

Volontiers, j'y viendrai.
Allez, en attendant, ſouvenez-vous de Rome.

SCENE VI.

CASSIUS *ſeul.*

BRUTUS, ton cœur eſt bon, mais cependant je vois
Que ce riche métal peut d'une adroite main
Recevoir aiſément des formes différentes.
Un grand cœur doit toujours fréquenter ſes ſemblables:

Le plus beau naturel eſt quelquefois ſéduit.
Céſar me veut du mal, mais il aime Brutus;
Et ſi j'étais Brutus, & qu'il fût Caſſius,
Je ſens que ſur mon cœur il aurait moins d'empire.
Je prétends cette nuit jeter à ſa fenêtre
Des billets ſous le nom de pluſieurs citoyens;
Tous lui diront que Rome eſpère en ſon courage,
Et tous obſcurément condamneront Céſar;
Son joug eſt trop affreux, ſongeons à le détruire,
Ou ſongeons à quitter le jour que je reſpire.

(*Caſſius ſort.*)

(*Les deux derniers vers de cette ſcène ſont rimés dans l'original.*)

SCENE VII.

(*On entend le tonnerre; on voit des éclairs.* CASCA *entre l'épée à la main.* CICERON *entre par un autre côté, & rencontre Caſca.*)

CICERON.

BON ſoir, mon cher Caſca. Céſar eſt-il chez lui?
Tu parais ſans haleine, & les yeux effarés.

CASCA.

N'êtes-vous pas troublé, quand vous voyez la terre
Trembler avec effroi juſqu'en ſes fondemens?
J'ai vu cent fois les vents & les fières tempêtes,
Renverſer les vieux troncs des chênes orgueilleux;
Le fougueux Océan, tout écumant de rage,
Elever juſqu'au ciel ſes flots ambitieux;
Mais juſqu'à cette nuit je n'ai point vu d'orage

Qui fit pleuvoir ainsi les flammes sur nos têtes.
Ou la guerre civile est dans le firmament,
Ou le monde impudent met le ciel en colère,
Et le force à frapper les malheureux humains.

CICERON.

Casca, n'as-tu rien vu de plus épouvantable?

CASCA.

Un esclave, je crois qu'il est connu de vous,
A levé sa main gauche; elle a flambé soudain,
Comme si vingt flambeaux s'allumaient tous ensemble,
Sans que sa main brûlât, sans qu'il sentît les feux:
Bien plus, (depuis ce temps j'ai ce fer à la main)
Un lion a passé tout près du capitole;
Ses yeux étincelans se sont tournés sur moi;
Il s'en va fièrement, sans me faire de mal.
Cent femmes en ces lieux, immobiles, tremblantes,
Jurent qu'elles ont vu des hommes enflammés
Parcourir sans brûler la ville épouvantée.
Le triste & sombre oiseau qui préside à la nuit,
A dans Rome en plein jour poussé ses cris funèbres.
Croyez-moi, quand le ciel assemble ses prodiges,
Gardons-nous d'en chercher d'inutiles raisons,
Et de vouloir sonder les lois de la nature.
C'est le ciel qui nous parle, & qui nous avertit.

CICERON.

Tous ces événemens paraissent effroyables:
Mais pour les expliquer chacun suit ses pensées;
On s'écarte du but en croyant le trouver.
Casca, César demain vient-il au capitole?

CASCA.

Il y viendra; sachez qu'Antoine de sa part
Doit vous faire avertir de vous y rendre aussi.

CICERON.

Bon soir donc, cher Casca, les cieux chargés d'orages
Ne nous permettent pas de demeurer : adieu.
(*il sort.*)

SCENE VIII.

CASSIUS, CASCA.

CASSIUS.

QUI marche dans ces lieux à cette heure?

CASCA.

Un romain.

CASSIUS.

C'est la voix de Casca.

CASCA.

Votre oreille est fort bonne.
Quelle effroyable nuit !

CASSIUS.

Ne vous en plaignez pas;
Pour les honnêtes gens cette nuit a des charmes.

CASCA.

Quelqu'un vit-il jamais les cieux plus courroucés ?

CASSIUS.

Oui, celui qui connaît les crimes de la terre.
Pour moi, dans cette nuit j'ai marché dans les rues;
J'ai présenté mon corps à la foudre, aux éclairs ;
La foudre & les éclairs ont épargné ma vie.

CASCA.

Mais pourquoi tentiez-vous la colère des dieux?
C'eſt à l'homme à trembler lorſque le ciel envoie
Ses meſſagers de mort à la terre coupable.

CASSIUS.

Que tu parais groſſier! que ce feu du génie,
Qui luit chez les Romains, eſt éteint dans tes ſens!
Ou tu n'as point d'eſprit, ou tu n'en uſes pas.
Pourquoi ces yeux hagards, & ce viſage pâle?
Pourquoi tant t'étonner des prodiges des cieux?
De ce bruyant courroux veux-tu ſavoir la cauſe?
Pourquoi ces feux errans, ces mânes déchaînés,
Ces monſtres, ces oiſeaux, ces enfans qui prédiſent?
Pourquoi tout eſt ſorti de ſes bornes preſcrites?
Tant de monſtres, crois-moi, doivent nous avertir
Qu'il eſt dans la patrie un plus grand monſtre encore;
Et ſi je te nommais un mortel, un romain,
Non moins affreux pour nous que cette nuit affreuſe,
Que la foudre, l'éclair, & les tombeaux ouverts;
Un inſolent mortel dont les rugiſſemens
Semblent ceux du lion qui marche au capitole;
Un mortel par lui-même auſſi faible que nous,
Mais que le ciel élève au-deſſus de nos têtes,
Plus terrible pour nous, plus odieux cent fois
Que ces feux, ces tombeaux, & ces affreux prodiges.

CASCA.

C'eſt Céſar, c'eſt de lui que tu prétends parler.

CASSIUS.

Qui que ce ſoit, n'importe. Eh quoi donc, les Romains
N'ont-ils pas aujourd'hui des bras comme leurs pères?
Ils n'en ont point l'eſprit, ils n'en ont point les mœurs,

Ils n'ont que la faibleſſe & l'eſprit de leurs mères.
Les Romains dans nos jours ont donc ceſſé d'être hommes!

CASCA.

Oui, ſi l'on m'a dit vrai, demain les ſénateurs
Accordent à Céſar ce titre affreux de roi;
Et ſur terre & ſur mer il doit porter le ſceptre,
En tous lieux, hors de Rome où déjà Céſar règne.

CASSIUS.

Tant que je porterai ce fer à mon côté,
Caſſius ſauvera Caſſius d'eſclavage.
Dieux! c'eſt vous qui donnez la force aux faibles cœurs,
C'eſt vous qui des tyrans puniſſez l'injuſtice.
Ni les ſuperbes tours, ni les portes d'airain,
Ni les gardes armés, ni les chaînes de fer,
Rien ne retient un bras que le courage anime;
Rien n'ôte le pouvoir qu'un homme a ſur ſoi-même.
N'en doute point, Caſca, tout mortel courageux
Peut briſer à ſon gré les fers dont on le charge.

CASCA.

Oui, je m'en ſens capable; oui, tout homme en ſes mains
Porte la liberté de ſortir de la vie.

CASSIUS.

Et pourquoi donc Céſar nous peut-il opprimer?
Il n'eût jamais oſé régner ſur les Romains;
Il ne ſerait pas loup, s'il n'était des moutons. (*o*)
Il nous trouva chevreuils, quand il s'eſt fait lion.
Qui veut faire un grand feu ſe ſert de faible paille.
Que de paille dans Rome! & que d'ordure, ô ciel!
Notre indigne baſſeſſe a fait toute ſa gloire.

(*o*) Le loup & les moutons ne gâtent point les beautés de ce morceau, parce que les Anglais n'attachent point à ces mots une idée baſſe; ils n'ont point le proverbe, *qui ſe fait brebis le loup le mange.*

Mais que dis-je? ô douleurs! où vais-je m'emporter?
Devant qui mes regrets se sont-ils fait entendre?
Etes-vous un esclave? êtes-vous un romain?
Si vous servez César, ce fer est ma ressource.
Je ne crains rien de vous, je brave tout danger.

CASCA.

Vous parlez à Casca, que ce mot vous suffise.
Je ne sais point flatter César par des rapports.
Prends ma main, parle, agis, fais tout pour sauver Rome.
Si quelqu'un fait un pas dans ce noble dessein,
Je le devancerai, compte sur ma parole.

CASSIUS.

Voilà le marché fait: je veux te confier
Que de plus d'un romain j'ai soulevé la haine.
Ils sont prêts à former une grande entreprise,
Un terrible complot, dangereux, important.
Nous devons nous trouver au porche de Pompée:
Allons, car à présent dans cette horrible nuit,
On ne peut se tenir, ni marcher dans les rues.
Les élémens armés, ensemble confondus,
Sont comme mes projets, fiers, sanglans, & terribles.

CASCA.

Arrête, quelqu'un vient à pas précipités.

CASSIUS.

C'est Cinna, sa démarche est aisée à connaître.
C'est un ami. (*p*)

(*p*) Presque toute cette scène me paraît pleine de grandeur, de force, & de beautés vraies.

SCENE IX.

CASSIUS, CASCA, CINNA.

CASSIUS.

CINNA, qui vous hâte à ce point?

CINNA.

Je vous cherchais. Cimber ſerait-il avec vous?

CASSIUS.

Non, c'eſt Caſca; je peux répondre de ſon zèle;
C'eſt un des conjurés.

CINNA.

J'en rends grâces au ciel.
Mais quelle horrible nuit! Des viſions étranges
De quelques-uns de nous ont glacé les eſprits.

CASSIUS.

M'attendiez-vous?

CINNA.

Sans doute, avec impatience.
Ah! ſi le grand Brutus était gagné par vous!

CASSIUS.

Il le ſera, Cinna. Va porter ce papier (*q*)
Sur la chaire où ſe ſied le préteur de la ville;
Et jette adroitement cet autre à ſa fenêtre:
Mets cet autre papier aux pieds de la ſtatue

(*q*) Un papier du temps de *Céſar* n'eſt pas trop dans *le coſtume*; mais il n'y faut pas regarder de ſi près; il faut ſonger que *Shakeſpeare* n'avait point eu d'éducation, qu'il devait tout à ſon ſeul génie.

De

De l'antique Brutus qui ſut punir les rois.
Tu te rendras après au porche de Pompée.
Avons-nous Décius avec Trébonius ?

CINNA.

Tous, excepté Cimber, au porche vous attendent,
Et Cimber eſt allé chez vous pour vous parler.
Je cours exécuter vos ordres reſpectables.

CASSIUS.

Allons, Caſca, je veux parler avant l'aurore
Au généreux Brutus : les trois quarts de lui-même
Sont déjà dans nos mains, nous l'aurons tout entier,
Et deux mots ſuffiront pour ſubjuguer ſon ame.

CASCA.

Il nous eſt néceſſaire, il eſt aimé dans Rome;
Et ce qui dans nos mains peut paraître un forfait,
Quand il nous aidera, paſſera pour vertu.
Son crédit dans l'Etat eſt la riche alchimie,
Qui peut changer ainſi les eſpèces des choſes.

CASSIUS.

J'attends tout de Brutus, & tout de ſon mérite.
Allons, il eſt minuit, & devant qu'il ſoit jour
Il faudra l'éveiller, & s'aſſurer de lui.

Fin du premier acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

BRUTUS, & LUCIUS *l'un de ſes domeſtiques dans le jardin de la maiſon de Brutus.*

BRUTUS.

OH, Lucius! hola! j'obſerve en vain les aſtres.
Je ne puis deviner quand le jour paraîtra.
Lucius! je voudrais dormir comme cet homme.
Ah! Lucius, debout, éveille-toi, te dis-je.

LUCIUS.

M'appelez-vous? Milord.

BRUTUS.

Va chercher un flambeau,
Va, tu le porteras dans ma bibliothèque,
Et dès qu'il y ſera, tu viendras m'avertir.

(*Brutus reſte ſeul.*)

Il faut que Céſar meure, — oui, Rome enfin l'exige; —
Je n'ai point, je l'avoue, à me plaindre de lui;
Et la cauſe publique eſt tout ce qui m'anime.
Il prétend être roi! — mais, quoi! le diadème
Change-t-il après tout la nature de l'homme?
Oui; le brillant ſoleil fait croître les ſerpens.
Penſons-y: nous allons l'armer d'un dard funeſte,
Dont il peut nous piquer ſitôt qu'il le voudra.

Le trône & la vertu ſont rarement enſemble.
Mais quoi! je n'ai point vu que Céſar juſqu'ici
Ait à ſes paſſions accordé trop d'empire.
N'importe, — on ſait aſſez quelle eſt l'ambition.
L'échelle des grandeurs à ſes yeux ſe préſente;
Elle y monte en cachant ſon front aux ſpectateurs;
Et quand elle eſt au haut, alors elle ſe montre;
Alors juſques au ciel élevant ſes regards,
D'un coup d'œil mépriſant ſa vanité dédaigne
Les premiers échelons qui firent ſa grandeur.
C'eſt ce que peut Céſar. Il le faut prévenir.
Oui, c'eſt-là ſon deſtin, c'eſt-là ſon caractère;
C'eſt un œuf de ſerpent, qui, s'il était couvé,
Serait auſſi méchant que tous ceux de ſa race.
Il le faut dans ſa coque écraſer ſans pitié.

LUCIUS *rentre.*

Les flambeaux ſont déjà dans votre cabinet;
Mais lorſque je cherchais une pierre à fuſil,
J'ai trouvé ce billet, Monſieur, ſur la fenêtre,
Cacheté comme il eſt, & je ſuis très-certain
Que ce papier n'eſt là que depuis cette nuit.

BRUTUS.

Va-t-en te repoſer, il n'eſt pas jour encore.
Mais à propos demain n'avons-nous pas les ides? (*a*)

LUCIUS.

Je n'en ſais rien, Monſieur. (*b*)

BRUTUS.

Prends le calendrier,
Et viens m'en rendre compte.

(*a*) Ce ſont ces fameuſes ides de mars, 15 du mois, où *Céſar* fut aſſaſſiné.

(*b*) Il l'appelle tantôt *milord*, tantôt monſieur, *Sir*.

LUCIUS.

Oui j'y cours à l'inſtant.

BRUTUS *décachetant le billet.*

Ouvrons, car les éclairs & les exhalaiſons
Font aſſez de clarté pour que je puiſſe lire. (*il lit.*)
" Tu dors; éveille-toi, Brutus, & ſonge à Rome;
" Tourne les yeux ſur toi, tourne les yeux ſur elle.
" Es-tu Brutus encor? peux-tu dormir, Brutus?
" Debout. Sers ton pays, parle, frappe, & nous venge."
J'ai reçu quelquefois de ſemblables conſeils,
Je les ai recueillis. On me parle de Rome;
Je penſe à Rome aſſez — Rome — c'eſt de tes rues
Que mon aïeul Brutus oſa chaſſer Tarquin.
Tarquin! c'était un roi. — *Parle, frappe, & nous venge.*
Tu veux donc que je frappe — oui, je te le promets,
Je frapperai. Ma main vengera tes outrages,
Ma main, n'en doute point, remplira tous tes vœux.

LUCIUS *rentre.*

Nous avons ce matin le quinzième du mois.

BRUTUS.

C'eſt fort bien; cours ouvrir, quelqu'un frappe à la porte.
(*Lucius va ouvrir.*)
Depuis que Caſſius m'a parlé de Céſar,
Mon cœur s'eſt échauffé, je n'ai pas pu dormir.
Tout le temps qui s'écoule entre un projet terrible
Et l'accompliſſement, n'eſt qu'un fantôme affreux,
Un rêve épouvantable, un aſſaut du génie,
Qui diſpute en ſecret avec cet attentat; (*c*)
C'eſt la guerre civile en notre ame excitée.

(*c*) Il y a dans l'original, *le génie tient conſeil avec ces inſtrumens de mort.* Cet endroit ſe retrouve dans une note de *Cinna*, mais moins exactement traduit.

LUCIUS.

Caſſius votre frère (*d*) eſt là qui vous demande.

BRUTUS.

Eſt-il ſeul ?

LUCIUS.

Non, Monſieur, ſa ſuite eſt aſſez grande.

BRUTUS.

En connais-tu quelqu'un ?

LUCIUS.

Je n'en connais pas un.
Couverts de leurs (*e*) chapeaux juſques à leurs oreilles,
Ils ont dans leurs manteaux enterré leurs viſages ;
Et nul à Lucius ne s'eſt fait reconnaître :
Pas la moindre amitié.

BRUTUS.

Ce ſont nos conjurés.
O conſpiration ! quoi, dans la nuit tu trembles !
Dans la nuit favorable aux autres attentats !
Ah ! quand le jour viendra, dans quels antres profonds
Pourras-tu donc cacher ton monſtrueux viſage ?
Va, ne te montre point, prends le maſque impoſant
De l'affabilité, des reſpects, des careſſes.
Si tu ne ſais cacher tes traits épouvantables,
Les ombres de l'enfer ne ſont pas aſſez fortes
Pour dérober ta marche aux regards de Céſar.

(*d*) *Votre frère* veut dire ici *votre ami*.

(*e*) *Hats*, chapeaux.

SCENE II.

CASSIUS, CASCA, DECIUS, CINNA, METELLUS, *enveloppés dans leurs manteaux.* TREBONIUS, *en se découvrant.*

TREBONIUS.

Nous venons hardiment troubler votre repos.
Bonjour, Brutus; parlez, sommes-nous importuns?

BRUTUS.

Non, le sommeil me fuit; non, vous ne pouvez l'être.
(*à part à Cassius.*)
Ceux que vous amenez sont-ils connus de moi?

CASSIUS.

Tous le sont; chacun d'eux vous aime & vous honore.
Puissiez-vous seulement, en vous rendant justice,
Vous estimer, Brutus, autant qu'ils vous estiment!
Voici Trébonius.

BRUTUS.

Qu'il soit le bien venu.

CASSIUS.

Celui qui l'accompagne est Décius Brutus.

BRUTUS.

Très-bien venu de même.

CASSIUS.

Et cet autre est Casca.
Celui-là c'est Cimber, & celui-ci Cinna.

BRUTUS.

Tous les très-bien venus. — Quels projets importans
Les mènent dans ces lieux entre vous & la nuit?

CASSIUS.

Puis-je vous dire un mot?

(*il lui parle à l'oreille ; & pendant ce temps-là les conjurés se retirent un peu.*)

DECIUS.

L'orient eſt ici ; le ſoleil va paraître.

CASCA.

Non.

DECIUS.

Pardonnez, Monſieur, déjà quelques rayons,
Meſſagers de l'aurore, ont blanchi les nuages.

CASCA.

Avouez que tous deux vous vous êtes trompés :
Tenez, le ſoleil eſt au bout de mon épée ;
Il s'avance de loin vers le milieu du ciel,
Amenant avec lui les beaux jours du printemps.
Vous verrez dans deux mois qu'il s'approche de l'ourſe ;
(*f*) Mais ſes traits à préſent frappent au capitole.

BRUTUS.

Donnez-moi tous la main, amis, l'un après l'autre.

CASSIUS.

Jurez tous d'accomplir vos deſſeins généreux.

BRUTUS.

Laiſſons là les ſermens. Si la patrie en larmes,
Si d'horribles abus, ſi nos malheurs communs
Ne ſont pas des motifs aſſez puiſſans ſur vous,
Rompons tout ; hors d'ici, retournez dans vos lits,
Dormez, laiſſez veiller l'affreuſe tyrannie ;
Que ſous ſon bras ſanglant chacun tombe à ſon tour.

(*f*) On a traduit cette diſſertation, parce qu'il faut tout traduire.

Mais si tant de malheurs, ainsi que je m'en flatte,
Doivent remplir de feu les cœurs froids des poltrons,
Inspirer la valeur aux plus timides femmes,
Qu'avons-nous donc besoin d'un nouvel éperon?
Quel lien nous faut-il que notre propre cause?
Et quel autre serment que l'honneur, la parole?
L'amour de la patrie est notre engagement;
La vertu, mes amis, se fie à la vertu. (g)
Les prêtres, les poltrons, les fripons, & les faibles,
Ceux dont on se défie, aux sermens ont recours.
Ne souillez pas l'honneur d'une telle entreprise;
Ne faites pas la honte à votre juste cause,
De penser qu'un serment soutienne vos grands cœurs.
Un Romain est bâtard s'il manque à sa promesse.

CASSIUS.

Aurons-nous Cicéron? voulez-vous le sonder?
Je crois qu'avec vigueur il sera du parti.

CASCA.

Ah! ne l'oublions pas.

CINNA

Ne fesons rien sans lui.

CIMBER.

Pour nous faire approuver, ses cheveux blancs suffisent;
Il gagnera des voix; on dira que nos bras
Ont été dans ce jour guidés par sa prudence;
Notre âge jeune encore, & notre emportement
Trouveront un appui dans sa grave vieillesse.

(g) Y a-t-il rien de plus beau que le fond de ce discours? Il est vrai que la grandeur en est un peu avilie par quelques idées un peu basses, mais toutes sont naturelles & fortes, sans épithètes & sans langueur.

BRUTUS.

Non, ne m'en parlez point, ne lui confiez rien.
Il n'achève jamais ce qu'un autre commence.
Il prétend que tout vienne & dépende de lui.

CASSIUS.

Laiſſons donc Cicéron.

CASCA.

Il nous ſervirait mal.

CIMBER.

Céſar eſt-il le ſeul que nous devions frapper?

CASSIUS.

Je crois qu'il ne faut pas qu'Antoine lui ſurvive;
Il eſt trop dangereux, vous ſavez ſes meſures;
Il peut les pouſſer loin; il peut nous perdre tous;
Il faut le prévenir; que Céſar & lui meurent.

BRUTUS.

Cette (*h*) *courſe* aux Romains paraîtrait trop ſanglante;
On nous reprocherait la colère & l'envie,
Si nous coupons la tête, & puis hâchons les membres;
Car Antoine n'eſt rien qu'un membre de Céſar.
(*i*) Ne ſoyons point bouchers, mais ſacrificateurs.
Qui voulons-nous punir? c'eſt l'eſprit de Céſar.
Mais dans l'eſprit d'un homme on ne voit point de ſang.
Ah! que ne pouvons-nous, en puniſſant cet homme,
Exterminer l'eſprit ſans démembrer le corps!

(*h*) Le mot *courſe* fait peut-être alluſion à la courſe des lupercales. *Courſe* ſignifie auſſi *ſervice de plats ſur table.*

(*i*) Obſervez que c'eſt ici un morceau des plus admirés ſur le théâtre de Londres. *Pope* & l'évêque *Warburton* l'ont imprimé avec des guillemets, pour en faire mieux remarquer les beautés. Il eſt traduit vers pour vers avec exactitude.

Hélas! il faut qu'il meure. — O généreux amis,
Frappons avec audace, & non pas avec rage;
Fesons de la victime un plat digne des Dieux,
Non pas une carcasse aux chiens abandonnée:
Que nos cœurs aujourd'hui soient comme un maître habile
Qui fait par ses laquais commettre quelque crime,
Et qui les gronde ensuite. Ainsi notre vengeance
Paraîtra nécessaire, & non pas odieuse.
Nous serons médecins, & non pas assassins.
Ne pensons plus, amis, à frapper Marc-Antoine;
Il ne peut, croyez-moi, rien de plus contre nous,
Que le bras de César, quand la tête est coupée.

CASSIUS.

Cependant je le crains; je crains cette tendresse
Qu'en son cœur pour César il porte enracinée.

BRUTUS.

Hélas! bon Cassius, ne le redoute point;
S'il aime tant César, il pourrait tout au plus
S'en occuper, le plaindre, & peut-être mourir:
Il ne le fera pas, car il est trop livré
Aux plaisirs, aux festins, aux jeux, à la débauche.

TREBONIUS.

Non, il n'est point à craindre, il ne faut point qu'il meure;
Nous le verrons bientôt rire de tout ceci.
(*On entend sonner l'horloge; ce n'est pas que les Romains eussent des horloges sonnantes, mais le* costume *est observé ici comme dans tout le reste.*)

BRUTUS.

Paix, comptons.

CASSIUS.

Vous voyez qu'il est déjà trois heures.

TREBONIUS.

Il faut nous séparer.

CASCA.

Il est douteux encore
Si César osera venir au capitole.
Il change, il s'abandonne aux superstitions.
Il ne méprise plus les revenans, les songes;
Et l'on dirait qu'il croit à la religion.
L'horreur de cette nuit, ces effrayans prodiges,
Les discours des devins, les rêves des augures,
Pourraient le détourner de marcher au sénat.

DECIUS.

Ne crains rien, si telle est sa résolution,
Je l'en ferai changer. Il aime tous les contes;
Il parle volontiers de la chasse aux licornes;
Il dit qu'avec du bois on prend ces animaux,
Qu'à l'aide d'un miroir on attrape les ours,
Et que dans des filets on saisit les lions;
Mais les flatteurs, dit-il, sont les filets des hommes.
Je le louerai surtout de haïr les flatteurs.
(*k*) Il dira qu'il les hait, étant flatté lui-même.
Je lui tendrai ce piége, & le gouvernerai.
J'engagerai César à sortir sans rien craindre.

CASSIUS.

Allons tous le prier d'aller au capitole.

BRUTUS.

A huit heures, amis, à ce temps au plus tard.

CINNA.

N'y manquons pas au moins, au plus tard à huit heures.

(*k*) L'évêque *Warburton* dans son commentaire sur *Shakespeare*, dit que cela est admirablement imaginé.

CIMBER.

Caïus Ligarius veut du mal à Céſar.
Céſar, vous le ſavez, l'avait perſécuté,
Pour avoir noblement dit du bien de Pompée.
Pourquoi Ligarius n'eſt-il pas avec nous?

BRUTUS.

Va le trouver, Cimber; je le chéris, il m'aime:
Qu'il vienne; à nous ſervir je ſaurai l'engager.

CASSIUS,

L'aube du jour paraît, nous vous laiſſons, Brutus.
Amis, diſperſez-vous; ſongez à vos promeſſes;
Qu'on reconnaiſſe en vous des Romains véritables.

BRUTUS.

(*l*) Paraiſſez gais, contens, mes braves gentilshommes;
Gardez que vos regards trahiſſent vos deſſeins;
Imitez les acteurs du théâtre de Rome;
Ne vous rebutez point, ſoyez fermes, conſtans.
Adieu, je donne à tous le bonjour, & partez.

(*Lucius eſt endormi dans un coin.*)

Eh, garçon! — Lucius! — Il dort profondément.
Ah! de ce doux ſommeil goûte bien la roſée.
Tu n'as point en dormant de ces rêves cruels
Dont notre inquiétude accable nos penſées.
Nous ſommes agités, ton ame eſt en repos.

(*l*) On traduit exactement.

SCENE III.

BRUTUS, & PORCIA sa femme.

PORCIA.

BRUTUS — Milord !

BRUTUS.

Pourquoi paraître si matin ?
Que voulez-vous ? songez que rien n'est plus mal sain,
Pour une santé faible ainsi que vous l'avez,
D'affronter, le matin, la crudité de l'air.

PORCIA

Si l'air est si mal sain, il doit l'être pour vous.
Ah, Brutus ! ah pourquoi vous dérober du lit ?
Hier quand nous soupions, vous quittâtes la table,
Et vous vous promeniez, pensif, & soupirant,
Je vous dis : Qu'avez-vous ? Mais en croisant les mains,
Vous fixâtes sur moi des yeux sombres & tristes.
J'insistai, je pressai, mais ce fut vainement.
Vous frappâtes du pied en vous grattant la tête.
Je redoublai d'instance, & vous, sans dire un mot,
D'un revers de la main, signe d'impatience,
Vous fites retirer votre femme interdite.
Je craignis de choquer les ennuis d'un époux,
Et je pris ce moment pour un moment d'humeur,
(*m*) Que souvent les maris font sentir à leurs femmes.
Non, je ne puis, Brutus, ni vous laisser parler,
Ni vous laisser manger, ni vous laisser dormir,

(*m*) C'est encore un des endroits qu'on admire, & qui sont marqués avec des guillemets.

Sans savoir le sujet qui tourmente votre ame.
Brutus, mon cher Brutus — Ah! ne me cachez rien.

BRUTUS.

Je me porte assez mal, c'est-là tout mon secret.

PORCIA.

Brutus est homme sage, & s'il se portait mal,
Il prendrait les moyens d'avoir de la santé.

BRUTUS.

Aussi fais-je; ma femme, allez vous mettre au lit.

PORCIA.

Quoi, vous êtes malade, & pour vous restaurer,
A l'air humide & froid vous marchez presque nu;
Et vous sortez du lit pour amasser un rhume!
Pensez-vous vous guérir en étant plus malade?
Non, Brutus, votre esprit roule de grands projets;
Et moi par ma vertu, par les droits d'une épouse,
Je dois en être instruite, & je vous en conjure.
Je tombe à vos genoux. — Si jadis ma beauté
Vous fit sentir l'amour, & si notre hyménée
M'incorpore avec vous, fait un être de deux,
Dites-moi ce secret, à moi votre moitié,
A moi qui vis pour vous, à moi qui suis vous-même.
Eh bien, vous soupirez, parlez, quels inconnus
Sont venus vous chercher en voilant leurs visages?
Se cacher dans la nuit! pourquoi? quelles raisons?
Que voulaient-ils?

BRUTUS.

Hélas! Porcia, levez-vous.

PORCIA.

Si vous étiez encor le bon, l'humain Brutus,
Je n'aurais pas besoin de me mettre à vos pieds.

Parlez, dans mon contrat eſt-il donc ſtipulé
Que je ne ſaurai rien des ſecrets d'un mari?
N'êtes-vous donc à moi, Brutus, qu'avec réſerve?
Et moi ne ſuis-je à vous que comme une compagne,
Soit au lit, ſoit à table, ou dans vos entretiens,
Vivant dans les faubourgs de votre volonté?
S'il eſt ainſi, Porcie eſt votre concubine, (*n*)
Et non pas votre femme.

BRUTUS.

Ah! vous êtes ma femme.
Femme tendre, honorable, & plus chère à mon cœur
Que les gouttes de ſang dont il eſt animé.

PORCIA.

S'il eſt ainſi, pourquoi me cacher vos ſecrets?
Je ſuis femme, il eſt vrai, mais femme de Brutus,
Mais fille de Caton, pourriez-vous bien douter
Que je ſois élevée au-deſſus de mon ſexe,
Voyant qui m'a fait naître, & qui j'ai pour époux? (*o*)
Confiez-vous à moi, ſoyez ſûr du ſecret.
J'ai déjà ſur moi-même eſſayé ma conſtance;
J'ai percé d'un poignard ma cuiſſe en cet endroit;
J'ai ſouffert ſans me plaindre, & ne ſaurai me taire?

(*n*) Il y a dans l'original, *whore*, putain.

(*o*) *Corneille* dit la même choſe dans *Pompée*. *Céſar* parle ainſi à *Cornélie*:

Certes, vos ſentimens ſont aſſez reconnaître,
Qui vous donna la main, & qui vous donna l'être;
Et l'on juge aiſément, au cœur que vous portez,
Où vous êtes entrée, & de qui vous ſortez, &c.

Il eſt vrai qu'un vers ſuffiſait, que cette noble penſée perd de ſon prix, en étant répétée, retournée; mais il eſt beau que *Shakeſpeare* & *Corneille* aient eu la même idée.

BRUTUS.

Dieux, qu'entends-je? grands dieux, rendez-moi digne d'elle.
Ecoute, écoute, on frappe, on frappe, écarte-toi.
Bientôt tous mes secrets dans mon cœur enfermés
Passeront dans le tien. Tu sauras tout, Porcie,
Va, mes sourcils froncés prennent un air plus doux.

SCENE IV.

BRUTUS, LUCIUS, LIGARIUS.

LUCIUS *courant à la porte.*

QUI va-là? répondez.

LUCIUS *en entrant & adressant la parole à Brutus.*

Un homme languissant,
Un malade qui vient pour vous dire deux mots.

BRUTUS.

C'est ce Ligarius dont Cimber m'a parlé.
(*à Lucius.*)
Garçon, retire-toi. Eh bien, Ligarius?

LIGARIUS.

C'est d'une faible voix que je te dis bonjour.

BRUTUS.

Tu portes une écharpe! hélas, quel contre-temps!
Que ta santé n'est-elle égale à ton courage!

LIGARIUS.

Si le cœur de Brutus a formé des projets
Qui soient dignes de nous, je ne suis plus malade.

BRUTUS.

BRUTUS.

J'ai formé des projets dignes d'être écoutés,
Et d'être fécondés par un homme en santé.

LIGARIUS.

Je sens par tous les Dieux vengeurs de ma patrie,
Que je me porte bien. O toi, l'ame de Rome!
Toi, brave descendant du vainqueur des Tarquins,
Qui comme un (p) exorciste as conjuré dans moi
L'esprit de maladie à qui j'étais livré,
Ordonne, & mes efforts combattront l'impossible;
Ils en viendront à bout. Que faut-il faire? dis.

BRUTUS.

Un exploit qui pourra guérir tous les malades.

LIGARIUS.

Je crois que des gens sains pourront s'en trouver mal.

BRUTUS.

Je le crois bien aussi. Viens, je te dirai tout.

LIGARIUS.

Je te suis; ce seul mot vient d'enflammer mon cœur.
Je ne sais pas encor ce que tu veux qu'on fasse;
Mais viens, je le ferai; tu parles, il suffit.
(*ils s'en vont.*)

(p) *L'exorciste* dans la bouche des Romains est singulier. Toute cette pièce pourrait être chargée de pareilles notes; mais il faut laisser faire les réflexions au lecteur.

SCENE V.

Le théâtre repréſente le palais de CESAR. *La foudre gronde. Les éclairs étincellent.*

CESAR.

LA terre avec le ciel eſt cette nuit en guerre;
Calphurnie a trois fois crié dans cette nuit,
Au ſecours, Céſar meurt; venez, on l'aſſaſſine.
Hola! quelqu'un.

LE DOMESTIQUE.

Milord.

CESAR.

Va-t-en dire à nos prêtres
De faire un ſacrifice, & tu viendras ſoudain
M'avertir du ſuccès.

LE DOMESTIQUE.

Je n'y manquerai pas.

CALPHURNIE.

Où voulez-vous aller? vous ne ſortirez point,
Céſar, vous reſterez ce jour à la maiſon.

CESAR.

Non, non, je ſortirai; tout ce qui me menace
(*q*) Ne s'eſt jamais montré que derrière mon dos.
Tout s'évanouira quand il verra ma face.

CALPHURNIE.

Je n'aſſiſtai jamais à ces cérémonies;
Mais je tremble à préſent. Les gens de la maiſon

(*q*) Encore une fois la traduction eſt fidelle.

Disent que l'on a vu des choses effroyables.
Une lionne a fait ses petits dans la rue ;
Des tombeaux qui s'ouvraient, des morts sont échappés ;
Des bataillons armés, combattans dans les nues,
Ont fait pleuvoir du sang sur le mont Tarpéïen ;
Les airs ont retenti des cris des combattans ;
Les chevaux henniſſaient ; les mourans soupiraient ;
Des fantômes criaient & hurlaient dans les places.
On n'avait jamais vu de pareils accidens :
Je les crains.

CESAR.

Pourquoi craindre ? on ne peut éviter
Ce que l'arrêt des Dieux a prononcé sur nous.
César prétend sortir. Sachez que ces augures
Sont pour le monde entier autant que pour César.

CALPHURNIE.

Quand les gueux vont mourir, il n'eſt point de comètes ;
Mais le ciel enflammé prédit la mort des princes.

CESAR.

Un poltron meurt cent fois avant de mourir une ;
Et le brave ne meurt qu'au moment du trépas.
Rien n'eſt plus étonnant, rien ne me surprend plus,
Que lorsque l'on me dit qu'il eſt des gens qui craignent.
Que craignent-ils ? la mort eſt un but néceſſaire.
Mourons quand il faudra.

(*Le domeſtique revient.*)

Que disent les augures ?

LE DOMESTIQUE.

Gardez-vous, disent-ils, de sortir de ce jour.

En ſondant l'avenir dans le ſein des victimes,
Vainement de leur bête ils ont cherché le cœur.
(*il s'en va.*)

CESAR.

Le ciel prétend ainſi ſe moquer des poltrons.
Céſar ſerait lui-même une bête ſans cœur,
S'il était au logis arrêté par la crainte.
Il ſortira, vous dis-je, & le danger (*r*) fait bien
Que Céſar eſt encor plus dangereux que lui.
Nous ſommes deux lions de la même portée;
Je ſuis l'aîné; je ſuis le plus vaillant des deux;
Je ne ſortirais point!

CALPHURNIE.

Hélas! mon cher Milord,
Votre témérité détruit votre prudence.
Ne ſortez point ce jour. Songez que c'eſt ma crainte,
Et non la vôtre enfin qui doit vous retenir.
Nous enverrons Antoine au ſénat aſſemblé;
Il dira que Céſar eſt aujourd'hui malade.
J'embraſſe vos genoux, faites-moi cette grace.

CESAR.

Antoine dira donc que je me trouve mal;
Et pour l'amour de vous je reſte à la maiſon.

(*r*) Traduit mot à mot.

SCENE VI.

DECIUS *entre.*

CESAR *à* DECIUS.

AH! voilà Décius, il fera le meſſage.

DECIUS.

Serviteur & bonjour, noble & vaillant Céſar;
Je viens pour vous chercher, le ſénat vous attend.

CESAR.

Vous venez à propos, cher Décius Brutus.
A tous les ſénateurs faites mes complimens.
Dites-leur qu'au ſénat je ne ſaurais aller.
(à part.)
Je ne peux, (c'eſt très-faux) je n'oſe, (encor plus faux.)
Dites-leur, Décius, que je ne le veux pas.

CALPHURNIE.

Dites qu'il eſt malade.

CESAR.

Eh quoi! Céſar mentir!
Ai-je au nord de l'Europe étendu mes conquêtes,
Pour n'oſer dire vrai devant ces vieilles barbes?
Vous direz ſeulement que je ne le veux pas.

DECIUS.

Grand Céſar, dites-moi du moins quelque raiſon;
Si je n'en diſais pas, on me rirait au nez.

CESAR.

La raiſon, Décius, eſt dans ma volonté:
Je ne veux pas, ce mot ſuffit pour le ſénat:
Mais Céſar vous chérit; mais je vous aime, vous;

Et pour vous satisfaire il faut vous avouer
Qu'au logis aujourd'hui je suis malgré moi-même
Retenu par ma femme : — elle a rêvé la nuit,
Qu'elle a vu ma statue en fontaine changée,
Jeter par cent canaux des ruisseaux de pur sang.
De vigoureux Romains accouraient en riant;
Et dans ce sang, dit-elle, ils ont lavé leurs mains.
Elle croit que ce songe est un avis des Dieux.
Elle m'a conjuré de demeurer chez moi.

DECIUS.

Elle interprète mal ce songe favorable :
C'est une vision très-belle & très-heureuse.
Tous ces ruisseaux de sang sortans de la statue,
Ces Romains se baignant dans ce sang précieux,
Figurent que par vous Rome vivifiée,
Reçoit un nouveau sang & de nouveaux destins.

CESAR.

C'est très-bien expliquer le songe de ma femme.

DECIUS.

Vous en serez certain, lorsque j'aurai parlé.
Sachez que le sénat va vous couronner roi;
Et s'il apprend par moi que vous ne venez pas,
Il est à présumer qu'il changera d'avis.
C'est se moquer de lui, César, que de lui dire :
„ Sénat, séparez-vous, vous vous rassemblerez
„ Lorsque sa femme aura des rêves plus heureux. „
Ils diront tous, César est devenu timide.
Pardonnez-moi, César, excusez ma tendresse;
Vos refus m'ont forcé de vous parler ainsi.
L'amitié, la raison vous font ces remontrances.

CESAR.

Ma femme, je rougis de vos ſottes terreurs,
Et je ſuis trop honteux de vous avoir cédé.
Qu'on me donne ma robe, & je vais au ſénat.

SCENE VII.

CESAR, BRUTUS, LIGARIUS, CIMBER, TREBONIUS, CINNA, CASCA, CALPHURNIE, PUBLIUS.

CESAR.

AH, voilà Publius qui vient pour me chercher.

PUBLIUS.

Bonjour, Céſar.

CESAR.

Soyez bien venu, Publius.
Eh quoi, Brutus auſſi, vous venez ſi matin!
Bonjour, Caſca, bonjour, Caïus Ligarius.
Je vous ai fait, je crois, moins de mal que la fièvre,
Qui ne vous a laiſſé que la peau ſur les os.
Quelle heure eſt-il?

BRUTUS.

Céſar, huit heures ſont ſonnées.

CESAR.

Je vous ſuis obligé de votre courtoiſie.

(*Antoine entre, & Céſar continue*)

Antoine, dans les jeux paſſe toutes les nuits,
Et le premier debout! Bonjour, mon cher Antoine.

ANTOINE.

Bonjour, noble Céſar.

CESAR.

Va, fais tout préparer :
On doit fort me blâmer de m'être fait attendre.
Cinna, Cimber, & vous, mon cher Trébonius,
J'ai pour une heure entière à vous entretenir.
Au ſortir du ſénat venez à ma maiſon ;
Mettez-vous près de moi pour que je m'en ſouvienne.

TREBONIUS *(à part.)*

Je n'y manquerai pas..... Va, j'en ſerai ſi près,
Que tes amis voudraient que j'euſſe été bien loin.

CESAR.

Allons tous au logis, buvons bouteille enſemble, (s)
Et puis en bons amis nous irons au ſénat.

BRUTUS *à part.*

Ce qui paraît ſemblable eſt ſouvent différent.
Mon cœur ſaigne en ſecret de ce que je vais faire.

(ils ſortent tous, & Céſar reſte avec Calphurnie.)

SCENE VIII.

Le théâtre repréſente une rue près du capitole. Un devin nommé ARTEMIDORE *arrive en liſant un papier dans le fond du théâtre.*

ARTEMIDORE *liſant.*

„ CESAR, garde-toi de Brutus ; prends garde à
„ Caſſius ; ne laiſſe point Caſca t'approcher ; obſerve
„ bien Cinna ; défie-toi de Trébonius ; examine bien

(s) Toujours la plus grande fidélité dans la traduction.

» Cimber, Décius; Brutus ne t'aime point; tu as outragé
» Ligarius; tous ces gens-là sont animés du même
» esprit, ils sont aigris contre César. Si tu n'es pas
» immortel, prends-garde à toi. La sécurité enhardit la
» conspiration. Que les Dieux tout-puissans te défendent!

Ton fidelle Artémidore.

Prenons mon poste ici. Quand César passera,
Présentons cet écrit ainsi qu'une requête.
Je suis outré de voir que toujours la vertu
Soit exposée aux dents de la cruelle envie.
Si César lit cela, ses jours sont conservés,
Sinon la destinée est du parti des traîtres.

(*il sort, & se met dans un coin.*)

(*Porcia arrive avec Lucius.*)

PORCIA *à Lucius.*

Garçon, cours au sénat, ne me réponds point, vole.
Quoi! tu n'es pas parti?

LUCIUS.

Donnez-moi donc vos ordres.

PORCIA.

Je voudrais que déjà tu fusses de retour,
Avant que t'avoir dit ce que tu dois y faire.
O constance! ô courage! animez mes esprits,
Séparez par un roc mon cœur d'avec ma langue.
Je ne suis qu'une femme, & pense comme un homme.
(*à Lucius.*)
Quoi tu restes ici?

LUCIUS.

Je ne vous comprends pas;
Que j'aille au capitole, & puis que je revienne,
Sans me dire pourquoi, ni ce que vous voulez!

PORCIA.

Garçon... tu me diras... comment Brutus se porte;
Il est sorti malade... attends... observe bien —
Tout ce que César fait, quels courtisans l'entourent. —
Reste un moment, garçon - Quel bruit, quels cris j'entends!

LUCIUS.

Je n'entends rien, Madame.

PORCIA.

Ouvre l'oreille, écoute;
J'entends des voix, des cris, un bruit de combattans,
Que le vent porte ici du haut du capitole.

LUCIUS.

Madame, en vérité, je n'entends rien du tout.

(*Artémidore entre.*)

SCENE IX.

PORCIA, ARTEMIDORE.

PORCIA.

Approche ici, l'ami; que fais-tu? d'où viens-tu?

ARTEMIDORE.

Je viens de ma maison.

PORCIA.

Sais-tu quelle heure il est?

ARTEMIDORE.

Neuf heures.

PORCIA.

Mais, César est-il au capitole?

ARTEMIDORE.

Pas encor, je l'attends ici sur son chemin.

PORCIA.

Tu veux lui préſenter quelque placet, ſans doute?

ARTEMIDORE.

Oui; puiſſe ce placet plaire aux yeux de Céſar!
Que Céſar s'aime aſſez pour m'écouter, Madame!
Mon placet eſt pour lui beaucoup plus que pour moi.

PORCIA.

Que dis-tu? l'on ferait quelque mal à Céſar?

ARTEMIDORE.

Je ne ſais ce qu'on fait; je ſais ce que je crains.
Bonjour, Madame, adieu, la rue eſt fort étroite;
Les ſénateurs, préteurs, courtiſans, demandeurs,
Font une telle foule, une ſi grande preſſe,
Qu'en ce paſſage étroit ils pourraient m'étouffer;
Et j'attendrai plus loin Céſar à ſon paſſage.
(*il ſort.*)

PORCIA.

Allons, il faut le ſuivre.... Hélas! quelle faibleſſe
Dans le cœur d'une femme! Ah, Brutus! ah, Brutus!
Puiſſent les immortels hâter ton entrepriſe!
Mais cet homme, grands Dieux, m'aurait-il écoutée!
Ah! Brutus à Céſar va faire une requête
Qui ne lui plaira pas. Ah! je m'évanouis.
(*à Lucius.*)
Va, Lucius, cours vîte, & dis bien à Brutus....
Que je ſuis très-joyeuſe, & revole me dire....

LUCIUS.

Quoi?

PORCIA.

Tout ce que Brutus t'aura dit pour Porcie.

Fin du ſecond acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

Le théâtre représente une rue qui mène au capitole : le capitole est ouvert. CESAR *marche au son des trompettes avec* BRUTUS, CASSIUS, CIMBER, DECIUS, CASCA, CINNA, TREBONIUS, ANTOINE, LEPIDE, POPILIUS, PUBLIUS, ARTEMIDORE, *& un autre devin.*

CESAR *à l'autre devin.*

EH bien, nous avons donc ces ides si fatales !

LE DEVIN.

Oui, ce jour est venu, mais il n'est pas passé.

ARTEMIDORE *d'un autre côté.*

Salut au grand César, qu'il lise ce mémoire.

DECIUS *du côté opposé.*

Trébonius par moi vous en présente un autre ;
Daignez le parcourir quand vous aurez le temps.

ARTEMIDORE.

Lisez d'abord le mien, il est de conséquence ;
Il vous touche de près. Lisez, noble César.

CESAR.

L'affaire me regarde ? elle est donc la dernière.

ARTEMIDORE.

Eh, ne différez pas, lisez dès ce moment.

CESAR.

Je pense qu'il est fou.

PUBLIUS *à Artémidore.*

Allons, maraud, fais place.

CASSIUS.

Peut-on donner ici des placets dans les rues ?
Va-t-en au capitole.

POPILIUS *s'approchant de Cassius.*

Ecoutez, Cassius,
Puisse votre entreprise avoir un bon succès.

CASSIUS *étonné.*

Comment ! quelle entreprise ?

POPILIUS.

Adieu, portez-vous bien.

BRUTUS *à Cassius.*

Que vous a dit tout bas Popilius Léna ?

CASSIUS.

Il parle de succès, & de notre entreprise.
Je crains que le projet n'ait été découvert.

BRUTUS.

Il aborde César, il lui parle, observons.

CASSIUS *à Casca.*

Sois donc prêt à frapper, de peur qu'on nous prévienne.
Mais si César fait tout, qu'alons-nous devenir ?
Cassius à César tournerait-il le dos ?
Non, j'aime mieux mourir.

CASCA *à Cassius.*

Va, ne prends point d'alarme :
Popilius Léna ne parle point de nous.
Vois comme César rit ; son visage est le même.

CASSIUS *à Brutus.*

Ah, que Trébonius agit adroitement !
Regarde bien, Brutus, comme il écarte Antoine.

DECIUS.

Que Metellus commence, & que dès ce moment,
Pour occuper Céſar, il lui donne un mémoire.

BRUTUS.

Le mémoire eſt donné, ſerons-nous près de lui.

CINNA *à Caſca.*

Souviens-toi de frapper, & de donner l'exemple.

CESAR *s'aſſied ici, & on ſuppoſe qu'ils ſont tous dans la ſalle du ſénat.*

Eh bien, tout eſt-il prêt ? eſt-il quelques abus
Que le ſénat & moi nous puiſſions corriger ?

CIMBER *ſe mettant à genoux devant Céſar.*

O très-grand, très-puiſſant, très-redouté Céſar,
Je mets très-humblement ma requête à vos pieds.

CESAR.

Cimber, je t'avertis que ces proſternemens,
Ces génuflexions, ces baſſes flatteries,
Peuvent ſur un cœur faible avoir quelque pouvoir,
Et changer quelquefois l'ordre éternel des choſes
Dans l'eſprit des enfans. Ne t'imagine pas
Que le ſang de Céſar puiſſe ſe fondre ainſi.
Les prières, les cris, les vaines ſimagrées,
Les airs d'un chien couchant peuvent toucher un ſot ;
Mais le cœur de Céſar réſiſte à ces baſſeſſes.
Par un juſte décret ton frère eſt exilé.
Flatte, prie à genoux, & lèche-moi les pieds ;

(*a*) Va, je te roſſerai comme un chien; loin d'ici.
Lorſque Céſar fait tort, il a toujours raiſon.

CIMBER *en ſe retournant vers les conjurés.*

N'eſt-il point quelque voix plus forte que la mienne,
Qui puiſſe mieux toucher l'oreille de Céſar,
Et fléchir ſon courroux en faveur de mon frère?

BRUTUS *en baiſant la main de Céſar.*

Je baiſe cette main, mais non par flatterie,
Je demande de toi que Publius Cimber
Soit dans le même inſtant rappelé de l'exil.

CESAR.

Quoi, Brutus!

CASSIUS.

Ah! pardon, Céſar, Céſar, pardon!
Oui, Caſſius s'abaiſſe à te baiſer les pieds,
Pour obtenir de toi qu'on rappelle Cimber.

CESAR.

On pourrait me fléchir ſi je vous reſſemblais,
Qui ne ſaurait prier réſiſte à des prières.
Je ſuis plus affermi que l'étoile du nord,
Qui dans le firmament n'a point de compagnon, (*b*)
Conſtant de ſa nature, immobile comme elle.
Les vaſtes cieux ſont pleins d'étoiles innombrables:
Ces aſtres ſont de feu, tous ſont étincelans;
Un ſeul ne change point, un ſeul garde ſa place.
Telle eſt la terre entière; on y voit des mortels
Tous de chair & de ſang, tous formés pour la crainte.

(*a*) Traduit fidellement.

(*b*) Traduit avec la plus grande exactitude.

Dans leur nombre infini, sachez qu'il n'est qu'un homme
Qu'on ne puisse ébranler, qui soit ferme en son rang;
Qui sache résister, & cet homme c'est moi.
Je veux vous faire voir que je suis inflexible:
Tel je parus à tous quand je bannis Cimber;
Et tel je veux paraître en ne pardonnant point.

CIMBER.

O César!

CESAR.

Prétends-tu faire ébranler l'Olympe?

DECIUS *à genoux.*

Grand César!

CESAR *repoussant Décius.*

Va, Brutus en vain l'a demandé.

CASCA *levant la robe de César.*

Poignards, parlez pour nous.

Il le frappe, les autres conjurés le secondent. César se débat contre eux, il marche en chancelant tout percé de coups, & vient jusqu'auprès de Brutus, qui en détournant le corps le frappe comme à regret. César tombe, en s'écriant:

Et toi, Brutus, aussi?

CINNA.

Liberté, liberté.

CIMBER.

La tyrannie est morte.
Courons tous, & crions, liberté dans les rues.

CASSIUS.

Allez à la tribune, & criez, liberté.

BRUTUS *aux sénateurs & au peuple qui arrivent.*

Ne vous effrayez point, ne fuyez point, restez.
Peuple, l'ambition vient de payer ses dettes.

CASSIUS.

CASSIUS.

Brutus, à la tribune.

CIMBER.

Et vous auſſi, volez.

BRUTUS.

Où donc eſt Publius?

CINNA.

Il eſt tout confondu.

CIMBER.

Soyons fermes, unis; les amis de Céſar
Nous peuvent aſſaillir.

BRUTUS.

Non, ne m'en parlez pas.
Ah! c'eſt vous, Publius; allons, prenez courage,
Soyez en ſureté, vous n'avez rien à craindre,
Ni vous, ni les Romains; parlez au peuple, allez.

CASSIUS.

Publius, laiſſez-nous; la foule qui s'empreſſe
Pourrait vous faire mal, vous êtes faible & vieux.

BRUTUS.

Allez, qu'aucun romain ne prenne ici l'audace
De ſoutenir ce meurtre & de parler pour nous;
C'eſt un droit qui n'eſt dû qu'aux ſeuls vengeurs de Rome.

SCENE II.

Les Conjurés, TREBONIUS.

CASSIUS.

QUE fait Antoine ?

TREBONIUS.

Il fuit interdit, égaré ;
Il fuit dans sa maison : pères, mères, enfans,
L'effroi dans les regards, & les cris à la bouche,
Pensent qu'ils sont au jour du jugement dernier.

BRUTUS.

O destin ! nous saurons bientôt tes volontés.
On connaît qu'on mourra, l'heure en est inconnue.
On compte sur des jours dont le temps est le maître.

CASSIUS.

Eh bien, lorsqu'en mourant on perd vingt ans de vie,
On ne perd que vingt ans de craintes de la mort.

BRUTUS.

Je l'avoue, ainsi donc la mort est un bienfait ;
Ainsi César en nous a trouvé des amis ;
Nous avons abrégé le temps qu'il eut à craindre.

CASCA.

Arrêtez, baissons-nous sur le corps de César ;
Baignons tous dans son sang nos mains jusques au coude ; (c)
Trempons-y nos poignards, & marchons à la place ;

(c) C'est ici qu'on voit principalement l'esprit différent des nations. Cette horrible barbarie de *Casca* ne serait jamais tombée dans l'idée d'un auteur français ; nous ne voulons point qu'on ensanglante le théâtre, si ce n'est dans les occasions extraordinaires, dans lesquelles on sauve tant qu'on peut cette atrocité dégoûtante.

Là, brandiſſant en l'air ces glaives ſur nos têtes,
Crions à haute voix, paix, liberté, franchiſe.

CASSIUS.

Baiſſons-nous, lavons-nous dans le ſang de Céſar.

(*ils trempent tous leurs épées dans le ſang du mort.*)

Cette ſuperbe ſcène un jour ſera jouée
Dans de nouveaux Etats en accens inconnus.

BRUTUS.

Que de fois on verra Céſar ſur les théâtres,
Céſar mort & ſanglant aux pieds du grand Pompée,
Ce Céſar ſi fameux, plus vil que la pouſſière!

CASSIUS.

Oui, lorſque l'on joûra cette pièce terrible,
Chacun nous nommera vengeurs de la patrie.

Fin du troiſième & dernier acte.

OBSERVATIONS
SUR LE
JULES CESAR
DE SHAKESPEARE.

VOILA tout ce qui regarde la conſpiration contre *Céſar*. On peut la comparer à celle de *Cinna* & d'*Emilie* contre *Auguſte*, & mettre en parallèle ce qu'on vient de lire avec le récit de *Cinna* & la délibération du ſecond acte. On trouvera quelque différence entre ces deux ouvrages. Le reſte de la pièce eſt une ſuite de la mort de *Céſar*. On apporte ſon corps dans la place publique. *Brutus* harangue le peuple ; *Antoine* le harangue à ſon tour ; il ſoulève le peuple contre les conjurés ; & le comique eſt encore joint à la terreur dans ces ſcènes comme dans les autres. Mais il y a des beautés de tous les temps & de tous les lieux.

On voit enſuite *Antoine*, *Octave*, & *Lépide*, délibérer ſur leur triumvirat, & ſur les proſcriptions. De-là on paſſe à Sardis ſans aucun intervalle. *Brutus* & *Caſſius* ſe querellent. *Brutus* reproche à *Caſſius* qu'il vend tout pour de l'argent, & qu'*il a des démangeaiſons dans les mains*. On paſſe de Sardis en Theſſalie. La

bataille de Philippes se donne. *Cassius* & *Brutus* se tuent l'un après l'autre.

On s'étonne qu'une nation célébre par son génie, & par ses succès dans les arts & dans les sciences, puisse se plaire à tant d'irrégularités monstrueuses, & voie souvent encore avec plaisir d'un côté *César* s'exprimant quelquefois en héros, quelquefois en capitan de farce; & de l'autre, des charpentiers, des savetiers, & des sénateurs même, parlant comme on parle aux halles.

Mais on sera moins surpris quand on saura que la plupart des pièces de *Lopez de Vega* & de *Calderon* en Espagne sont dans le même goût. Nous donnerons la traduction de l'Héraclius de *Calderon*, à côté de l'Héraclius de *Corneille;* on y verra le même génie que dans *Shakespeare*, la même ignorance, la même grandeur, des traits d'imagination pareils, la même enflure, des grossiéretés toutes semblables, des inconséquences aussi frappantes, & le même mélange du béguin de *Gilles*, & du cothurne de *Sophocle*.

Certainement l'Espagne & l'Angleterre ne se sont pas donné le mot pour applaudir pendant près d'un siècle à des pièces qui révoltent les autres nations. Rien n'est plus opposé d'ailleurs que le génie anglais, & le génie espagnol. Pourquoi donc ces deux nations différentes se réunissent-elles dans un goût si étrange? Il faut qu'il y en ait une raison, & que cette raison soit dans la nature.

Premièrement les Anglais, les Espagnols, n'ont jamais rien connu de mieux. Secondement, il y a un grand fonds d'intérêt dans ces pièces si bizarres & si sauvages. J'ai vu jouer le César de *Shakespeare*, &

j'avoue que dès la première scène, quand j'entendis le tribun reprocher à la populace de Rome son ingratitude envers *Pompée*, & son attachement à *César* vainqueur de *Pompée*, je commençai à être intéressé, à être ému. Je ne vis ensuite aucun conjuré sur la scène qui ne me donnât de la curiosité; & malgré tant de disparates ridicules, je sentis que la pièce m'attachait.

Troisièmement, il y a beaucoup de naturel; ce naturel est souvent bas, grossier, & barbare. Ce ne sont point des Romains qui parlent; ce sont des campagnards des siècles passés qui conspirent dans un cabaret; & *César*, qui leur propose de boire bouteille, ne ressemble guère à *César*. Le ridicule est outré; mais il n'est point languissant. Des traits sublimes y brillent de temps en temps comme des diamans répandus sur de la fange.

J'avoue qu'en tout j'aimais mieux encore ce monstrueux spectacle, que de longues confidences d'un froid amour, ou des raisonnemens de politique encore plus froids.

Enfin, une quatrième raison, qui jointe aux trois autres, est d'un poids considérable, c'est que les hommes en général aiment le spectacle; ils veulent qu'on parle à leurs yeux; le peuple se plaît à voir des cérémonies pompeuses, des objets extraordinaires, des orages, des armées rangées en bataille, des épées nues, des combats, des meurtres, du sang répandu; & beaucoup de grands, comme on l'a déjà dit, sont peuple. Il faut avoir l'esprit très-cultivé, & le goût formé, comme les Italiens l'ont eu au seizième siècle

& les Français au dix-septième, pour ne vouloir rien que de raisonnable, rien que de sagement écrit, & pour exiger qu'une pièce de théâtre soit digne de la cour des *Médicis*, ou de celle de *Louis XIV*.

Malheureusement *Lopez de Vega* & *Shakespeare* eurent du génie dans un temps où le goût n'était point du tout formé; ils corrompirent celui de leurs compatriotes, qui en général étaient alors extrêmement ignorans. Plusieurs autres dramatiques en Espagne & en Angleterre, tâchèrent d'imiter *Lopez* & *Shakespeare*; mais n'ayant pas leurs talens, ils n'imitèrent que leurs fautes, & par-là ils servirent encore à établir la réputation de ceux qu'ils voulaient surpasser.

Nous ressemblerions à ces nations, si nous avions été dans le même cas. Leur théâtre est resté dans une enfance grossière, & le nôtre a peut-être acquis trop de rafinement. J'ai toujours pensé qu'un heureux & adroit mélange de l'action qui règne sur le théâtre de Londres & de Madrid avec la sagesse, l'élégance, la noblesse, la décence du nôtre, pourrait produire quelque chose de parfait, si pourtant il est possible de rien ajouter à des ouvrages tels qu'Iphigénie & Athalie.

Je nomme ici Iphigénie & Athalie, qui me paraissent être de toutes les tragédies qu'on ait jamais faites, celles qui approchent le plus de la perfection. *Corneille* n'a aucune pièce parfaite; on l'excuse sans doute; il était presque sans modèle & sans conseil; il travaillait trop rapidement; il négligeait sa langue, qui n'était pas perfectionnée encore; il ne luttait pas

assez contre les difficultés de la rime, qui est le plus pesant de tous les jougs, & qui force si souvent à ne point dire ce qu'on veut dire. Il était inégal comme *Shakespeare*, & plein de génie comme lui: mais le génie de *Corneille* était à celui de *Shakespeare*, ce qu'un seigneur est à l'égard d'un homme du peuple né avec le même esprit que lui.

L'HERACLIUS

ESPAGNOL,

OU

LA COMEDIE

FAMEUSE:

Dans cette vie tout eſt vérité, & tout menſonge.

Fête repréſentée devant leurs majeſtés, dans le ſallon royal du palais; par dom Pédro Caldéron de la Barca.

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:1-712166-p0433-7

PREFACE

DU TRADUCTEUR.

Il s'eſt élevé depuis long-temps une diſpute aſſez vive pour ſavoir quel était l'original, ou l'Héraclius de *Corneille*, ou celui de *Caldéron*; n'ayant rien vu de ſatisfeſant dans les raiſons que chaque parti alléguait, j'ai fait venir d'Eſpagne l'Héraclius de *Caldéron*, intitulé : *En eſta vida todo es verdad y todo mentira*, imprimé ſéparément in-4° avant que le recueil de *Caldéron* parût au jour. C'eſt un exemplaire extrêmement rare, & que le ſavant D. *Gregorio Mayans y Siſcar*, ancien bibliothécaire du roi d'Eſpagne, a bien voulu m'envoyer. J'ai traduit cet ouvrage, & le lecteur attentif verra aiſément quelle eſt la différence du genre employé par *Corneille*, & de celui de *Caldéron*; & il découvrira au premier coup d'œil quel eſt l'original.

Le lecteur a déjà fait la comparaiſon des théâtres français & anglais, en liſant la conſpiration de *Brutus* & de *Caſſius*, après avoir lu celle de *Cinna*. Il comparera de même le théâtre eſpagnol avec le français. Si après cela il reſte des diſputes, ce ne ſera pas entre les perſonnes éclairées.

PERSONNAGES QUI PARLENT.

PHOCAS.

HERACLIUS, fils de Maurice.

LEONIDE, fils de Phocas.

ISMENIE.

ASTOLPHE, montagnard de Sicile, autrefois ambaſſadeur de Maurice vers Phocas.

CINTIA, reine de Sicile.

LISIPPO, ſorcier.

FREDERIC, prince de Calabre.

LIBIA, fille du ſorcier.

LUQUET, payſan gracieux, ou bouffon.

SABANION, autre bouffon, ou gracieux.

Muſiciens & Soldats.

LA COMEDIE FAMEUSE:

Dans cette vie tout eſt vérité, & tout menſonge.

PREMIERE JOURNÉE.

LE théâtre repréſente une partie du mont Etna; d'un côté on bat le tambour & on ſonne de la trompette; de l'autre on joue du luth & du théorbe; des ſoldats s'avancent à droite, & PHOCAS paraît le dernier; des dames s'avancent à gauche, & CINTIA reine de Sicile paraît la dernière. Les ſoldats crient : *Phocas Vive;* PHOCAS répond : *Vive Cintia*, allons, ſoldats, dites en la voyant, *Vive Cintia.* Alors les ſoldats & les dames crient de toute leur force : *Vive Cintia & Phocas.*

Quand on a bien crié, PHOCAS ordonne à ſes tambours & à ſes trompettes de battre & de ſonner en l'honneur de *Cintia.* CINTIA ordonne à ſes muſiciens de chanter en l'honneur de PHOCAS; la muſique chante ce couplet.

(*a*) *Sicile en cet heureux jour,*
Vois ce héros plein de gloire,
Qui règne par la victoire,
Mais encor plus par l'amour.

(*a*) Il y a dans l'original mot à mot :

Que ce Mars jamais vaincu,
Que ce Ceſar toujours vainqueur,
Vienne dans une heure fortunée
Aux montagnes de Trinacrie.

Après qu'on a chanté ces beaux vers, CINTIA rend hommage de la Sicile à PHOCAS ; elle se félicite d'être la première à lui baiser la main : *Nous sommes tous heureux*, lui dit-elle, *de nous mettre aux pieds d'un héros si glorieux*. Ensuite, cette belle reine se tournant vers les spectateurs, leur dit : *C'est la crainte qui me fait parler ainsi ; il faut bien faire des complimens à un tyran*. La musique recommence alors, & on répète que PHOCAS est venu en Sicile par un heureux hasard. L'empereur PHOCAS prend alors la parole, & fait ce récit qui, comme on voit, est très-à-propos.

„ Il est bien force que je vienne ici, belle Cintia, dans une heure fortunée ; car j'y trouve des applaudissemens, & je pouvais y entendre des injures. Je suis né en Sicile, comme vous savez ; & quoique couronné de tant de lauriers, j'ai craint qu'en voulant revoir les montagnes qui ont été mon berceau, je ne trouvasse ici plus d'oppositions que de fêtes, attendu que personne n'est aussi heureux dans sa patrie que chez les étrangers, surtout quand il revient dans son pays après tant d'années d'absence.

„ Mais voyant que vous êtes politique & avisée, & que vous me recevez si bien dans votre royaume de Sicile, je vous donne ici ma parole, Cintia, que je vous maintiendrai en paix chez vous, & que je n'étancherai, ni sur vous, ni sur la Sicile, la soif hydropique de sang de mon superbe héritage ; & afin que vous sachiez qu'il n'y a jamais eu de si grande clémence, & que personne jusqu'à présent n'a joui d'un tel privilége, écoutez attentivement.

„ J'ai la vanité d'avouer que ces montagnes & ces bruyères m'ont donné la naissance, & que je ne dois qu'à moi seul,

non à un sang illustre, les grandeurs où je suis monté. Avorton de ces montagnes, c'est grâce à ma grandeur que j'y suis revenu. Vous voyez ces sommets du mont Etna dont le feu & la neige se disputent la cime ; c'est là que j'ai été nourri, comme je vous l'ai dit ; je n'y connus point de père ; je ne fus entouré que de serpens ; le lait des louves fut la nourriture de mon enfance ; & dans ma jeunesse je ne mangeai que des herbes. Elevé comme une brute, la nature douta long-temps si j'étais homme ou bête, & résolut enfin, en voyant que j'étais l'un & l'autre, de me faire commander aux hommes & aux bêtes. Mes premiers vassaux furent les griffes des oiseaux, & les armes des hommes contre lesquels je combattis ; leurs corps me servirent de viande, & leurs peaux de vêtemens.

„ Comme je menais cette belle vie, je rencontrai une troupe de bandits qui, poursuivis par la justice, se retiraient dans les épaisses forêts de ces montagnes, & qui y vivaient de rapine & de carnage. Voyant que j'étais une brute raisonnable, ils me choisirent pour leur capitaine ; nous mîmes à contribution le plat pays ; mais bientôt nous élevant à de plus grandes entreprises, nous nous emparâmes de quelques villes bien peuplées : mais ne parlons pas des violences que j'exerçai. Votre père régnait alors en Sicile, & il était assez puissant pour me résister ; parlons de l'empereur Maurice qui régnait alors à Constantinople. Il passa en Italie, pour se venger de ce qu'on lui disputait la souveraineté des fiefs du saint Empire romain. Il ravagea toutes les campagnes, & il n'y eut ni hameau, ni ville qui ne tremblât en voyant les aigles de ses étendards.

„ Votre père le roi de Sicile, qui voyait l'orage approcher de ses Etats, nous accorda un pardon général, à nos

voleurs & à moi : (ô ſottes raiſons d'Etat !) il eut recours à mes bandits comme à des troupes auxiliaires, & bientôt mon métier infame devint une occupation glorieuſe. Je combattis l'empereur Maurice avec tant de ſuccès, qu'il mourut de ma main dans une bataille. Toutes ſes grandeurs, tous ſes triomphes s'évanouirent ; ſon armée me nomma ſon capitaine par terre & par mer : alors je les menai à Conſtantinople, qui ſe mit en défenſe ; je mis le ſiége devant ſes murs pendant cinq années, ſans que la chaleur des étés, ni le froid des hivers, ni la colère de la neige, ni la violence du ſoleil, me fiſſent quitter mes tranchées : enfin les habitans preſque enſevelis ſous leurs ruines, & demi-morts de faim, ſe ſoumirent à regret, & me nommèrent céſar. Depuis ma première entrepriſe juſqu'à la dernière, qui a été la réduction de l'Orient, j'ai combattu pendant trente années ; vous pouvez vous en apercevoir à mes cheveux blancs, que ma main ridée & mal-propre peigne aſſez rarement.

„ Me voilà à préſent revenu en Sicile ; & quoi qu'on puiſſe préſumer que j'y reviens par la petite vanité de montrer à mes concitoyens celui qu'ils ont vu bandit, & qui eſt à préſent empereur, j'ai pourtant encore deux autres raiſons de mon retour. Ces deux raiſons ſont des propoſitions contraires ; l'une eſt la rancune, & l'autre l'amour. C'eſt ici, Cintia, qu'il faut me prêter attention.

„ Eudoxe qui était femme & amante de Maurice, & qui le ſuivait dans toutes ſes courſes, la nuit comme le jour, (à ce que m'ont dit pluſieurs de ſes ſujets,) fut ſurpriſe des douleurs de l'enfantement, le jour que j'avais tué ſon mari dans la bataille ; elle accoucha dans les bras d'un vieux gentilhomme nommé Aſtolphe, qui était venu en ambaſſade

vers

vers moi, de la part de l'empereur Maurice, un peu avant la bataille, je ne sais pour quelle affaire. Je me souviens très-bien de cet Astolphe, & si je le voyais, je le reconnaîtrais. Quoi qu'il en soit, l'impératrice Eudoxe donna le jour à un petit enfant, (si pourtant on peut donner le jour dans les ténèbres.) La mère mourut en accouchant de lui. Le bon homme Astolphe se voyant maître de cet enfant, craignit qu'on ne le remît entre mes mains; on prétend qu'il s'est enfermé avec lui dans les cavernes du mont Etna, & on ne sait aujourd'hui s'il est mort ou vivant.

„ Mais laissons cela, & passons à une autre aventure; elle n'est pas moins étrange, & cependant elle ne paraîtra pas invraisemblable; car deux aventures pareilles peuvent fort bien arriver. On admire les historiens, & on ne tire du profit de leur lecture que quand la vérité de l'histoire tient du prodige.

„ Il faut que vous sachiez qu'il y avait une jeune paysanne nommée Eriphile. L'amour aurait juré qu'elle était reine, puisqu'en effet l'empire est dans la beauté; elle fut dame de mes pensées; il n'y a, comme vous savez, si fière beauté qui ne se rende à l'amour. Or, Madame, le jour qu'elle me donna rendez-vous dans son village, je la laissai grosse. Je mis auprès d'elle un confident attentif.

„ Quand j'eus vaincu & tué l'empereur Maurice, ce confident m'apprit qu'à peine la nouvelle en était venue aux oreilles d'Eriphile, que ne pouvant supporter mon absence, elle résolut de venir me trouver; elle prit le chemin des montagnes; les douleurs de l'enfantement la surprirent en chemin dans un désert; mon confident qui l'accompagnait,

alla chercher du secours, & voyant de loin une petite lumière, il y courut. Pendant ce temps-là, un habitant de ces lieux incultes arriva aux cris d'Eriphile ; elle lui dit qui elle était, & ne lui cacha point que j'étais le père de l'enfant ; elle crut l'intéresser davantage par cette confidence, & craignant de mourir dans les douleurs qu'elle ressentait, elle remit entre les mains de cet inconnu, mon chiffre gravé sur une lame d'or, dont je lui avais fait présent.

" Cependant mon confident revenait avec du monde ; l'inconnu disparut aussitôt, emportant avec lui mon fils, & le signe avec lequel on pouvait le reconnaître. La belle Eriphile mourut, sans qu'il nous ait été jamais possible de retrouver ni le voleur, ni le vol. Je vous ai déjà dit que la guerre & mes victoires ne m'ont pas laissé le temps de faire les recherches nécessaires. Aujourd'hui comme tout l'Orient est calme, ainsi que je vous l'ai dit, je reviens dans ma patrie, rempli des deux sentimens de tendresse & de haine, pour m'informer de deux vies qui me tourmentent ; l'une est celle du fils de Maurice, l'autre de mon propre fils.

" Je crains qu'un jour le fils de Maurice n'hérite de l'empire, je crains que le mien ne périsse ; j'ignore même encore si cet enfant est un fils ou une fille. Je veux n'épargner ni soins, ni peines ; je chercherai par toute l'île, arbre par arbre, branche par branche, feuille par feuille, pierre par pierre, jusqu'à ce que je trouve ou que je ne trouve pas, & que mes espérances & mes craintes finissent."

CINTIA.

Si j'avais su votre secret plutôt, j'aurais fait toutes les diligences possibles ; mais je vais vous seconder.

PHOCAS.

Quel repos peut avoir celui qui craint & qui souhaite? Allons, ne différons point.

CINTIA *à ses femmes.*

Allons, vous autres, pour prémices de la joie publique, recommencez vos chants.

PHOCAS.

Et vous autres, battez du tambour, & sonnez de la trompette.

CINTIA.

Faites redire aux échos :

PHOCAS.

Faites résonner vos différentes voix :

Sicile, en cet heureux jour,
Vois ce héros plein de gloire,
Qui règne par la victoire,
Mais encor plus par l'amour.

UNE PARTIE DU CHOEUR.

Que Cintia vive ! vive Cintia !

L'AUTRE PARTIE.

Que Phocas vive ! vive Phocas !

(*on entend ici une voix qui crie derrière le théâtre*, Meurs.)

PHOCAS.

Ecoutez, suspendez vos chants : quelle est cette voix qui contredit l'écho, & qui fait entendre tout le contraire de ces cris, Vive Phocas !

LIBIA *derrière le théâtre.*

Meurs de ma malheureuse main.

CINTIA.

Quelle eſt cette femme qui crie ? Nous voilà tombés d'une peine dans une autre ; c'eſt une femme qui paraît belle ; elle eſt toute troublée ; elle deſcend de la montagne ; elle court ; elle eſt prête à tomber.

PHOCAS.

Secourons-la, j'arriverai le premier.

LIBIA.

Meurs de ma main, malheureuſe, & non pas des mains d'une bête.

PHOCAS, *en tendant les bras à Libia lorſqu'elle eſt prête à tomber du haut de la montagne.*

Tu ne mourras pas, je te ſoutiendrai, je ſerai l'Atlas du ciel de ta beauté ; tu es en ſureté, reprends tes eſprits.

CINTIA *à Libia.*

Dis-nous qui tu es.

LIBIA.

Je ſuis Libia fille du magicien Liſippo, la merveille de la Calabre. Mon père a prédit des malheurs au duc de Calabre ſon maître ; il s'eſt retiré depuis en Sicile, dans une cabane, où il a pour tout meuble ſon almanach, des ſphères, des aſtrolabes, & des quarts de cercle ; nous partageons entre nous deux le ciel & la terre : il fait des prédictions, & j'ai ſoin du ménage ; je vais à la chaſſe ; je ſuivais une biche que j'avais bleſſée, lorſque j'ai entendu des tambours & des trompettes d'un côté, & de la muſique de l'autre. Etonnée de ce bruit de guerre & de paix, j'ai voulu m'approcher, lorſqu'au milieu de ces précipices, j'ai vu une eſpèce de bête en forme d'homme, ou une eſpèce d'homme en forme de bête ; c'eſt un ſquelette tout courbé, une anatomie ambulante ; ſa barbe & ſes cheveux

sales couvraient en partie un visage sillonné de ces rides, que le temps, ce maudit laboureur, imprime sur les sillons de notre vie pour n'y plus rien semer. Cet homme ressemblait à ces vieux étançons de bâtimens ruinés qui, étant sans écorce & sans racine, sont prêts à tomber au moindre vent. Cette maigre face en venant à moi m'a toute remplie de crainte.

PHOCAS.

Femme, ne crains rien; ne poursuis pas : tu ne sais pas quelles idées tu rappeles dans ma mémoire ; mais où ne trouve-t-on pas des hommes & des bêtes? Il y a là-dedans quelque chose de prodigieux.

CINTIA.

Vous pourrez trouver aisément cet homme ; car si les tambours & la musique l'ont fait sortir de sa caverne, il n'y a qu'à recommencer, & il approchera.

PHOCAS.

Vous dites bien, fesons entendre encore nos instrumens.

(*La musique recommence, & on chante encore.*)

Sicile en cet heureux jour,
Vois ce héros plein de gloire &c.

(*Après cette reprise, l'empereur Phocas, la reine Cintia, & la fille du sorcier, s'en vont à la piste de cette vieille figure qui donne de l'inquiétude à Phocas, sans qu'on sache trop pourquoi il a cette inquiétude. Alors ce vieillard qui est Astolphe lui-même, vient sur le théâtre avec Héraclius fils de Maurice, & Léonide fille de Phocas. Ils sont tous trois vêtus de peaux de bêtes.*)

ASTOLPHE.

Eſt-il poſſible, téméraires, que vous ſoyez ſortis de votre caverne ſans ma permiſſion, & que vous haſardiez ainſi votre vie & la mienne !

LEONIDE.

Que voulez-vous ? cette muſique m'a charmé ; je ne ſuis pas le maître de mes ſens.

(*On entend alors le ſon des tambours.*)

HERACLIUS.

Ce bruit m'enflamme, me ravit hors de moi ; c'eſt un volcan qui embraſe toutes les puiſſances de mon ame.

LEONIDE.

Quand dans le beau printemps, les doux zéphirs, & le bruit des ruiſſeaux, s'accordent enſemble, & que les goſiers harmonieux des oiſeaux chantent la bienvenue des roſes & des œillets, leur muſique n'approche pas de celle que je viens d'entendre.

HERACLIUS.

J'ai entendu ſouvent dans l'hiver, les gémiſſemens de la croupe des montagnes, ſous la rage des ouragans, le bruit de la chute des torrens, celui de la colère des nuées ; mais rien n'approche de ce que je viens d'entendre, c'eſt un tonnerre dans un temps ſerein ; il flatte mon cœur & l'embraſe.

ASTOLPHE.

Ah ! je crains bien que ces deux échos, dont l'un eſt ſi doux, & l'autre ſi terrible, ne ſoient la ruine de tous trois.

HERACLIUS & LEONIDE *enſemble.*

Comment l'entendez-vous ?

ASTOLPHE.

C'eſt qu'en ſortant de ma caverne pour voir où vous étiez, j'ai rencontré dans cette demeure obſcure, une femme, & je crains bien qu'elle ne diſe qu'elle m'a vu.

HERACLIUS.

Et pourquoi, ſi vous avez vu une femme, ne m'avez-vous pas appelé pour voir comment une femme eſt faite? car ſelon ce que vous m'avez dit, de toutes les choſes du monde que vous m'avez nommées, rien n'approche d'une femme; je ne ſais quoi de doux & de tendre ſe coule dans l'ame à ſon ſeul nom, ſans qu'on puiſſe dire pourquoi.

LEONIDE.

Moi, je vous remercie de ne m'avoir pas appelé pour la voir. Une femme excite en moi un ſentiment tout contraire; car d'après ce que vous en avez dit, le cœur tremble à ſon nom, comme s'apercevant de ſon danger, ce nom ſeul laiſſe dans l'ame je ne ſais quoi qui la tourmente ſans qu'elle le ſache.

ASTOLPHE

Ah! Héraclius, que tu juges bien! ah Léonide que tu penſes à merveille!

HERACLIUS.

Mais comment ſe peut-il faire qu'en diſant des choſes contraires nous ayons tous deux raiſon?

ASTOLPHE.

C'eſt qu'une femme eſt un tableau à deux viſages; regardez-la d'un ſens, rien n'eſt ſi agréable; regardez-la d'un autre ſens, rien n'eſt ſi terrible. C'eſt le meilleur ami de notre nature, c'eſt notre plus grand ennemi; la

moitié de la vie de l'ame, & quelquefois la moitié de la mort; point de plaisir sans elle, point de douleur sans elle aussi: on a raison de la craindre, on a raison de l'estimer. Sage est qui s'y fie, & sage qui s'en défie. Elle donne la paix & la guerre, l'alégresse & la tristesse; elle blesse & elle guérit; c'est de la thériaque & du poison. Enfin elle est commme la langue, il n'y a rien de si bon quand elle est bonne, & rien de si mauvais quand elle est mauvaise, &c.

LEONIDE.

S'il y a tant de bien & tant de mal dans la femme, pourquoi n'avez-vous pas permis que nous connussions ce bien par expérience pour en jouir, & ce mal pour nous en garantir?

HERACLIUS.

Léonide a très-bien parlé. Jusqu'à quand, notre père, nous refuserez-vous notre liberté? & quand nous instruirez-vous qui vous êtes & qui nous sommes?

ASTOLPHE.

Ah! mes enfans! si je vous réponds, vous avancez ma mort. Vous demandez qui vous êtes, sachez qu'il est dangereux pour vous de sortir d'ici. La raison qui m'a forcé à vous cacher votre sort, c'est l'empereur Héraclius, cet Atlas chrétien.

(*Cette conversation est interrompue par un bruit de chasse. Héraclius & Léonide s'échappent, excités par la curiosité. Les deux paysans gracieux, c'est-à-dire, les deux bouffons de la pièce, viennent parler au bon homme Astolphe, qui craint toujours d'être découvert. Cintia & Héraclius sortent d'une grotte.*)

HERACLIUS.

Qu'eſt-ce que je vois ?

CINTIA.

Quel eſt cet objet ?

HERACLIUS.

Quel bel animal !

CINTIA.

La vilaine bête !

HERACLIUS.

Quel divin aſpect !

CINTIA.

Quelle horrible préſence !

HERACLIUS.

Autant j'avais de courage, autant je deviens poltron près d'elle.

CINTIA.

Je ſuis arrivée ici très-irréſolue, & je commence à ne plus l'être.

HERACLIUS.

O vous poiſon de deux de mes ſens, l'ouïe & la vue, avant de vous voir de mes yeux je vous avais admirée de mes oreilles; qui êtes vous ?

CINTIA.

Je ſuis une femme & rien de plus.

HERACLIUS.

Et qu'y a-t-il de plus qu'une femme ? & ſi toutes les autres ſont comme vous, comment reſte-t-il un homme en vie ?

CINTIA.

Ainſi donc vous n'en avez pas vu d'autres ?

HERACLIUS.

Non, je préſume pourtant que ſi: j'ai vu le ciel; & ſi l'homme eſt un petit monde, la femme eſt le ciel en abrégé.

CINTIA.

Tu as paru d'abord bien ignorant, & tu parais bien ſavant; ſi tu as eu une éducation de brute, ce n'eſt point en brute que tu parles. Qui es-tu donc toi qui as franchi le pas de cette montagne avec tant d'audace?

HERACLIUS.

Je n'en ſais rien.

CINTIA.

Quel eſt ce vieillard qui écoutait, & qui a fait tant de peur à une femme?

HERACLIUS.

Je ne le ſais pas.

CINTIA.

Pourquoi vis-tu de cette ſorte dans les montagnes?

HERACLIUS.

Je n'en ſais rien.

CINTIA.

Tu ne ſais rien.

HERACLIUS.

Ne vous indignez pas contre moi; ce n'eſt pas peu ſavoir que de ſavoir qu'on ne ſait rien du tout.

CINTIA.

Je veux apprendre qui tu es, ou je vais te percer de mes flèches.

(*Cintia eſt armée d'un arc, & porte un carquois ſur l'épaule; elle veut prendre ſes flèches.*)

HERACLIUS.

Si vous voulez m'ôter la vie, vous aurez peu de choſe à faire.

(CINTIA *laiſſant tomber ſes flèches & ſon carquois.*)

La crainte me fait tomber les armes.

HERACLIUS.

Ce ne ſont pas là les plus fortes.

CINTIA.

Pourquoi ?

HERACLIUS.

Si vous vous ſervez de vos yeux pour faire des bleſſures, tenez-vous-en à leurs rayons ; quel beſoin avez-vous de vos flèches ?

CINTIA.

Pourquoi y a-t-il tant de grâce dans ton ſtyle, lorſque tant de férocité eſt ſur ton viſage ? Ou ta voix n'appartient pas à ta peau, ou ta peau n'appartient pas à ta voix. J'étais d'abord en colère, & je deviens une ſtatue de neige.

HERACLIUS.

Et moi je deviens tout de feu.

(*Au milieu de cette converſation arrivent Libia & Léonide, qui ſe diſent à-peu-près les mêmes choſes que Cintia & Héraclius ſe ſont dites. Toutes ces ſcènes ſont pleines de jeu de théâtre. Héraclius & Léonide ſortent & rentrent. Pendant qu'ils ſont hors de la ſcène, les deux femmes troquent leurs manteaux; les deux ſauvages en revenant s'y méprennent, &*

concluent qu'Aſtolphe avait raiſon de dire que la femme eſt un tableau à double viſage. Cependant on cherche de tout côté le vieillard Aſtolphe, qui s'eſt retiré dans ſa grotte. Enfin Phocas paraît avec ſa ſuite, & trouve Cintia & Libia avec Héraclius & Léonide.)

CINTIA *en montrant Héraclius à Phocas.*

J'ai rencontré dans les forêts cette figure épouvantable.

LIBIA.

Et moi j'ai rencontré cette figure horrible; mais je ne trouve point cette vieille carcaſſe qui m'a fait tant de peur.

PHOCAS *aux deux ſauvages.*

Vous me faites ſouvenir de mon premier état, qui êtes-vous?

HERACLIUS.

Nous ne ſavons rien de nous, ſinon que ces montagnes ont été notre berceau, & que leurs plantes ont été notre nourriture: nous tenons notre férocité des bêtes qui l'habitent.

PHOCAS.

Juſqu'aujourd'hui, j'ai ſu quelque choſe de moi-même, & vous autres, pourrai-je ſavoir auſſi quelque choſe de vous, ſi j'interroge ce vieillard qui en ſait plus que vous deux?

LEONIDE.

Nous n'en ſavons rien.

HERACLIUS.

Tu n'en ſauras rien.

PHOCAS

Comment! je n'en ſaurai rien? Qu'on examine toutes les grottes, tous les buiſſons, & tous les précipices. Les

endroits les plus impénétrables sont sans doute sa demeure; c'est-là qu'il faut chercher.

UN SOLDAT.

Je vois ici l'entrée d'une caverne toute couverte de branches.

LIBIA.

Oui, je la reconnais; c'est de là qu'est sorti ce spectre qui m'a fait tant de peur.

PHOCAS *à Libia.*

Eh bien, entrez-y avec des soldats, & regardez au fond.

(*Héraclius & Léonide se mettent à l'entrée de la caverne.*)

LEONIDE.

Que personne n'ose en approcher, s'il n'a auparavant envie de mourir.

PHOCAS.

Qui nous en empêchera ?

LEONIDE.

Ma valeur.

HERACLIUS.

Mon courage. Avant que quelqu'un entre dans cette demeure sombre, il faudra que nous mourions tous deux.

PHOCAS.

Doubles brutes que vous êtes, ne voyez-vous pas que votre prétention est impossible ?

HERACLIUS & LEONIDE *ensemble.*

Va, va, arrive, arrive, tu verras si cela est impossible.

PHOCAS.

Voilà une impertinence trop effrontée; allons, qu'ils meurent.

CINTIA.

Qu'il ne reste pas dans les carquois une flèche qui ne soit lancée dans leur poitrine. (*b*)

(*Comme on est prêt à tirer sur ces deux jeunes gens, Astolphe sort de son antre, & s'écrie :*)

ASTOLPHE.

Non pas à eux, mais à moi ; il vaut mieux que ce soit moi qui meure ; tuez-moi, & qu'ils vivent.

(*Tout le monde reste en suspens, en s'écriant :*)

Qu'est-ce que je vois ? quel étonnement ! quel prodige ! quelle chose admirable !

(*Les deux paysans gracieux prennent ce moment intéressant pour venir mêler leurs bouffonneries à cette situation, & ils croient que tout cela est de la magie : Phocas reste tout pensif.*)

CINTIA.

Je n'ai jamais vu de létargie pareille à celle dont le discours de ce bon homme vient de frapper Phocas.

PHOCAS *à Astolphe.*

Cadavre ambulant, en dépit de la marche rapide du temps, de tes cheveux blancs, & de ton vieux visage brûlé par le soleil, je garde pourtant dans ma mémoire les traces de ta personne ; je t'ai vu ambassadeur auprès

(*b*) Le lecteur peut ici remarquer que dans cet amas d'extravagances ce discours de *Cintia* est peut-être ce qui révolte le plus ; on ne s'étonne point que dans un siècle où l'on était si loin du bon goût, un auteur se soit abandonné à son génie sauvage pour amuser une multitude plus ignorante que lui. Tout ce que nous avons vu jusqu'à présent n'est que contre le bon sens ; mais que *Cintia* qui a paru avoir quelques sentimens pour *Héraclius*, & qui doit l'épouser à la fin de la pièce, ordonne qu'on le tue lui & *Léonide*, cela choque si étrangement tous les sentimens naturels, qu'on ne peut comprendre que la *Comédie fameuse* de D. *Pedro Calderon de la Barca* n'ait pas en cet endroit excité la plus grande indignation.

de moi. Comment es-tu ici ? je ne cherche point à t'effrayer par des rigueurs ; je te promets au contraire ma faveur & mes dons : lève-toi, & dis-moi, si l'un de ces deux jeunes gens n'eſt pas le fils de Maurice, que ta fidélité ſauva de ma colère ?

ASTOLPHE.

Oui, ſeigneur, l'un eſt le fils de mon empereur, que j'ai élevé dans ces montagnes, ſans qu'il ſache qui il eſt, ni qui je ſuis ; il m'a paru plus convenable de le cacher ainſi, que de le voir en votre pouvoir, ou dans celui d'une nation qui rendait obéiſſance à un tyran.

PHOCAS.

Eh bien, vois comment le deſtin commande aux précautions des hommes. Parle, qui des deux eſt le fils de Maurice ?

ASTOLPHE.

Que c'eſt l'un des deux, je vous l'avoue ; lequel c'eſt des deux, je ne vous le dirai pas.

PHOCAS.

Que m'importe que tu me le cèles ? empêcheras-tu qu'il ne meure, puiſqu'en les tuant tous deux je ſuis ſûr de me défaire de celui qui peut un jour troubler mon empire ?

HERACLIUS.

Tu peux te défaire de la crainte à moins de frais.

PHOCAS.

Comment ?

LEONIDE.

En aſſouviſſant ta fureur dans mon ſang, ce ſera pour moi le comble des honneurs de mourir fils d'un empereur, & je te donnerai volontiers ma vie.

HERACLIUS.

Seigneur, c'eſt l'ambition qui parle en lui, mais en moi c'eſt la vérité.

PHOCAS.

Pourquoi ?

HERACLIUS.

Parce que c'eſt moi qui ſuis Héraclius.

PHOCAS.

En eſt-tu ſûr ?

HERACLIUS.

Oui.

PHOCAS.

Qui te l'a dit ?

HERACLIUS.

Ma valeur. (*c*)

PHOCAS.

Quoi ! vous combattez tous deux pour l'honneur de mourir fils de Maurice ?

(*Tous deux enſemble.*)

Oui.

PHOCAS *à Aſtolphe*

Dis, toi, qui des deux l'eſt ?

HERACLIUS.

Moi.

LEONIDE.

Moi.

ASTOLPHE.

Ma voix t'a dit que c'eſt l'un des deux ; ma tendreſſe taira qui c'eſt des deux.

(*c*) On voit que dans cet amas d'aventures & d'idées romaneſques, il y a de temps en temps des traits admirables. Si tout reſſemblait à ce morceau, la pièce ſerait au deſſus de nos meilleures.

PHOCAS.

PHOCAS.

Eſt-ce donc là aimer, que de vouloir que deux périſſent pour en ſauver un? Puiſque tous deux ſont également réſolus à mourir, ce n'eſt point moi qui ſuis tyran. Soldats, qu'on frappe l'un & l'autre.

ASTOLPHE.

Tu y penſeras mieux.

PHOCAS.

Que veux-tu dire?

ASTOLPHE.

Si la vie de l'un te fait ombrage, la mort de l'autre te cauſerait bien de la douleur.

PHOCAS.

Pourquoi cela?

ASTOLPHE.

C'eſt que l'un des deux eſt ton propre fils; & pour t'en convaincre, regarde cette gravure en or, que me donna autrefois cette villageoiſe, qui m'avoua tout dans ſa douleur, qui me donna tout, & qui ne ſe réſerva pas même ſon fils. A préſent que tu es ſûr que l'un des deux eſt né de toi, pourras-tu les faire périr l'un & l'autre?

PHOCAS.

Qu'ai-je entendu? qu'ai-je vu?

CINTIA.

Quel événement étrange!

PHOCAS.

O ciel! où ſuis-je? Quand je ſuis près de me venger d'un ennemi qui pourrait me ſuccéder, je trouve mon véritable ſucceſſeur ſans le connaître; & le bouclier de l'amour repouſſe les traits de la haine. Ah! tu me diras quel eſt le ſang de Maurice, quel eſt le mien.

ASTOLPHE.

C'eſt ce que je ne te dirai pas. C'eſt à ton fils de ſervir de ſauvegarde au fils de mon prince, de mon ſeigneur.

PHOCAS.

Ton ſilence ne te ſervira de rien ; la nature, l'amour paternel parleront ; ils me diront ſans toi quel eſt mon ſang ; & celui des deux en faveur de qui la nature ne parlera pas, ſera conduit au ſupplice.

ASTOLPHE.

Ne te fie pas à cette voix trompeuſe de la nature. Cet amour paternel eſt ſans force & ſans chaleur quand un père n'a jamais vu ſon fils, & qu'un autre l'a nourri. Crains que dans ton erreur tu ne donnes la mort à ton propre ſang.

PHOCAS.

Tu me mets donc dans l'obligation de te donner la mort à toi-même, ſi tu ne me déclares qui eſt mon fils.

ASTOLPHE.

La vérité en demeurera plus cachée. Tu fais que les morts gardent le ſecret.

PHOCAS.

Eh bien, je ne te donnerai point la mort, vieil inſenſé, vieux traître, je te ferai vivre dans la plus horrible priſon ; & cette longue mort t'arrachera ton ſecret pièce à pièce.

(*Phocas renverſe le vieil Aſtolphe par terre, les deux jeunes gens le relèvent.*)

HERACLIUS & LEONIDE.

Non, ta fureur ne l'outragera pas ; que gagnes-tu à le maltraiter?

PHOCAS.

Oſez-vous le protéger contre moi ?

LES DEUX ENSEMBLE.

S'il a ſauvé notre vie, n'eſt-il pas juſte que nous gardions la ſienne ?

PHOCAS.

Ainſi donc l'honneur de pouvoir être mon fils ne pourra rien changer dans vos cœurs ?

HERACLIUS.

Non pas dans le mien ; il y a plus d'honneur à mourir fils légitime de l'empereur Maurice, qu'à vivre bâtard de Phocas & d'une payſanne.

LEONIDE.

Et moi, quand je regarderais l'honneur d'être ton fils comme un ſuprême avantage, qu'Héraclius n'ait pas la préſomption de vouloir être au-deſſus de moi.

PHOCAS.

Quoi ! l'empereur Maurice était-il donc plus que l'empereur Phocas ?

LES DEUX.

Oui.

PHOCAS.

Et qu'eſt donc Phocas ?

LES DEUX.

Rien.

PHOCAS.

O fortuné Maurice ! ô malheureux Phocas ! je ne peux trouver un fils pour régner, & tu en trouves deux pour mourir. Ah ! puiſque ce perfide reſte le maître de ce ſecret impénétrable, qu'on le charge de fers, & que la faim, la ſoif, la nudité, les tourmens, le faſſent parler.

LES DEUX ENSEMBLE.

Tu nous verras auparavant morts sur la place.

PHOCAS.

Ah ! c'est-là aimer. Hélas ! je cherchais aussi à aimer l'un des deux. Que mon indignation se venge sur l'un & sur l'autre, & qu'elle s'en prenne à tous trois.

(*Les soldats les entourent.*)

HERACLIUS.

Il faudra auparavant me déchirer par morceaux.

LEONIDE.

Je vous tuerai tous.

PHOCAS.

Qu'on châtie cette démence ; qu'espèrent-ils ? qu'on les traîne en prison, ou qu'ils meurent.

ASTOLPHE.

Mes enfans, ma vie est trop peu de chose, ne lui sacrifiez pas la vôtre.

LIBIA *à Phocas.*

Seigneur.....

PHOCAS.

Ne me dites rien, je sens un volcan dans ma poitrine, & un Etna dans mon cœur.

(*Cette scène terrible, si étincelante de beautés naturelles, est interrompue par les deux payſans gracieux. Pendant ce temps-là les deux sauvages se défendent contre les soldats de Phocas. Cintia & Libia restent présentes sans rien dire. Le vieux sorcier Lisippo, père de Libia, arrive.*)

LISIPPO.

Voilà des prodiges devant qui les miens sont peu de chose ; je vais tâcher de les égaler. Que l'horreur des ténèbres enveloppe l'horreur de ce combat ; que la nuit, les éclairs, les tonnerres, les nuées, le ciel, la lune, & le soleil, obéissent à ma voix.

(*Aussitôt la terre tremble, le théâtre s'obscurcit, on voit les éclairs, on entend la foudre, & tous les acteurs se sauvent en tombant les uns sur les autres.*)

C'est ainsi que finit la première journée de la pièce de *Calderon*.

SECONDE JOURNÉE.

IL y a des beautés dans la seconde journée comme il y en a dans la première, au milieu de ce chaos de folies inconséquentes. Par exemple, CINTIA, en parlant à LIBIA de ce sauvage qu'on appelle HÉRACLIUS, lui parle ainsi :

„ Nous sommes les premières qui avons vu combien sa rudesse est traitable..... J'en ai eu compassion, j'en ai été troublée ; je l'ai vu d'abord si fier, & ensuite si soumis avec moi ! Il s'animait d'un si noble orgueil, en se croyant le fils d'un empereur ; il était si intrépide avec Phocas, il aimait mieux mourir que d'être le fils d'un autre que de Maurice ! enfin sa piété envers ce vénérable vieillard ! Tout doit te plaire comme à moi. „

Cela eſt naturel & intéreſſant. Mais voici un morceau qui paraît ſublime; c'eſt cette reponſe de PHOCAS au ſorcier LISIPPO, quand celui-ci dit que ces deux jeunes gens ont fait une belle action, en oſant ſe défendre ſeuls contre tant de monde. PHOCAS répond :

» C'eſt ainſi qu'en juge ma valeur; & en voyant l'excès de leur courage, je les ai cru tous deux mes fils. »

PHOCAS dit enfin au bon homme ASTOLPHE, qu'il eſt content de lui & des deux enfans qu'il a élevés, & qu'il les veut adopter l'un & l'autre; mais il s'agit de les trouver dans les bois & dans les antres où ils ſe ſont enfuis. On propoſe d'y envoyer de la muſique au lieu de gardes :

» Car (dit Aſtolphe) puiſque le ſon des inſtrumens les a fait ſortir de notre caverne, il les attirera une ſeconde fois. »

On détache donc des muſiciens avec les deux payſans gracieux.

Cependant, le ſorcier perſuade à PHOCAS que toute cette aventure pourrait bien n'être qu'une illuſion, qu'on n'eſt ſûr de rien dans ce monde, que la vérité eſt par-tout jointe au menſonge.

» Pour vous en convaincre, dit-il, vous verrez tout-à-l'heure un palais ſuperbe, élevé au milieu de ces déſerts ſauvages, ſur quoi eſt-il fondé? ſur le vent; c'eſt un portrait de la vie humaine. »

Bientôt après, HÉRACLIUS & LÉONIDE reviennent au ſon de la muſique, & HÉRACLIUS fait l'amour à CINTIA, à-peu-près comme *Arlequin ſauvage*. Il lui avoue d'ailleurs, qu'il ſe ſent une ſecrète horreur pour PHOCAS. Les payſans gracieux apprennent à HÉRACLIUS & à LÉONIDE que PHOCAS eſt à la

chasse au tigre, & qu'il est dans un grand danger. LÉONIDE s'attendrit au péril de PHOCAS; ainsi la nature s'explique dans LÉONIDE & dans HÉRACLIUS; mais elle se dément bien dans le reste de la pièce. On les fait tous deux entrer dans le palais magnifique que le sorcier fait paraître; on leur donne des habits de gala. CINTIA leur fait encore entendre de la musique. On répond en chantant, à toutes leurs questions. On chante à deux chœurs: le premier chœur dit: *On ne sait si leur origine royale est mensonge ou vérité.* Le second chœur dit: *Que leur bonheur soit vérité & mensonge.* Ensuite on leur présente à chacun une épée.

„ Je ceins cette épée en frissonnant (dit Héraclius:) je me souviens qu'Astolphe me disait que c'est l'instrument de la gloire, le trésor de la renommée; que c'est sur le crédit de son épée que la valeur accepte toutes les ordonnances du trésor royal: plusieurs la prennent comme un ornement, & non comme le signe de leur devoir. Peu de gens oseraient accepter cette feuille blanche, s'ils savaient à quoi elle oblige. „

Pour LÉONIDE, quand il voit ce beau palais & ces riches habits dont on lui fait présent, *Tout cela est beau*, dit-il, *cependant je n'en suis point ébloui; je sens qu'il faut quelque chose de plus pour mon ambition.* L'auteur a voulu ainsi développer dans les fils de MAURICE l'instinct du courage, & dans les fils de PHOCAS l'instinct de l'ambition. Cela n'est pas sans génie & sans artifice; & il faut avouer (pour parler le langage de Caldéron) qu'il y a des traits de feu qui s'échappent au milieu de ces épaisses fumées.

PHOCAS vient voir les deux sauvages ainsi équipés; ils se prosternent tous deux à ses pieds, & les

baiſent. PHOCAS les traite tous deux comme ſes enfans. HÉRACLIUS ſe jette encore une fois à ſes pieds, & les baiſe encore; aviliſſement qui n'était pas néceſſaire LÉONIDE, au contraire, ne le remercie ſeulement pas. PHOCAS s'en étonne.

„ De quoi aurais-je à te remercier? (lui dit Léonide:) ſi tu me donnes des honneurs, ils ſont dus à ma naiſſance, quelle qu'elle ſoit: ſi tu m'as accordé la vie, elle m'eſt odieuſe quand je me crois fils de Maurice. Je ne hais pas cette arrogance, répond Phocas.„

Les payſans gracieux ſe mêlent de la converſation. La reine CINTIA & LIBIA arrivent; elles ne donnent aucun éclairciſſement à PHOCAS, qui cherche en vain à découvrir la vérité.

Au milieu de toutes ces diſparates arrive un ambaſſadeur du duc de Calabre, & cet ambaſſadeur eſt le duc de Calabre lui-même. Il baiſe auſſi les pieds de PHOCAS, pour mériter, dit-il, de lui baiſer la main. PHOCAS le relève, le prétendu ambaſſadeur parle ainſi:

„ Le grand duc Fréderic ſachant, ô empereur! que vous êtes en Sicile, m'envoie devers vous & devers la reine Cintia, pour vous féliciter tous deux; vous, de votre arrivée, & elle, de l'honneur qu'elle a de poſſéder un tel hôte; il veut mériter de baiſer ſa main blanche. Mais, pour venir à des matières plus importantes, le grand duc mon maître m'a chargé de vous dire, qu'étant fils de Caſſandre, ſœur de l'empereur Maurice, dont le monde pleure la perte, il ne doit point vous payer les tributs qu'il payait autrefois à l'empire; mais que s'il ne ſe trouve point d'héritier plus proche que Maurice, c'eſt à mon maître qu'appartient

le bonnet impérial & la couronne de laurier, comme un droit héréditaire. Il vous somme de les restituer. „

PHOCAS.

Ne poursuis point; tais-toi, tu n'as dit que des folies. De si sottes demandes ne méritent point de réponse, c'est assez que tu les aies prononcées.

LEONIDE.

Non, seigneur, ce n'est point assez; ce palais n'a-t-il pas des fenêtres par lesquelles on peut faire sauter au plus vîte monsieur l'ambassadeur.

HERACLIUS.

Léonide, prends garde : il vient sous le nom sacré d'ambassadeur : n'agravons point les motifs de mécontentement que peut avoir son maître.

PHOCAS *à l'ambassadeur.*

Pourquoi restes-tu ici, n'as-tu pas entendu ma réponse?

FREDERIC.

Je ne demeurais que pour vous dire que la dernière raison des princes, est de la poudre, des canons, & des boulets. (*d*)

PHOCAS.

Eh bien soit. — Que ferons-nous, Cintia ?

CINTIA.

Pour moi, mon avis est, qu'ayant l'honneur de vous avoir pour hôte, je continue à vous divertir par des festins, des bals, de la musique, & des danses.

(*d*) Le lecteur remarque assez ici l'érudition de *Calderon*, & celle des spectateurs à qui il avait à faire. De la poudre & des boulets au cinquième siècle, sont dignes de la conduite de cette pièce.

PHOCAS.

Vous avez raiſon : entrons dans ces jardins & divertiſſons-nous, pendant que l'ambaſſadeur s'en ira.

(*Léonide & Héraclius reſtent enſemble. Le vieux bon homme Aſtolphe vient ſe jeter à leurs pieds. Ce vieillard qui n'a pas un ſouffle de vie, dit qu'il a rompu les portes de ſa priſon. Qu'on me donne mille morts, ajoute-t-il, j'y conſens, puiſque j'ai eu le bonheur de vous voir tous deux dans une ſi grande ſplendeur, & une ſi grande majeſté.*)

LEONIDE.

En quelle majeſté nous vois-tu donc, puiſque tu nous laiſſes encore dans le doute où nous ſommes, & que tu ôtes l'héritage à celui qui y doit prétendre, pour le donner ſottement à celui qui n'y a point de droit ?

HERACLIUS.

Léonide, tu lui payes fort mal ce que tu lui dois.

LEONIDE.

Qu'eſt-ce donc que je lui dois ? Il a été notre tyran dans une éducation ruſtique ; il a été le voleur de ma vie, au milieu des précipices & des cavernes. Ne devait-il pas, puiſqu'il ſavait qui nous étions, nous élever dans des exercices dignes de notre naiſſance, nous apprendre à manier les armes ?

PHOCAS (*qui entre doucement ſur la pointe du pied pour les écouter.*)

En vérité, Léonide parle très-bien, & avec un noble orgueil.

HERACLIUS.

Mais il eſt clair qu'il a protégé celui de nous deux qui eſt le fils de Maurice, qu'il s'eſt enfermé dans une caverne avec lui. Y a-t-il une fidélité comparable à cette

conduite généreuse ? & dis-moi, n'eſt-ce pas auſſi une piété bien ſignalée d'avoir auſſi conſervé le fils de Phocas qu'il connaiſſait, & qui était en ſon pouvoir ? N'a-t-il pas également pris ſoin de l'un & de l'autre.

PHOCAS *derrière eux.*

En vérité, Héraclius parle fort ſagement.

LEONIDE.

Quelle eſt donc cette fidélité ? Il a été compatiſſant envers l'un, tandis qu'il était cruel envers l'autre. Il eût bien mieux fait de s'expliquer, & de nous inſtruire de notre deſtinée : mourrait qui mourrait, & régnerait qui régnerait.

HERACLIUS.

Il aurait fait fort mal.

LEONIDE.

Tais-toi, puiſque tu prends ſon parti ; tu me mets ſi fort en colère, que je ſuis près de.....

ASTOLPHE.

De quoi ? ingrat, parle.

LEONIDE.

D'être ingrat, puiſque tu m'appelles ainſi ; vieux traître, vieux tyran !

(*Léonide lui ſaute à la gorge & le jette par terre ; Héraclius le relève.*)

ASTOLPHE.

Ah ! je ſuis tout briſé.

HERACLIUS.

Il faut que ma main qui t'a ſecouru puniſſe ce brutal.

(*Les deux princes tirent alors l'épée avec de grands cris ; les deux payſans gracieux s'en vont en diſant chacun leur mot.*)

ASTOLPHE.

Mes enfans, mes enfans, arrêtez !

(*Phocas paraît alors : Cintia & le ſorcier arrivent.*)

PHOCAS *à Héraclius.*

Ne le tue pas.

CINTIA.

Ne te fais point une mauvaiſe affaire.

HERACLIUS.

Non, ſeigneur, je ne le tuerai pas, puiſque vous le défendez. Il vivra, madame, puiſque vous le voulez.

(*Léonide relevé, s'excuſe devant Phocas & Cintia de ſa chute ; il dit qu'on n'en eſt pas moins valeureux pour être mal-adroit, & veut courir après Héraclius pour s'en venger ;* PHOCAS *l'en empêche, & doutant toujours lequel des deux eſt ſon fils, il dit à Cintia :*)

J'ai beaucoup vu dans ces jeunes gens, & je n'ai rien vu ; mais dans mes incertitudes, je ſens que tous deux me plaiſent également, qu'ils ſont également dignes de moi, l'un par ſon courage opiniâtre, & l'autre par ſa modération.

TROISIEME JOURNÉE.

LA troiſième journée reſſemble aux deux autres. La reine CINTIA donne toujours des concerts aux deux ſauvages pour les polir ; & ces deux princes, qui ſont devenus les meilleurs amis du monde, s'épuiſent en galanterie ſur les yeux & ſur la voix de CINTIA, & de LIBIA. Enfin LIBIA découvre à

HÉRACLIUS, en présence de LÉONIDE, qu'HÉRACLIUS est le fils de Maurice.

„ Comment le savez-vous ? (dit Héraclius.) C'est (répond Libia) que mon père me l'a dit quand il a craint que Phocas ne le fît mourir avec son secret.

LIBIA.

Oui, c'est à vous, Héraclius, qu'appartient l'empire invincible de Constantinople.

CINTIA.

Oui, non-seulement l'empire, mais aussi la Sicile où je règne, qui est une colonie feudataire.

LIBIA.

Mais tandis que Phocas vivra, il faut garder ce secret; il y va de votre vie.

CINTIA.

Gardons bien le secret tant qu'il vivra; car l'empereur est hydropique de mon sang, & il s'assouvirait du vôtre & du mien.

LIBIA.

Oui, gardons le secret, & voyez comment vous pourrez le déclarer par quelque belle action.

CINTIA.

Silence, & voyons comme vous pourrez vous y prendre.

LIBIA.

Si vous trouvez quelque chemin,

CINTIA.

Si vous trouvez quelque moyen,

LIBIA.

Je ne doute pas qu'au même moment

CINTIA.

Je ne doute pas que sur le champ

LIBIA.

Plusieurs ne vous suivent.

CINTIA.

Plusieurs ne vous proclament.

LIBIA.

Mais il me paraît impossible,

CINTIA.

Je vois évidemment l'impossibilité,

(*Toutes deux ensemble.*)

Que vous réussissiez tant que Phocas sera en vie.

LEONIDE.

Ecoutez, Libia.

HERACLIUS.

Cintia, attendez.

LEONIDE.

Incertain sur tout ce que j'ai entendu,

HERACLIUS.

Etonné de tout ce que j'apprends,

LEONIDE.

Je meurs de chagrin.

HERACLIUS.

Je vis dans la joie.

PHOCAS *dans le fond du théâtre ayant feint de dormir.*

Déjà ils sont informés de cette tromperie, & persuadés de la vérité à mon préjudice ; il est bien force qu'entre deux sentimens si contraires & si distincts, celui d'ennemi & celui de père, le sang fasse son devoir. Je vais leur parler tout-à-l'heure : mais non ; il vaut mieux que je les observe finement ; car il est clair qu'ils dissimulent avec moi, & qu'ils ne se confient qu'à elles ; de manière que je vais une seconde fois faire semblant d'avoir sommeil.

Je flotte toujours dans mes incertitudes : mon cœur se partage nécessairement en deux sentimens contraires, celui de père & celui d'ennemi ; allons, voyons si la nature se fera connaître. Je viens pour leur parler. Mais non, il vaut mieux les épier avec prudence ; il est clair qu'ils dissimulent avec moi, & qu'ils ne se confient qu'à des femmes. Il faudra bien enfin que ce songe finisse.

LEONIDE *sans voir Phocas.*

J'avoue que je me suis senti pour Phocas je ne sais quelle affection secrète ; mais je vois à présent que ce sentiment ne venait que de mon orgueil qui aspirait à l'empire. La même tendresse me prend actuellement pour Maurice, & je sens que ce faux amour que je croyais sentir pour Phocas n'était au fond que de la haine, quand j'imagine qu'il est un tyran & qu'il m'ôte l'empire qui était à moi. (*e*)

HERACLIUS.

Je vis abhorré de Phocas. Je me vois dans le plus grand danger. Mais, n'importe, je triomphe d'avoir su quel noble sang échauffe mes veines, quoiqu'à présent ce feu soit attiédi.

PHOCAS *derrière eux.*

Je ne peux rien avérer sur ce qu'ils disent : approchons-nous pour les écouter ; peut-être que du mensonge on passera à la vérité. Je me sens trop troublé par les inquiétudes de tout ce songe, dont la rêverie est un vrai délire.

(*e*) On sent combien ce discours est absurde : comment l'empire était-il à *Léonide* ? parlerait-il autrement si on lui avait dit qu'il est le fils de *Maurice* ? chacun d'eux croit-il que c'est à lui que *Libia* & *Cintia* ont parlé ? Tout cela paraît d'une démence inconcevable.

LEONIDE.

Je n'ai ni frein, ni raison, ni jugement; je ne veux que régner; & je ferai tout pour y parvenir.

HERACLIUS.

Et moi, je n'ai d'autre ambition, d'autre désir, que d'être digne de ce que je suis. Laissons au ciel l'accomplissement de mes desseins. Il soutiendra ma cause.

(*Ici Héraclius se retire un moment sans qu'on en sache la raison.*)

LEONIDE.

Il est parti, & je reste seul. Non, je ne suis pas seul; mes inquiétudes, mes peines sont avec moi; je suis si saisi d'horreur en voyant le traître qui m'empêche de ceindre mon front du laurier sacré des empereurs, que je ne sais comment je résiste aux emportemens de ma colère.

HERACLIUS *revenant.*

J'avais fui de ces lieux pour calmer mes inquiétudes; mais ayant trouvé du monde dans le chemin, je rentre ici pour ne parler à personne.

LEONIDE.

Cependant si Libia m'a fait entendre en m'en disant davantage, que quand Phocas sera mort il faudra bien que tout le monde prenne mon parti, je dois espérer. (*f*) Mais quoi? je me suis senti une secrète inclination pour Phocas. Un empire ne vaut-il pas mieux que cette secrète inclination? Sans doute: donc, qu'est-ce que je crains? pourquoi reste-je en suspens?

(*f*) *Libia* ne lui a rien dit de cela; c'est à *Héraclius* qu'elle a tenu ce propos: apparemment qu'il y a dans cette scène un jeu de théâtre, tel que chacun des deux princes puisse croire que *Libia* s'adresse à lui, l'appelle *Héraclius*, & déclare qu'il est fils de *Maurice*.

HERACLIUS.

HERACLIUS.

Que prétend là Léonide?

(*Léonide tire ici son poignard, Héraclius tire le sien, & Phocas qui était endormi s'éveille.*)

LEONIDE.

Qu'il meure.

HERACLIUS.

Qu'il ne meure pas.

PHOCAS.

Qu'eſt-ce que je vois?

LEONIDE.

Tu vois qu'Héraclius voulait te donner la mort, & que c'eſt moi qui me ſuis oppoſé à ſa fureur.

HERACLIUS.

C'eſt Léonide qui voulait t'aſſaſſiner, & c'eſt moi qui te ſauve la vie.

PHOCAS.

Ah! malheureux, je ne ſuis ni endormi, ni éveillé; j'entends crier: Qu'il meure; j'entends crier: Qu'il ne meure pas; je confonds ces deux voix, aucune n'eſt diſtincte; ce ſont deux métaux fondus enſemble que je ne peux démêler; il m'eſt impoſſible de rien décider. Si je m'arrête à l'action & aux paroles, tout eſt égal de part & d'autre, chacun d'eux a un poignard dans la main.

HERACLIUS.

Je me ſuis armé de ce poignard, quand j'ai vu que Léonide tirait le ſien pour te frapper.

PHOCAS.

Prenons garde; je ne peux, il eſt vrai, porter un jugement aſſuré ſur les voix que j'ai entendues, ſur l'action

que j'ai vue ; mais l'épouvante que j'ai reſſentie dans mon cœur, me dit par des cris étouffés, que c'eſt toi, Héraclius, qui es le traître. Le fer que j'ai vu briller dans ta main, ce couteau, cet acier, le fil de ce poignard font hériſſer mes cheveux ſur ma tête. Défends-moi, Léonide ; toute ma valeur tremble encore à l'idée de cette fureur, de cette aveugle hardieſſe, de cette ſanglante audace ; il me ſemble que je le vois encore eſcrimer avec cet aſpic de métal, & ces regards de baſilic.

HERACLIUS.

Eh ! ſeigneur, quand je mets à vos pieds, non-ſeulement ce poignard, mais auſſi ma vie, pourquoi vous fais-je peur ?

PHOCAS.

Liſippo, Cintia, Libia, puiſque vous êtes mes amis, & mes commenſaux, ſachez qu'Héraclius me veut faire périr.

HERACLIUS.

Ah ! ſi une fois ils en ſont perſuadés, ils me tueront. Ah ! ciel, où m'enfuirai-je dans un ſi grand péril ?

(*Il s'en va, & on le laiſſe aller.*)

PHOCAS *quand Héraclius eſt parti.*

Défendez-moi contre lui.

LEONIDE.

(*à part.*)

Moi, ſeigneur, je vous défendrai. Dieu merci, j'en ſuis tiré..... Oui, ſeigneur, je le ſuivrai ; ſon châtiment ſera égal à ſa trahiſon ; je lui donnerai mille morts.

PHOCAS.

Cours, Léonide ; la fuite du traître eſt un nouvel indice de ſon crime.

LISIPPO, LES FEMMES.

Quel mal vous prend ſubitement, ſeigneur ?

PHOCAS.

Je ne ſais ce que c'eſt ; c'eſt une léthargie, un évanouiſſement, un tournement de tête, un ſpaſme, une frénéſie, une angoiſſe ; mes idées ſont toutes troublées ; je ne ſais ſi c'eſt un ſonge, ſi tout cela eſt vrai ou faux. C'eſt un crépuſcule de la vie ; je ne ſuis ni mort ni vivant ; chacun d'eux prétend qu'il voulait me ſauver au lieu de me tuer. Je ne ſais quoi me dit au fond du cœur qu'Héraclius eſt coupable, & que ſi Léonide ne m'avait ſecouru, Héraclius ſe ſerait baigné dans mon ſang. Je jurerais que cet Héraclius eſt le fils de Maurice ; toute ma colère crève ſur lui. Dites-moi ce que vous en penſez, & ſi je juge bien ou mal.

CINTIA.

Tout cela eſt ſi obſcur, qu'on ne peut pas juger de leur intention ; il faut les entendre : notre jugement ne peut atteindre à ce qui n'eſt pas ſur les lèvres.

PHOCAS *à Liſippo.*

Et toi, magicien, ne nous diras-tu rien ſur cette étrange aventure ?

LISIPPO.

Si je pouvais parler, je vous aurais déjà tout dit ; mais la déité qui m'inſpire, me menace ſi je parle.

PHOCAS.

Mais ne pourrais-tu pas forcer ta fille Libia, la reine Cintia, & les autres, à dire ce qu'ils ſavent de ces prodiges ?

(*Tous enſemble.*)

On ne pourra nous y obliger, ni nous faire violence.

PHOCAS.

Pourquoi?

LIBIA.

Il faut céder à la fatalité.

CINTIA.

Le terme des deſtinées eſt arrivé.

ISMENIA.

Oui, ce jour même, cet inſtant même.

(*Tous enſemble.*)

Nous ſommes entraînés par la force de l'enchantement.

(*Ils diſparaiſſent tous avec le palais. Phocas & Liſippo reſtent ſur la ſcène.*)

PHOCAS.

Ecoute, eſpère tout de moi.

LISIPPO.

C'eſt en vain; je dois vous laiſſer dans la ſituation où vous êtes. Jugez par ce que vous avez vu, des raiſons de mon ſilence.

(*Il ſort.*)

PHOCAS.

Eh bien, tu t'en vas auſſi?

(*On entend derrière la ſcène des cris de chaſſeurs.*)

A la forêt, à la montagne, au buiſſon, au rocher.

(*Libia & Cintia derrière la ſcène appellent Phocas.*)

PHOCAS.

Ils m'ont tous laiſſé ici dans la plus grande incertitude; je n'ai pu ſavoir autre choſe d'eux tous, ſinon qu'Hé-

raclius m'a voulu ſecourir, après que je l'ai vu le poignard à la main pour me tuer, & que Léonide eſt un aſſaſſin, quand mon cœur me dit qu'il volait à mon ſecours. O abyme impénétrable! que de choſes tu me dis, & que de choſes tu me caches!

(*On entend derrière le théâtre.*)

Voilà le tigre que Phocas a lancé qui va vers la montagne.

CINTIA *dans le fond du théâtre.*

Allons, courons après lui. Sans doute, puiſque Phocas n'a point paru depuis hier, le tigre l'a déchiré, & il revient pour chercher quelque nouvelle proie. (g)

(*Tous les chaſſeurs appellent ici leurs chiens, & les nomment par leurs noms.*)

PHOCAS *ſur le devant du théâtre.*

Ainſi donc afin que la concluſion de cette terrible aventure réponde à ſon commencement, voici mon tigre qui revient ſur moi, pourſuivi par les chiens, ſans que j'aie le temps de me mettre en défenſe. J'ai des vaſſaux, des domeſtiques, des amis, & aucun d'eux ne vient à mon ſecours.

(*Héraclius & Léonide arrivent chacun de leur côté, vêtus de peaux de bêtes, comme ils l'étaient à la première journée de cette pièce.*)

TOUS DEUX ENSEMBLE.

Je t'ai entendu, j'accours à ta voix.

HERACLIUS.

Je reviens pour ſavoir. . . . ; mais que vois-je ?

(g) Il y a dans l'original *hambriento*, qui veut dire *affamé*, de *hambre*, *faim*.

LEONIDE.

Je viens savoir. . . . ; mais qu'aperçois-je ?

HERACLIUS.

Tu aperçois mon ancien habit de peaux.

LEONIDE.

Tu vois aussi le mien.

HERACLIUS.

Mais ai-je vu ce que j'ai songé ?

LEONIDE.

Mais ai-je revé ce que j'ai vu ?

HERACLIUS.

Qu'est devenu ce beau palais ? où était-il ?

LEONIDE.

Qui a emporté cet édifice ?

PHOCAS.

De quel palais, de quel édifice parlez-vous ? Depuis hier jusqu'à cette heure j'ai couru après mon tigre ; les rochers ont été mon lit ; aujourd'hui j'ai fait ce que j'ai pu pour retrouver le chemin, jusqu'à ce qu'enfin j'ai entendu les cris des bêtes sauvages, les aboiemens des chiens ; j'ai appelé, vous êtes venus ; sûrement Cintia & Libia vous auront dit où j'étais, car elles vous auront trouvés à leur ordinaire au son de la musique. Soyez les bien-venus.

(*Tous les chasseurs derrière le théâtre.*)

Allons tous, allons tous, nous les découvrirons ici.

(*Les dames arrivent avec les deux paysans gracieux, & une suite nombreuse. Les paysans gracieux sont fort étonnés de voir qu'Héraclius & Léonide n'ont plus leurs beaux habits.*)

Qu'avez-vous fait, *dit un des gracieux*, de tous ces ornemens, de ces belles plumes, de ces joyaux?

LEONIDE.

Je n'en fais rien.

(Les dames font des complimens à Phocas sur le bonheur qu'il a eu d'échapper au tigre. Les deux payſans gracieux ſoutiennent à Héraclius & à Léonide qu'ils les ont vus dans un beau palais; ni l'un ni l'autre n'en veut convenir.

PHOCAS.

Quoi qu'il en ſoit de ce palais, qui ſans doute eſt un enchantement, j'ai déjà dit que j'aimais mieux vous faire du bien à l'un & à l'autre, que de me venger de l'un des deux; allons-nous en dans un autre palais, où vous changerez vos vêtemens de ſauvages en habits royaux, & où nous ferons des feſtins & des réjouiſſances.

LEONIDE.

O ciel! ſera-ce une fiction? & ce que nous avons vu était-il une vérité? quel eſt le certain? quel eſt l'incertain? je n'y conçois rien; mais n'importe, allons-nous-en où nous ſerons bien logés, pompeuſement vêtus, & bien ſervis: que ce ſoit une vérité ou un menſonge, qui jouit, jouit; ſoit que les choſes ſoient vraies ou non, je me jette à tes pieds, je baiſe ta main pour l'honneur que je reçois.

PHOCAS.

Léonide parle très-ſagement. Et toi, Héraclius, ne me remercies-tu pas auſſi des grâces que je te fais?

HERACLIUS.

Non, ſeigneur, quand je vois que la pourpre & l'émail de Tyr ne cauſent que des peines, & que les pompes

royales sont si passagères qu'on ne sait pas si elles sont un mensonge ou une vérité, je vous prie de me rendre à ma première vie. Habitant des montagnes, compagnon des bêtes sauvages, citoyen des précipices, je n'envie point ces grandeurs qui paraissent & qui disparaissent, & qu'on ne sait si elles sont vraies ou fausses.

PHOCAS.

Je ne t'entends point.

HERACLIUS.

Et moi je m'entends un peu.

(*Le vieil Astolphe & Lisippo arrivent, & s'arrêtent au fond du théâtre.*)

ASTOLPHE.

J'ai su que Léonide & Héraclius étaient avec Phocas, je viens les voir, mais je n'ose approcher.

LISIPPO.

Je veux savoir quel parti ils auront pris, & je vais de ce côté.

PHOCAS *à Héraclius.*

Eh bien, ingrat, tu méprises donc mes bontés?

HERACLIUS.

Non, j'en fais tant de cas que je ne veux pas les exposer à un nouveau danger. Je me jette à tes pieds, je te supplie de m'éloigner de toi : mon ambition ne veut d'autre royaume que celui de mon libre arbitre.

PHOCAS.

N'est-ce pas agir en désespéré au mépris de mon honneur?

HERACLIUS.

Non, seigneur, il ne s'agit que du mien.

PHOCAS.

Tes refus ſont une preuve de ta trahiſon. Que fais-je? je réprime ma colère.

CINTIA.

Quelle trahiſon pouvez-vous avoir découverte en lui, puiſqu'il arrive tout-à-l'heure ?

PHOCAS.

Va, ingrat, puiſque tu abhorres mes faveurs, je vois bien que tu es le fils de mon ennemi.

HERACLIUS.

Eh bien, c'eſt la vérité ; & puiſque tu fais le ſecret d'un prodige que je ne peux comprendre, que je me perde ou non, je ſuis le fils de Maurice ; & je m'enorgueillis à tel point d'un ſi beau titre, que je dirai mille fois que Maurice eſt mon père.

PHOCAS.

Je m'en doutais aſſez; mais de qui le fais-tu?

HERACLIUS.

D'un témoin irréprochable, c'eſt Cintia qui me l'a dit.

CINTIA.

Moi! comment ? quand ? & de qui aurais-je pu le ſavoir ?

HERACLIUS.

C'eſt Aſtolphe qui vous l'a dit, quand on l'a amené devant vous.

ASTOLPHE.

Ils vont me tuer ! quel eſpoir me reſte-t-il ? Moi, Madame, je vous l'ai dit ?

CINTIA.

Non, Aſtolphe ne m'a rien dit, & moi je ne t'ai point parlé.

HERACLIUS.

S'il vous a dit ce grand secret, je le paye assez par ma mort ; & toi, charitable impie, qui m'as caché tant d'années la gloire de ma naissance, puisque tu l'as revelée aujourd'hui, pourquoi es-tu si hardi de la nier à présent, & de manquer de respect à Cintia ?

CINTIA.

Je t'ai déjà dit que je ne sais rien du tout.

HERACLIUS *à Cintia.*

Pour toi, je ne te réplique rien ; mais à celui-ci, qui après m'avoir ôté l'honneur, m'ôte le jugement, & la vie que je lui ai sauvée dans ce riche palais, je veux le planter là.

ASTOLPHE.

Quoi ! quel palais ?

LEONIDE *à Héraclius.*

Arrête, ne le maltraite point sans raison ; car s'il est vrai que nous avons été dans ce palais, il n'est pas que nous soyons, toi le fils de Maurice, & moi le fils de Phocas. Libia m'a dit comme à toi que Maurice est mon père, & je n'en ai rien cru.

LIBIA.

Moi ! je te l'ai dit ? quand t'ai-je vu ? quand t'ai-je parlé ?

LEONIDE.

Dans ce même palais où nous étions tous. Tu m'as dit que ton père le sorcier l'avait deviné par sa profonde science.

LISIPPO.

(*à part.*)

Ah ! voilà l'enchantement rompu.

(*à Léonide.*)

Et comment ma fille Libia a-t-elle pu flatter ainſi ton audace, & me faire dire ce que je n'ai point dit ?

Un des payſans gracieux.

Il faut que le diable s'en mêle, il eſt déchaîné.

PHOCAS.

Puiſque cette confuſion augmente, venons à bout de ſortir de ce profond abyme. — Aſtolphe, j'ai voulu ſavoir ton ſecret ; j'ai employé des moyens qui m'ont inſtruit. On m'a appris qu'être Héraclius c'eſt être fils de Maurice.

ASTOLPHE.

Ce ſerait donc la première vérité que le menſonge aurait dite.

PHOCAS.

Mais afin qu'il ne reſte aucun ſcrupule dans l'eſprit de Léonide, explique-toi clairement ?

ASTOLPHE.

Seigneur, puiſque vous le ſavez, que puis-je dire?

CINTIA.

Et toi, traître Liſippo, pourquoi viens-tu ici?

LISIPPO *à Phocas.*

Seigneur, je vois la colère de la divinité pour laquelle je gardais le ſilence. Ses ſourcils froncés me menacent ; il n'eſt plus temps de feindre : Léonide eſt votre fils, c'eſt aſſez que je l'affirme, & qu'Aſtolphe ne le nie pas.

PHOCAS.

C'eſt plus qu'il ne faut. Mes vaſſaux, mes ſujets, Léonide eſt votre prince.

Tous les acteurs crient :

Vive Léonide !

PHOCAS.

Vive Léonide, & meure Héraclius !

CINTIA.

Arrêtez.

PHOCAS.

Prétendez-vous empêcher la mort d'Héraclius ?

CINTIA.

Oui, je l'empêche ; il eſt venu ſur votre parole & ſur la mienne, il faut la tenir ; & ſi vous voulez le faire mourir, commencez par enfoncer votre poignard dans mon ſein.

PHOCAS.

Quelle parole ai-je donc donnée ?

CINTIA.

De ne le faire mourir, ni de l'empriſonner.

PHOCAS.

Eh bien, pour vous, & pour moi j'accomplirai ma promeſſe. Allez, vous autres ; faites démarrer cette barque qui eſt ſur la rive, percez-en le fond. — Madame, je le laiſſerai vivant, puiſque je ne lui donne point la mort ; il ne ſera point priſonnier, puiſque je l'envoie courir la mer à ſon aiſe. Allez, qu'on l'enlève, qu'on le mette dans cette barque.

HERACLIUS *aux gens de Phocas.*

Non, ruſtres, non, point de violence. J'irai moi-même à mon tombeau, puiſque mon tombeau eſt dans

ce bateau. Adieu, Cintia, charmant prodige, le premier & le dernier que j'ai vu. Adieu, Aſtolphe, mon père, je vous laiſſe au pouvoir de mon ennemi, qui en mentant a dit la vérité, & qui a dit la vérité en mentant. (*h*)

PHOCAS.

Eſpère mieux, & vois ſi j'ai de la compaſſion. Je ne t'envie point la conſolation d'être avec cet Aſtolphe qui t'a ſervi de père. Qu'on entraîne auſſi ce malheureux vieillard.

ASTOLPHE.

Allons, mon fils, je ne me ſoucie plus de la vie, puiſque je vais mourir avec toi.

CINTIA.

Quelle pitié !

LIBIA.

Quel malheur !

LES PAYSANS GRACIEUX.

Quelle confuſion !

PHOCAS.

A préſent, afin que les échos de leurs gémiſſemens ne viennent point juſqu'à nous, commençons nos réjouiſſances ; que Léonide vienne à ma cour, que tout le monde le reconnaiſſe ; que tous mes vaſſaux lui baiſent la main, & qu'ils diſent à haute voix : Vive Léonide !

HERACLIUS.

O cieux, favoriſez-moi !

ASTOLPHE.

O cieux, ayez pitié de nous !

(*h*) C'eſt que *Phocas* a fait ſemblant de ſavoir qu'*Héraclius* était fils de *Maurice*, n'en étant pas certain, & voulant tirer cet aveu d'*Aſtolphe*. Ainſi, ſelon Caldéron, *tout eſt menſonge & vérité*.

(*La muſique chante :* Vive Léonide !)

LEONIDE.

Que tout ceci ſoit une vérité ou un menſonge, que cela ſoit certain ou faux, que l'enchantement finiſſe ou qu'il dure, je me vois en attendant héritier de l'empire ; & quand le deſtin envieux voudrait reprendre le bien qu'il m'a fait, il ne m'empêcherait pas d'avoir goûté une ſi grande félicité à côté d'un ſi grand péril.

HERACLIUS.

Ciel, favoriſez-moi !

ASTOLPHE.

Cieux, ayez pitié de nous !

(*La muſique recommence, & chante :* Vive Léonide ! *On entend de l'artillerie, des tambours, & des trompettes.*)

PHOCAS *à Héraclius & à Aſtolphe.*

Je vous crois exaucés. J'entends de loin des trompettes, des tambours, & du canon, qui paraiſſent vouloir changer nos divertiſſemens en appareil de guerre.

CINTIA (*qui apparemment s'en était allée, & qui revient ſur le théâtre.*)

Je regardais d'une vue de compaſſion le combat des vents & des flots, & ce gonflement paſſager des vagues qui ſe jouent en bouillonnant ſur ces vaſtes champs verds & falés, lorſque j'ai vu de loin dans le golphe une vaſte cité de navires, qui ont fait une ſalve en venant reconnaître le port.

PHOCAS.

C'eſt apparemment quelque roi voiſin, feudataire de l'empire, (comme ils le ſont tous) qui vient nous payer les tributs.

LISIPPO.

Seigneur, en obſervant de plus près ces voiles enflées je penche à croire plutôt. . . . .

PHOCAS.

Quoi?

LISIPPO.

Que c'eſt la flotte du prince de Calabre, dont l'embaſſadeur eſt venu nous menacer.

PHOCAS.

Que cette idée ne trouble point notre joie & nos divertiſſemens. Cette flotte ne m'inſpire aucune épouvante ; je vais enrôler du monde ; & pendant que ces vaiſſeaux répéteront leurs ſalves d'artillerie, qu'on répète nos chants d'alégreſſe.

LEONIDE.

Vous verrez que Léonide remplira les devoirs où ſa naiſſance l'engage.

CINTIA.

Je te ſuis, malgré moi, avec mes gens.

(*Ils ſuivent Phocas. Aſtolphe & Héraclius reſtent. Tous deux enſemble s'écrient :* O cieux ! ayez pitié de nous ! *On voit avancer la flotte de Fréderic, & on entend :* A terre, à terre ; aux armes, aux armes ; guerre, guerre.)

HERACLIUS & ASTOLPHE.

Secourez-nous, ô pouvoirs divins !

Troupe de ſoldats de Phocas.

Vive Léonide ! vive Léonide !

FREDERIC *grand duc de Calabre, descendant de son vaisseau.*

Prenons terre, formons nos escadrons; que les ennemis surpris soient épouvantés; qu'ils ne sachent mon débarquement que par moi, puisque les eaux & les vents m'ont été si favorables; que le sang & le feu fassent voir un autre élément. Le destin m'a fait prince de Calabre: je suis neveu de Maurice, sa mort me donne droit à la pourpre impériale. Pourquoi payerai-je des tributs, au lieu de venger la perte des tributs qu'on me doit? surtout lorsque je sais que le fils posthume de Maurice est perdu, & qu'un vieillard, dont on n'a jamais entendu parler depuis qu'il arracha cet enfant à sa mère, l'a élevé dans les rochers de la Sicile: les destinées ne m'appellent-elles pas à l'empire, puisque le tyran est ici mal accompagné? n'est-ce pas à moi de soutenir mes droits par mer & par terre, & de venger à la fois Fréderic & Maurice? Enfin, quand je n'aurais d'autre raison d'entreprendre cette guerre glorieuse, que les prédictions sinistres de Lisippo, cette raison me suffirait; & je veux montrer à la terre que ma valeur l'emporte sur ses craintes.

(*On voit de loin Astolphe sur le rivage, & Héraclius qui s'élance hors du bateau percé, où on l'avait déjà porté. Le bateau s'enfonce dans la mer.*)

FREDERIC.

Quelle voix entends-je sur les eaux? qu'arrive-t-il donc vers ces lieux horribles? quel bruit de destruction! Autant que ma vue peut s'étendre, autant que je peux prêter l'oreille, ceci est monstrueux. J'entends la voix d'un homme; mais il souffle comme un animal: ce n'est point un oiseau, car il ne vole pas: ce n'est point un poisson,

poisson, car il ne nage pas ; il est pousse par les vagues qui se brisent contre ces rochers.

(*Astolphe sur le rivage embrasse Héraclius qui sort de la mer.*)

HERACLIUS.

O cieux ! ayez pitié de nous.

ASTOLPHE.

O cieux ! nous implorons votre secours.

FREDERIC.

Il paraissait qu'il n'y en avait qu'un au milieu des ondes, & maintenant en voilà deux sur le rivage.

ASTOLPHE *à Héraclius.*

Je rends grâce au ciel qui t'a délivré de la mer.

FREDERIC.

Par quel prodige ces deux créatures au milieu des algues marines, des vents, des flots, & du limon, au lieu d'être couverts d'écailles, sont-ils couverts de poil? Qui êtes-vous ?

ASTOLPHE.

Deux hommes si infortunés, que le destin qui voulait nous donner la mort n'a pu en venir à bout.

HERACLIUS.

Nous sommes les enfans des rochers ; la mer n'a pu nous souffrir, & nous rend à d'autres rochers. Si vous êtes des soldats de Phocas, usez contre nous du pouvoir que vous donne la fortune : ce serait une cruauté d'avoir pitié de nous ; & afin que vous soyez obligés de nous ôter cette malheureuse vie, sachez que je suis le fils de Maurice. Ce vieillard que sa fidélité a banni si long-temps de la cour, m'a sauvé deux fois la vie sur la terre

& sur la mer. C'est le généreux Astolphe. (*i*) Je vous conjure, en me donnant la mort, d'épargner le peu de jours qui lui restent. Je me jette à vos pieds : accordez-moi la mort que j'implore : pourquoi hésitez-vous ? pourquoi refusez-vous de finir mes tourmens ?

FREDERIC.

Pour te tendre les bras. Ce que tu m'as dit attendrit tellement mon ame, que je sauverais ta vie aux dépens de la mienne. Il est peut-être étrange que je te croie avec tant de facilité ; mais je sens une cause supérieure qui m'y force. Le ciel paraît ici manifester sa justice, & la vertu de ce noble vieillard que je respecte & que j'embrasse.

HERACLIUS & ASTOLPHE.

Eh ! qui es-tu donc ? parle.

FREDERIC.

Je suis le duc de Calabre. Vous me voyez comblé de joie. Le sang qui coule dans mes veines, ô fils de Maurice ! est ton sang. Je suis le fils de Cassandre sœur de Maurice ; tes destins sont conformes aux miens, ton étoile est mon étoile.

HERACLIUS.

Je reprends mes esprits ; & plus je te considère, plus il me semble que je t'ai déjà vu.

(*i*) Le fond de cette scène paraît intéressant & admirable : on aurait pu en faire un chef-d'œuvre, en y mettant plus de vraisemblance & de convenance. Il me semble qu'une telle scène donnerait l'idée de la vraie tragédie, c'est-à-dire, d'une péripétie attendrissante, toute en action, sans aucun embarras, sans le froid recours des lettres écrites long-temps auparavant, sans rien de forcé, sans aucun de ces raisonnemens alambiqués qui font languir le tragique.

FREDERIC.

Cela eſt impoſſible ; car je n'ai jamais approché des cavernes & des précipices où tu dis qu'on a élevé ta jeuneſſe.

HERACLIUS.

C'eſt la vérité ; mais je t'ai vu ſans te voir.

FREDERIC.

Comment ? me voir ſans me voir !

HERACLIUS.

Oui.

FREDERIC.

Ceci eſt une nouveauté égale à la première ; mais avant de l'approfondir, va, je te prie, à ma galère capitane ; & après qu'on t'aura donné des habits, & qu'on t'aura paré comme tu dois l'être, tu m'apprendras ce que je veux ſavoir, & qui me ravit déjà en admiration.

HERACLIUS.

Je t'ai déjà dit que je ſuis le fils des montagnes, accoutumé au travail & à la peine ; & quoique j'aie beaucoup ſouffert, écoute-moi, je me repoſerai en te parlant.

FREDERIC.

Puiſque c'eſt pour toi un ſoulagement, parle.

HERACLIUS.

Ecoute, tu vois ces rochers, ces montagnes, dont le faîte eſt défendu par les volcans de l'Etna....

(*Ce diſcours d'Héraclius eſt interrompu par des cris derrière la ſcene.*)

Aux armes, aux armes, aux combats, aux combats.

PHOCAS.

Tombons sur eux avant que leurs escadrons soient formés.

UN SOLDAT *de Fréderic arrivant sur la scène.*

Déjà on voit l'armée que Phocas a levée pour s'opposer à la hardiesse de votre débarquement.

FREDERIC.

On dit que c'est le premier bataillon, il faut s'empresser d'aller à sa rencontre.

HERACLIUS.

Je vous accompagnerai. Vous verrez que l'épée que vous ne m'avez donnée que comme un ornement, vous rendra quelque service.

ASTOLPHE.

Quoique ma caducité ne me permette pas de vous servir, je peux mourir du moins, & vous me verrez mourir le premier à vos côtés.

FREDERIC.

J'espère en vous deux. J'attends de vous mon triomphe : déjà mes soldats s'avancent avec audace.

Les troupes de Phocas paraissent, les trompettes & les clairons sonnent la charge, la bataille se donne ; on entend d'un côté : Vive Phocas ! *& de l'autre :* Vive Fréderic ! *Puis tous ensemble crient :* Aux armes, aux armes ; combattons, combattons.

HERACLIUS *l'épée à la main.*

Suivez-moi, je connais tous les sentiers ; si vous marchez de ce côté, vous pourrez tout rompre.

CINTIA *paraiſſant armée à la tête des ſiens.*

Non, vous ne romprez rien, c'eſt à moi de défendre ce poſte.

HERACLIUS.

Qui pourra ſoutenir ma fureur ?

CINTIA.

Moi.

HERACLIUS.

Quel objet frappe mes yeux !

CINTIA.

Qu'eſt-ce que je vois !

HERACLIUS.

Vous voyez le changement de nos deſtins : je défendais contre vous un paſſage quand je vous ai vue pour la première fois, & à préſent vous en défendez un contre moi.

CINTIA.

Ajoute que tu me regardais alors avec des yeux d'admiration, & à préſent c'eſt moi qui t'admire.

HERACLIUS.

Qu'admirez-vous en moi ? rien que les viciſſitudes incompréhenſibles de ma vie. Je vous trouve ici ; vous voulez que je fuie : moi fuir, & fuir de vos yeux ! ce ſont deux choſes ſi impoſſibles, que ſi elles arrivaient, elles diraient qu'elles ne peuvent pas arriver.

CINTIA.

Sans te dire ici que mon bonheur eſt de te voir en vie, ce bonheur ne ſera-t-il pas plus grand que ſi tu enfonces ce paſſage, & ſi tu reſtes victorieux ?

HERACLIUS.

Je ne veux point vaincre à ce prix, en combattant contre vous.

CINTIA *à Libia qui l'accompagne.*

Libia, ne m'abandonne point; j'ai soin de ma réputation, & de la tienne.

HERACLIUS.

Je ne sais si je dois vous croire.

CINTIA.

Pourquoi non?

HERACLIUS.

Parce que si vous me traitez avec tant de bonté à présent, vous direz peut-être comme vous avez déjà fait, que vous ne vous en souvenez plus, & que mon bien & mon mal vous sont indifférens.

(*Des voix s'élèvent au fond du théâtre.*)

LES SOLDATS DE FREDERIC.

C'est par-là qu'Héraclius a passé.

FREDERIC.

Passez tous après lui.

HERACLIUS *à Cintia.*

Malheureux que je suis! quand je voudrais fuir, (*k*) je ne pourrais; vos troupes reviennent avec les miennes. Voyez-vous cette troupe qui s'effraye & qui abandonne le poste que vous gardiez? Fuyez, vous pourrez à peine sauver votre vie.

(*k*) On ne conçoit rien à ce discours d'*Héraclius*. Tantôt il parle en héros, tantôt en poltron. Si c'est une ironie avec *Cintia*, il est difficile de s'en apercevoir.

CINTIA.

Non, tu pourrais fuir ; les autres ne fuiront pas.

LEONIDE *arrivant.*

Tournez tête, soldats ; ils ont forcé le passage que gardait Cintia ; défendons sa vie, je ferai le premier à mourir

HERACLIUS *se jetant sur Léonide.*

Oui, tu mourras de ma main, ingrat, inhumain, cruel!

LEONIDE.

Je ne suis point étonné de te voir en vie. Je suis persuadé que la mer n'a eu pitié de toi que pour préparer mon triomphe.

(*Ils combattent tous deux.*)

HERACLIUS.

Tout-à-l'heure tu vas le voir.

CINTIA.

Je ne peux me déclarer, malgré le désir que j'en ai. Je crains ma ruine si Héraclius est vainqueur, puisque son pouvoir détruira le mien. Si Léonide l'emporte, mes espérances sont superflues ; il est contre mes intérêts. Que ferai-je ? O ciel, secourez-moi ! (*l*)

(*On entend les tambours.*)

(*l*) On ne conçoit rien à ce discours de *Cintia*. Je l'ai traduit fidellement.

Pues, no me puedo declarar,
Aunque quisiera al temer
Si vince Heraclio mi ruina,
Pues es contra mi poder,
Si Leonido, mi esperanza
Pues es contra mi interes
Qu'he de hazer ? cielos piadosos !

Comment peut-elle craindre *Héraclius* qui est amoureux d'elle ?

PHOCAS.

Brute, infidelle à ton maître, qui en brisant ton frein, brises les lois & le devoir, puisque tu oses ainsi prendre le mords aux dents, demeure, & en courant ainsi déchaîné, ne fuis pas.

FREDERIC *à Héraclius.*

Charge-moi ce Phocas.

PHOCAS *tombe en sautant aux ennemis.*

O ciel! ma vie est perdue!

HERACLIUS *courant sur lui.*

C'est mon ennemi, qu'il meure.

LEONIDE.

Qu'il ne meure pas.

PHOCAS.

Malheureux, qu'ai-je entendu! tout est toujours équivoque entre eux. Toujours ces voix: *Qu'il meure, qu'il ne meure pas!* Qui des deux me tue? qui des deux me défend? je suis toujours en doute, je suis confondu.

HERACLIUS.

Ne sois plus en doute à présent. Si tu as voulu faire ici l'essai de ta tragédie, la voici terminée. La vérité se montre. Nous avons changé de rôle Léonide & moi.

PHOCAS.

Quel rôle?

HERACLIUS.

Celui de Léonide était d'être cruel, le mien d'être humain; il disait la première fois, *qu'il meure*, & moi, *qu'il ne meure pas.* Tout est changé; c'est lui qui te défend, & c'est moi qui te donne la mort.

CINTIA.

Héraclius, je suis à ton côté.

PHOCAS.

Ce n'était donc pas un vain préſage quand j'ai cru voir ton glaive enſanglanté.

LEONIDE.

Je ne me ſuis donc pas trompé non plus, en devinant que c'était cette femme avant de l'avoir vue.

(*Libia, Fréderic, & des ſoldats, s'approchent.*)

LIBIA.

C'eſt ici qu'eſt tombé Phocas.

FREDERIC.

C'eſt ici que ſon cheval l'a jeté par terre.

LEONIDE.

Je ne ſuis donc venu ici que pour ma perte.

(*Troupe de ſoldats.*)

UN SOLDAT.

Accourez tous.... mais que vois-je?

HERACLIUS.

Vous voyez un tyran à mes pieds; vous voyez dans les mêmes campagnes où Maurice fut tué, la mort de Maurice vengée par ſon fils.

PHOCAS *à terre.*

Non, tu n'es pas ſon fils.

LE SOLDAT.

Qui eſt-il donc?

PHOCAS.

Un hydropique de ſang, qui ne pouvant boire celui des autres, apaiſe ſa ſoif dans le ſien propre.

(*Phocas meurt en diſant ces paroles. Mais comment peut-il dire qu'Héraclius a verſé ſon propre ſang? il faut donc qu'il ſe croie ſon père; mais comment peut-il le croire?*)

CINTIA.

Déjà tous ses gens sont en fuite, & les miens ayant secoué le joug de la tyrannie disent & redisent:

Vive Héraclius! qu'Héraclius vive!
Qu'il ceigne son front du sacré laurier!
Il doit régner, il est fils de Maurice.

(*Les soldats & le peuple disent ces paroles avec Cintia. Ils font une couronne.*)

HERACLIUS.

Cette couronne appartient à Fréderic, il l'a méritée; c'est à lui qu'on doit la victoire.

FREDERIC.

Je n'ai voulu que briser le joug du tyran, & non pas ravir la couronne au légitime possesseur. Vous l'êtes; c'est à vous de régner.

HERACLIUS.

Je ne sais si je l'oserai.

FREDERIC.

Pourquoi non?

HERACLIUS.

C'est que j'ignore si tout ce que je vois est mensonge ou vérité.

FREDERIC.

Comment?

HERACLIUS.

C'est que je me suis déjà vu traité & vêtu en prince, & qu'ensuite j'ai repris mes anciens habits de peau.

(*Il veut parler du château enchanté & de son habit de gala.*)

LISIPPO.

C'eſt moi qui vous ai trompé par mes enchantemens; je vous ai menti; j'ai menti auſſi à Fréderic, quand je lui prédis en Calabre des infortunes; Dieu lui a donné la victoire, je vous demande pardon à tous deux.

LIBIA.

J'implore à vos pieds ſa grâce.

HERACLIUS.

Qu'il vive, pourvu qu'il n'uſe plus de ſortiléges.

ASTOLPHE.

Et moi, ſi je peux mériter quelque choſe de vous, je demande la grâce du fils de Phocas.

HERACLIUS.

Léonide fut mon frère; nous fûmes élevés enſemble, qu'il ſoit mon frère encore.

LEONIDE.

Je ſerai votre ſujet ſoumis & fidelle.

HERACLIUS.

Si par haſard une grandeur ſi ineſpérée s'évanouit, je veux goûter un bonheur que je ne perdrai pas. Je donne la main à Cintia.

CINTIA.

Je tombe à vos pieds.

(*Les tambours battent, les clairons ſonnent, le peuple & les ſoldats s'écrient :*)

Vive Héraclius! qu'Héraclius vive!

FREDERIC.

Que ces applaudiſſemens finiſſent.

HERACLIUS.

Eſpérons qu'un roi ſera heureux quand il commencera ſon règne par être détrompé, quand il connaîtra qu'il n'y a point de félicité humaine qui ne paraiſſe une vérité, & qui ne puiſſe être un menſonge.

Fin de la troiſième & dernière journée.

DISSERTATION

DU TRADUCTEUR

SUR

L'HERACLIUS DE CALDERON.

QUICONQUE aura eu la patience de lire cet extravagant ouvrage, y aura vu aisément l'irrégularité de *Shakespeare*, sa grandeur & sa bassesse, des traits de génie aussi forts, un comique aussi déplacé, une enflure aussi bizarre, le même fracas d'action & de momens intéressans.

La grande différence entre l'Héraclius de *Calderon*, & le Jules César de *Shakespeare*, c'est que l'Héraclius espagnol est un roman moins vraisemblable que tous les contes des Mille & une nuit, fondé sur l'ignorance la plus crasse de l'histoire, & rempli de tout ce que l'imagination effrénée peut concevoir de plus absurde. La pièce de *Shakespeare*, au contraire, est un tableau vivant de l'histoire romaine, depuis le premier moment de la conspiration de *Brutus*, jusqu'à sa mort. Le langage, à la vérité, est souvent celui des ivrognes du temps de la reine *Elisabeth*; mais le fond est toujours vrai, & ce vrai est quelquefois sublime.

Il y a aussi des traits sublimes dans *Calderon*, mais presque jamais de vérité, ni de vraisemblance, ni de naturel. Nous avons beaucoup de pièces ennuyeuses

dans notre langue, ce qui eſt encore pis : mais nous n'avons rien qui reſſemble à cette démence barbare.

Il faudrait avoir les yeux de l'entendement bien bouchés pour ne pas apercevoir dans ce fameux *Caldéron*, la nature abandonnée à elle-même. Une imagination auſſi déréglée ne peut être copiſte ; & ſurement il n'a rien pris, ni pu prendre de perſonne.

On m'aſſure d'ailleurs que *Caldéron* ne ſavait pas le français, & qu'il n'avait même aucune connaiſſance du latin ni de l'hiſtoire. Son ignorance paraît aſſez quand il ſuppoſe une reine de Sicile du temps de *Phocas*, un duc de Calabre, des fiefs de l'Empire, & ſurtout quand il fait tirer du canon.

Un homme qui n'avait lu aucun auteur dans une langue étrangère, aurait-il imité l'Héraclius de *Corneille* pour le traveſtir d'une manière ſi horrible ? Aucun écrivain eſpagnol ne traduiſit, n'imita jamais un auteur français juſqu'au règne de *Philippe V ;* & ce n'eſt même que vers l'année 1725 qu'on a commencé en Eſpagne à traduire quelques-uns de nos livres de phyſique ; nous, au contraire, nous prîmes plus de quarante pièces dramatiques des Eſpagnols, du temps de *Louis XIII* & de *Louis XIV*. *Pierre Corneille* commença par traduire tous les beaux endroits du Cid ; il traduiſit le Menteur, la Suite du Menteur ; il imita D. Sanche d'Arragon. N'eſt-il pas bien vraiſemblable qu'ayant vu quelques morceaux de la pièce de *Caldéron*, il les ait inſérés dans ſon Héraclius, & qu'il ait embelli le fond du ſujet ? *Molière* ne prit-il pas deux ſcènes du Pédant joué de *Cyrano de Bergerac* ſon compatriote & ſon contemporain ?

Il eſt bien naturel que *Corneille* ait tiré un peu d'or du fumier de *Caldéron*, mais il ne l'eſt pas que *Caldéron* ait déterré l'or de *Corneille* pour le changer en fumier.

L'Héraclius eſpagnol était très-fameux en Eſpagne, mais très-inconnu à Paris. Les troubles qui furent ſuivis de la guerre de la fronde commencèrent en 1645. La guerre des auteurs ſe feſait, quand tout retentiſſait des cris, *point de Mazarin*. Pouvait-on s'aviſer de faire venir une tragédie de Madrid pour faire de la peine à *Corneille*? & quelle mortification lui aurait-on donnée? il aurait été avéré qu'il avait imité ſept ou huit vers d'un ouvrage eſpagnol. Il l'eût avoué alors, comme il avait avoué ſes traductions de *Guilain de Caſtro*, quand on les lui eut injuſtement reprochées, & comme il avait avoué la traduction du Menteur. C'eſt rendre ſervice à ſa patrie que de faire paſſer dans ſa langue les beautés d'une langue étrangère. S'il ne parle pas de *Caldéron* dans ſon examen, c'eſt que le peu de vers traduit de *Caldéron* ne valait pas la peine qu'il en parlât.

Il dit dans cet examen que ſon Héraclius eſt un *original dont il s'eſt fait depuis de belles copies*. Il entend toutes nos pièces d'intrigue où les héros ſont méconnus. S'il avait eu *Caldéron* en vue, n'aurait-il pas dit que les Eſpagnols commençaient enfin à imiter les Français, & leur feſaient le même honneur qu'ils en avaient reçu? aurait-il ſur-tout appelé l'Héraclius de *Caldéron* une belle copie?

On ne ſait pas préciſément en quelle année la *famoſa comedia* fut jouée; mais on eſt ſûr que ce ne peut être plutôt qu'en 1637, & plus tard qu'en 1640

Elle se trouve citée, dit-on, dans des romances de 1641. Ce qui est certain, c'est que le docteur maître *Emmanuel de Guera*, juge ecclésiastique, chargé de revoir tous les ouvrages de *Calderon*, après sa mort, parle ainsi de lui en 1682. *Lo que mas admiro y admire en este raro ingenio fuè che a ninguno imitò.* Maître *Emmanuel* aurait-il dit que *Calderon* n'imita jamais personne, s'il avait pris le sujet d'Héraclius dans *Corneille?* Ce docteur était très-instruit de tout ce qui concernait *Calderon;* il avait travaillé à quelques-unes de ses comédies; tantôt ils faisaient ensemble des pièces galantes, tantôt ils composaient des actes sacramentaux, qu'on joue encore en Espagne. Ces actes sacramentaux ressemblent pour le fonds aux anciennes pièces italiennes & françaises, tirées de l'Ecriture; mais elles sont chargées de beaucoup d'épisodes & de fictions. Le peuple de Madrid y courait en foule. Le roi *Philippe IV* envoyait toutes ces pièces à *Louis XIV* les premières années de son mariage.

Au reste, il est très-inutile au progrès des arts, de savoir qui est l'auteur original d'une douzaine de vers. Ce qui est utile, c'est de savoir ce qui est bon ou mauvais, ce qui est bien ou mal conduit, bien ou mal exprimé, & de se faire des idées justes d'un art si long-temps barbare, cultivé aujourd'hui dans toute l'Europe, & presque perfectionné en France.

On fait quelquefois une objection spécieuse en faveur des irrégularités des théâtres espagnols & anglais. Des peuples pleins d'esprit se plaisent, dit-on, à ces ouvrages; comment peuvent-ils avoir tort?

Pour

Pour répondre à cette objection tant rebattue, écoutons *Lopez de Vega* lui-même, génie égal pour le moins à *Shakeſpeare*. Voici comme il parle à-peu-près dans ſon épître en vers, intitulée, *Nouvel art de faire des comédies en ce temps.*

Les Vandales, les Goths, dans leurs écrits bizarres,
Dédaignèrent le goût des Grecs & des Romains :
Nos aïeux ont marché dans ces nouveaux chemins :
Nos aïeux étaient des barbares. *

L'abus règne, l'art tombe, & la raiſon s'enfuit.
Qui veut écrire avec décence,
Avec art, avec goût, n'en recueille aucun fruit.
** Il vit dans le mépris, & meurt dans l'indigence.

Je me vois obligé de ſervir l'ignorance :
J'enferme ſous quatre verroux ***
Sophocle, Euripide, & Térence.
J'écris en inſenſé, mais j'écris pour des ſous.

Le public eſt mon maître, il faut bien le ſervir ;
Il faut pour ſon argent lui donner ce qu'il aime.
J'écris pour lui, non pour moi-même,
Et cherche des ſuccès dont je n'ai qu'à rougir.

Il avoue enſuite qu'en France, en Italie, on regardait comme des barbares les auteurs qui travaillaient dans le goût qu'il ſe reproche ; & il ajoute qu'au moment qu'il écrit cette épître, il en eſt à ſa

* Mas come le ſervieron muchos barbaros
Che enſeñaron el vulgo a ſus rudezas ?
** Muere ſin fama è gallardon.
*** Encierro los preceptos con ſeis llaves &c.

quatre cent-quatre-vingt-troisième pièce de théâtre; il alla depuis jusqu'à plus de mille. Il est sûr qu'un homme qui a fait mille comédies n'en a pas fait une bonne.

Le grand malheur de *Lopez* & de *Shakespeare* était d'être comédiens; mais *Molière* était comédien aussi; & au lieu de s'asservir au détestable goût de son siècle, il le força à prendre le sien.

Il y a certainement un bon & un mauvais goût; si cela n'était pas, il n'y aurait aucune différence entre les chansons du Pont neuf & le second livre de *Virgile*. Les chantres du pont-neuf seraient bien reçus à nous dire: Nous avons notre goût: *Auguste*, *Mécène*, *Pollion*, *Varius*, avaient le leur, & la Samaritaine vaut bien l'Apollon palatin.

Mais quels seront nos juges? diront les partisans de ces pièces irrégulières & bizarres. Qui? toutes les nations, excepté vous. Quand tous les hommes éclairés de tout pays, *quibus est equus, & pater, & res*, se réuniront à estimer le second, le troisième, le quatrième, & le sixième livre de *Virgile*, & le sauront par cœur, soyez sûrs que ce sont-là des beautés de tous les temps & de tous les lieux. Quand vous verrez les beaux morceaux de Cinna & d'Athalie applaudis sur les théâtres de l'Europe, depuis Pétersbourg jusqu'à Parme, concluez que ces tragédies sont admirables avec leurs défauts; mais si on ne joue jamais les vôtres que chez vous seuls, que pouvez-vous en conclure?

Fin du neuvième & dernier volume.

Dl 5471

ULB Halle 3
005 812 909

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:1-712166-p0511-0

OEUVRES

COMPLETES

DE

VOLTAIRE.

TOME NEUVIEME.

DE L'IMPRIMERIE DE LA SOCIÉTÉ LITTÉRAIRE-TYPOGRAPHIQUE.

1784.

Farbkarte #13 B.I.G.
Blue Cyan Green Yellow Red Magenta White 3/Color Black
Centimetres Inches
Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:1-712166-p0513-1
DFG